Le Monde

NATIONAL GEOGRAPHIC

HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE & CIVILISATIONS

N° 124
FÉVRIER
2026

ROME CONTRE CARTHAGE

ROME CONTRE CARTHAGE

LA LUTTE À MORT

& LA RÉVOLUTION DU TEMPS

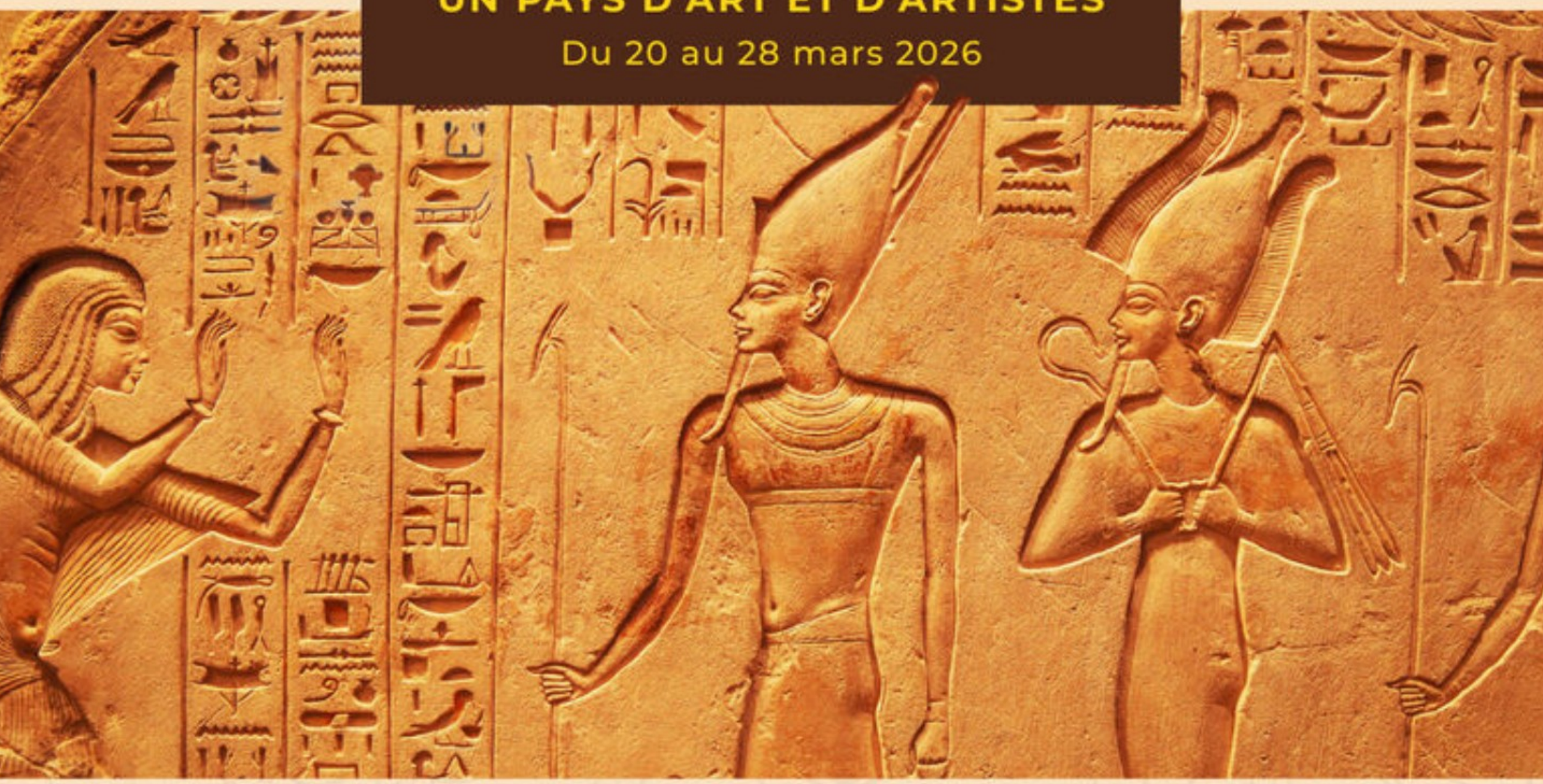
Des cadrans solaires aux horloges numériques

Télérama Voyages

Voyage culturel en Égypte

UN PAYS D'ART ET D'ARTISTES

Du 20 au 28 mars 2026





© Didier Delabie

AVEC

Laurence RETOURNÉ, enseignante en égyptologie et guide-conférencière, découvrez un pays millénaire en mutation.

À DÉCOUVRIR
Le Caire · Gizeh · Alexandrie

LE PLUS DU VOYAGE :
LA VISITE EXCEPTIONNELLE DU GRAND MUSÉE ÉGYPTIEN (GEM)

Un programme sur mesure, qui conjugue rencontres inédites, visites et conférences exclusives !

LES MAISONS du Voyage

IM 075100351

DEMANDEZ LA BROCHURE auprès de notre partenaire,
Les Maisons du Voyage à **telerama@lesmaisonsduvoyage.com**
ou au **01 40 51 95 20** (ref TRAM26)

Le Monde
NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 124



PHOTO : SHUTTERSTOCK

Le dossier

40 Rome contre Carthage

- **Une lutte à mort.** Telle une hydre dont la tête repousserait, l'affrontement impérialiste entre Rome et Carthage s'est étalé sur deux siècles, au fil de trois « guerres puniques », grâce auxquelles la jeune République romaine affirma ses ambitions territoriales hors d'Italie. PAR YANN LE BOHEC
- **Se rendre maître de la Sicile.** Île stratégique au cœur de la Méditerranée, la Sicile est l'enjeu de la première guerre punique. PAR YANN LE BOHEC
- **Comment mener une guerre juste ?** À Rome, la guerre était régie par des lois et des rituels… parfois contournés subrepticement. PAR YANN LE BOHEC
- **Scipion affronte Hannibal.** Stupeur à Rome : après avoir passé les Alpes, Hannibal arrive en Italie et défait les Romains sur leur sol. Jusqu'à ce que Scipion, un jeune officier prometteur, reprenne la main… PAR YANN LE BOHEC
- **Et Carthage fut détruite !** Face à une Carthage revigorée, Rome décide d'en finir en envoyant ses armées assiéger la cité punique. PAR YANN LE BOHEC
- **Carthage après Carthage.** Lentement romanisée après sa chute, Carthage n'en conserve pas moins certaines singularités. ENTRETIEN AVEC KHALED MELLITI

Les grands articles

24 Marie Stuart

Rentrée en Écosse en 1561, la jeune reine doit affronter une redoutable ennemie : Élisabeth Ire d'Angleterre. PAR PEDRO GARCÍA MARTÍN

66 Bagdad des *Mille et Une Nuits*

Réelle autant que rêvée, la capitale des Abbassides incarne une ville devenue le symbole d'un âge d'or perdu. PAR SALVADOR PEÑA MARTÍN

Les rubriques

6 L'ACTUALITÉ

10 LE PERSONNAGE
Madame Denis et Voltaire
Portrait de la nièce du philosophe, qui fut aussi sa dernière compagne.

14 L'ÉVÉNEMENT
La police de la Tcheka
Créée durant la révolution russe, elle servit de bras armé à la Terreur rouge.

18 LA VIE QUOTIDIENNE
La chambre au Moyen Âge
Outre le repos, elle servait aussi de lieu d'apparat et de convivialité.

22 L'ENVERS DE L'HISTOIRE
Le machiavélisme

78 L'AIR DU TEMPS
La révolution du temps
Des cadrans solaires aux montres de poche, comment est-on passé d'un temps intuitif à celui, abstrait et ciselé à la seconde près, de la modernité ?

84 LES GRANDES ÉNIGMES
88 LES ANIMAUX DANS L'HISTOIRE
90 LES LIVRES ET L'EXPOSITION
96 L'HISTOIRE EN SORTANT
98 LA QUESTION DES LECTEURS



BATAILLE DE ZAMA (202 AV. J.-C.), AVEC LES ÉLÉPHANTS D'HANNIBAL. ILLUSTRATION PAR GIUSEPPE RAVA.

© GIUSEPPE RAVA. ALL RIGHTS RESERVED 2025 / BRIDGEMAN IMAGES

Le Monde HISTOIRE & CIVILISATIONS

MALESHERBES PUBLICATIONS
67-69, avenue Pierre-Mendès-France
CS 11469, 75707 Paris Cedex 13. Tél. : 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Rédacteur en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Première secrétaire de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Directrice de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Réviseur : LAURENT COURCOUL
Ont collaboré à ce numéro : JAVIER ALONSO LÓPEZ, ANTONIO GIL AMBRONA, JEAN-JOËL BRÉGEON, SYLVIE BRIET, PEDRO GARCÍA MARTÍN, MATHILDE GAY, JUSTO HERNÁNDEZ, FRANÇOIS KASBI, YANN LE BOHEC, CLAIRE L'HOËR, KHALED MELLITI, SALVADOR PEÑA MARTÍN, JOAQUIM M. PUJALS, JOSÉ ENRIQUE RUIZ-DOMÈNEC, MARTINA TOMMASI.

Traduction : AMÉLIE COURAU, ISABELLE LANGLOIS-LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Secrétariat général : CATHERINE LEBEAU
Assistance de direction : JUDITH FRANÇOIS
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR (contrôleuse de gestion)

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH, FABIENNE COSTES (cheffes de fabrication)

Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, BRYAN SILVA RODRIGUES

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), EMMANUELLE LEBRUN, MAGALI NOHALES, ROMANE PALCZEWSKI, LAËTITIA SO

Publicité : DAVID OGER (01 48 88 46 03)

Chargée d'édition web / événements : ORNELLA BLANC-MONALDI

Service relation abonnés : 67-69 avenue Pierre-Mendès-France CS 21470, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04.
E-mail : serviceclient@histoire-et-civilisations.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique, Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304.
E-mail : abonne@edigroup.be
• **Suisse :** Asendia Press Edigroup SA, chemin du Château-Bloch 10, 1219 Le Lignon (Suisse). Tél. : 022 860 84 01.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Directeur de la diffusion et de la production : XAVIER LOTH
Directrice des ventes : SABINE GUDE
Cheffe de produit : EMILY NAUTIN-DULIEU
Assistante commerciale : CHRISTINE KOCH (01 57 28 33 25)
Vente au numéro et relation diffuseur : Numéro vert 0 805 05 01 47

Promotion et communication :
ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AGIR GRAPHIC, 53022 LAVAL
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2417-8764 (édition papier)
ISSN : 2728-9559 (édition en ligne)
Commission paritaire : 0925K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11469, 75707 Paris Cedex 13.
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr

Histoire & Civilisations est publié sous licence de RBA REVISTAS, S.L. Il contient des matériaux dont les droits d'exploitation appartiennent à RBA Revistas, S.L. Toute reproduction, totale ou partielle, sans l'autorisation de la Direction est interdite.

Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 100 %
Ce magazine est imprimé chez AGIR GRAPHIC, certifié PEFC.
Eutrophisation : Ptot = 0,004 kg/t Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.

PEFC 10-31-1141 Certifié PEFC www.pefc-france.org

FR

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY
Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

GARY E. KNELL *President and CEO*

BOARD OF TRUSTEES
JEAN N. CASE *Chairman*, TRACY R. WOLSTENCROFT *Vice Chairman*, WANDA M. AUSTIN, BRENDAN P. BECHTEL, MICHAEL R. BONSIGNORE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, WILLIAM R. HARVEY, GARY E. KNELL, JANE LUBCHENCO, MARC C. MOORE, GEORGE MUÑOZ, NANCY E. PFUND, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., FREDERICK J. RYAN, JR., TED WAITT, ANTHONY A. WILLIAMS

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE
PETER H. RAVEN *Chairman*
PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, JANET FRANKLIN, CAROL P. HARDEN, KIRK JOHNSON, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, STEVE PALUMBI, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, CHRISTOPHER P. THORNTON, WIRT H. WILLS

NATIONAL GEOGRAPHIC PARTNERS
DECLAN MOORE CEO

SENIOR MANAGEMENT
SUSAN GOLDBERG *Editorial Director*, CLAUDIA MALLEY *Chief Marketing and Brand Officer*, MARCELA MARTIN *Chief Financial Officer*, COURTENEY MONROE *Global Networks CEO*, LAURA NICHOLS *Chief Communications Officer*, WARD PLATT *Chief Operating Officer*, JEFF SCHNEIDER *Legal and Bussines Affairs*, JONATHAN YOUNG *Chief Technology Officer*

BOARD OF DIRECTORS
GARY E. KNELL *Chairman*
JEAN A. CASE, RANDY FREER, KEVIN J. MARONI, JAMES MURDOCH, LACHLAN MURDOCH, PETER RICE, FREDERICK J. RYAN, JR.

INTERNATIONAL PUBLISHING
YULIA PETROSSIAN BOYLE *Senior Vice President*, ROSS GOLDBERG *Vice President of Strategic Development*, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER JONES, JENNIFER LIU, LEIGH MITNICK, ROSANNA STELLA

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS

Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée (VIIIe-IIIe s. av. J.-C.), notamment en Italie et en Gaule.

ÉGYPTE
PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études de Paris.

MOYEN ÂGE
DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris-Cité. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.





OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

« Et Carthage doit être détruite ! »

C'est ainsi que Caton l'Ancien, selon Plutarque, concluait tous ses discours au Sénat romain, quel qu'en fût le thème. Manière aussi, à travers cette antienne obsédante, de faire pression sur Rome pour provoquer la **troisième guerre punique,** choc ultime qui eut lieu en 148-146 av. J.-C. Et Carthage fut détruite!

En des pages inoubliables, l'écrivain britannique Chesterton a relaté ce conflit comme un **choc de civilisation.** Voire une guerre de religion. Selon lui, elle opposait, en effet, un bon paganisme - celui de Rome, aux vertus familiales solides, préparant l'accueil du christianisme - et un mauvais paganisme - celui de Carthage, qui, abomination pour les Romains, **sacrifiait ses enfants au dieu Baal.** Vision apologétique, certes, pas vraiment conforme à la réalité historique, même si ces rites sacrificiels, peut-être rares, semblent bien avoir été pratiqués (mais il y a débat entre historiens).

Par ailleurs, grâce à l'archéologie, on connaît mieux désormais la **singulière civilisation carthaginoise.** Si les oppositions inexpiables appartiennent à une rhétorique littéraire efficace, la teneur des relations entre les deux puissances est bien évidemment plus nuancée. Reste une évidence, qui accordera entre eux les historiens : c'est bien un choc de **deux impérialismes** en Méditerranée qui a eu lieu.

C'est presque rassurant.



Vue aérienne de la mosaïque trouvée à Bursa, en Turquie, et datée du IIIe siècle.

MUSTAFA YALMAZ / ANADOLU VIA AFP

ANTIQUITÉ ROMAINE

Une immense mosaïque romaine

Destiné à orner un édifice luxueux, un pavement du IIIe siècle, mêlant décors géométriques et figuratifs, vient d'être mis au jour en Turquie, près de l'antique Nicée.

Des personnages qui semblent vivants, des motifs géométriques, des couleurs, des décors tridimensionnels donnant l'impression de relief : une superbe mosaïque du IIIe siècle a été mise au jour à Bursa (Brousse), dans l'ouest de la Turquie. Bursa était, durant l'Antiquité, une cité importante de la province romaine de Bithynie et Pont, l'une des étapes occidentales sur la route de la soie. Elle devint ensuite la première capitale de l'Empire ottoman.

Cette mosaïque avait été découverte en 2014, lors de travaux de canalisations, mais avait été recouverte pour être protégée. Elle fait partie, en effet, d'un édifice qui occupe une superficie de 50 m², un bâtiment qui fut luxueux, avec des murs ornés de peintures et un sol en marbre. Les archéologues du musée d'Iznik, l'antique Nicée, non loin, n'avaient pu intervenir rapidement, car il fallait exproprier pour pouvoir fouiller. Ils estiment que cette mosaïque mesurait environ 20 m de long, mais il se peut qu'elle soit encore plus importante, car elle s'étend sous une route et sous d'autres parcelles qui n'ont pas été excavées. Sa partie visible, quasiment intacte, est remarquable et illustre le raffinement des villes romaines de l'époque.

Bustes féminins

Composée de centaines de tesselles en marbre, pierre et verre, elle représente des grenadiers, des feuilles de lierre et des figures féminines, dont l'une est ornée de pinces de crabe transformées en diadème, évoquant le lac d'Iznik, au nord-est de Bursa. Une autre femme symbolise une déesse de la Fertilité. Les motifs liés à l'eau sont abondants - peut-être l'établissement a-t-il été occupé par des thermes.

C'est grâce aux couleurs utilisées, aux motifs, au style des dessins, ainsi qu'à de la monnaie découverte à proximité que les chercheurs ont pu dater l'œuvre du IIIe siècle. Ils ont également mis au jour des vestiges datant de l'époque byzantine (Xe-XIe siècle) et de la première époque ottomane (XIVe siècle), révélant ainsi une très longue occupation du site. ■

ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNE

225 serviteurs dans la mort

Découvert dans un sarcophage anonyme, le corps du pharaon Sheshonq III était accompagné d'une armée de statuettes funéraires, destinées à le servir lors de son dernier voyage.

Ce sont 225 statuettes funéraires royales, appelées « *chaouabti* », qui ont été découvertes par une équipe franco-égyptienne dans la nécropole royale de Tanis, située dans le delta du Nil, dans le nord de l'Égypte. Elles étaient placées près d'un sarcophage anonyme en granit rose, dans la salle de la tombe du roi Osorkon II, (XXIIe dynastie, vers 865-830 av. J.-C.), ensevelies sous la boue. Ces petites statuettes, dont la fonction était d'accompagner le défunt dans l'au-delà, ont permis d'identifier le sarcophage et son propriétaire, grâce à un cartouche où le nom est bien lisible : Sheshonq III, un pharaon de la XXIIe dynastie, qui régna sur le nord de l'Égypte de 830 à 791 av. J.-C. Il est connu pour ses constructions à Tanis, qui fut une capitale de l'Égypte ancienne, surnommée la « Thèbes du Nord ». Elle possédait des temples dédiés aux principaux dieux égyptiens. Des trésors y ont été découverts, visibles dans le Musée égyptien, place Tahrir, au Caire.

Hors de son tombeau

Pour des raisons mystérieuses, le corps de Sheshonq III n'était pas dans la tombe qu'il s'était fait construire, mais dans celle de son prédécesseur, Osorkon II. On sait que son règne a été marqué par une guerre civile entre la Basse et la Haute-Égypte, ce qui peut expliquer que ses volontés n'aient pas été suivies. Autre originalité : plus de la moitié des statuettes de faïence verte, qui mesurent moins de 15 cm de haut, représentent des personnages féminins, ce qui est inhabituel, la majorité étant généralement largement masculines.

La découverte des statuettes de faïence est une heureuse surprise pour la Mission française des fouilles de Tanis (EPHE-PSL), qui poursuit un programme de recherche sur place. Le site a été redécouvert lors des expéditions de Napoléon, et Pierre Montet y a fouillé dès 1928. En collaboration avec le ministère égyptien du Tourisme et des Antiquités, les Français se concentrent aujourd'hui sur la conservation de la nécropole, qui comprend la construction d'un toit, le nettoyage des tombes et la restauration de parois décorées. ■



MFFT-FRÉDÉRIC PAYRAUDEAU / SERVICE PRESSE

Chantier de la nécropole royale de Tanis. À droite, un *chaouabti* portant le cartouche de Sheshonq III.



MFFT-RAPHAËLE MEFFRE / SERVICE PRESSE

ARCHÉOLOGIE SUBAQUATIQUE

Cité engloutie du Kirghizistan

C'est dans le vaste lac de l'Issyk-Koul, dans l'ancienne URSS, qu'ont été repérées les traces d'une cité médiévale avalée par un tremblement de terre au XVe siècle.



NOVOSELOV / ISTOCK

Elle n'est pas visible depuis le rivage, mais une cité engloutie a été découverte au Kirghizistan, un ancien pays du bloc soviétique, coincé entre le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et la Chine. Cette ville médiévale gît sous les eaux de l'Issyk-Koul, un lac situé dans le nord-est du pays, à 1 600 m d'altitude. C'est au début du XVe siècle, après un terrible tremblement de terre, que la cité a été recouverte par les eaux. Habitée du Xe au XVe siècle, elle fut un centre commercial important, car situé à proximité de l'une des branches nord de la route de la soie.

Ce sont des chercheurs de l'Académie russe des sciences, menant des expéditions et des plongées dans le nord-ouest du lac, qui ont repéré les traces de la cité à une faible profondeur, entre 1 et 4 m : des bâtiments en briques contenant parfois des meules à grains, des structures en pierre, des poutres en bois, des vases et des récipients en céramique. Ils ont également repéré les vestiges d'un grand établissement public, peut être une mosquée ou une école coranique. Et découvert une nécropole musulmane du XIIIe siècle, avec des sépultures encore occupées par des squelettes, la tête dirigée vers La Mecque. Les archéologues pensent que la population avait fui la ville avant le tremblement de terre. La montée des eaux qui a suivi la catastrophe a englouti les vestiges urbains.

Dans le « lac chaud »

Entouré de hauts sommets, l'Issyk-Koul est l'un des lacs les plus profonds au monde, jusqu'à 668 m ; l'un des plus grands de montagne, atteignant 182 km de long sur 60 km de large ; et l'un des plus vieux, formé il y a 25 millions d'années. Comme il est légèrement salé, il ne gèle pas, et les Kirghizes le surnomment le « lac chaud ». Depuis la chute de l'URSS, le tourisme s'est beaucoup développé sur ses rives, et l'annonce de la découverte de la cité engloutie ne va pas manquer de susciter la curiosité des visiteurs. ■



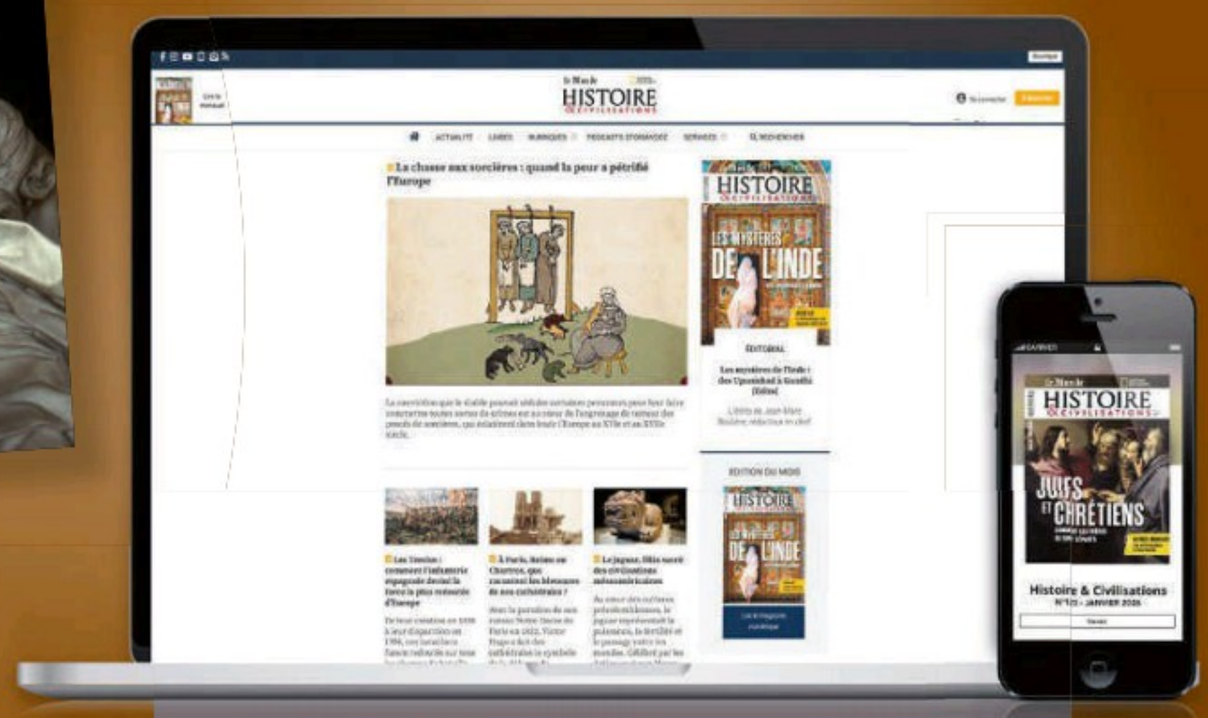
ACADÉMIE RUSSE DES SCIENCES / SERVICE PRESSE





ABONNEZ-VOUS

ET VOYAGEZ TOUS LES MOIS AU CŒUR DE L'HISTOIRE !



67 € SEULEMENT AU LIEU DE ~~97,70€~~

OFFRE DUO

1 AN (11 NUMÉROS) + 2 HORS SERIE

> RETROUVEZ CHAQUE MOIS

Un voyage dans le temps : 100 pages pour se plonger dans les histoires du passé, découvrir un événement, une civilisation, une destinée.

Une expertise reconnue : historiens, universitaires, journalistes spécialisés... notre comité scientifique est composé de spécialistes de chaque période.

Une iconographie riche : grâce à une grande variété de dessins, photographies, cartes, reconstitutions, vous êtes transportés à travers les époques.

MES AVANTAGES NUMÉRIQUES

LE SITE HISTOIRE & CIVILISATIONS

Accès illimité à tous les contenus du site
www.histoire-et-civilisations.com

+

LE KIOSQUE NUMÉRIQUE

Accédez à vos numéros et à l'intégralité des archives du magazine

+

LA CHAÎNE STORIAVOCE

Un podcast d'Histoire & Civilisations

Accédez à plus de 500 podcasts dédiés à l'histoire sur la chaîne
storiavoce

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 04

HISTOIRE & CIVILISATIONS

OUI, JE M'ABONNE POUR :

À COMPLÉTER ET À RENVOYER AVEC VOTRE RÈGLEMENT PAR CHÈQUE à l'ordre d'Histoire & Civilisations à l'adresse suivante : Histoire & Civilisations – Service relations abonnés – 67/69 av. Pierre-Mendès-France – CS 21470 – 75212 Paris Cedex 13

☐ **1 AN** (11 nos) + **2 HORS-SÉRIE** pour **67 € SEULEMENT** au lieu de ~~97,70€~~* SOIT **31 % D'ÉCONOMIE.**
96E03

☐ **1 AN** (11 nos) pour **49 € SEULEMENT** au lieu de ~~75,90€~~*
SOIT **34 % D'ÉCONOMIE.**
96E04

☐ M. ☐ Mme Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :
☐ des offres *d'Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)
☐ des offres des partenaires *d'Histoire & Civilisations*

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France, CS 11469, 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

* *Prix de vente au numéro.* Offre valable jusqu'au 30/04/2026, réservée à la France métropolitaine, pour un premier abonnement. Pour les offres en Belgique : www.edigroup.be et en Suisse : www.edigroup.ch Pour connaître les offres Dom-Tom ou étranger, nous contacter.

Madame Denis, l'amante secrète de Voltaire

À la fin de sa vie, le philosophe entame une relation avec sa nièce, où se mêlent la passion amoureuse, la complicité intellectuelle et le besoin réciproque de compagnie.

Une vie dans les cercles littéraires

1712

Marie-Louise Mignot naît à Paris. Elle est la fille de Marguerite-Catherine, sœur de Voltaire, qui meurt quand elle a 14 ans.

1738

Marie-Louise épouse Nicolas-Charles Denis. En 1747, Madame Denis ouvre son propre salon littéraire à Paris.

1750

Devenue veuve, Madame Denis s'installe chez Voltaire à Paris, cinq ans après le début de leur liaison.

1759

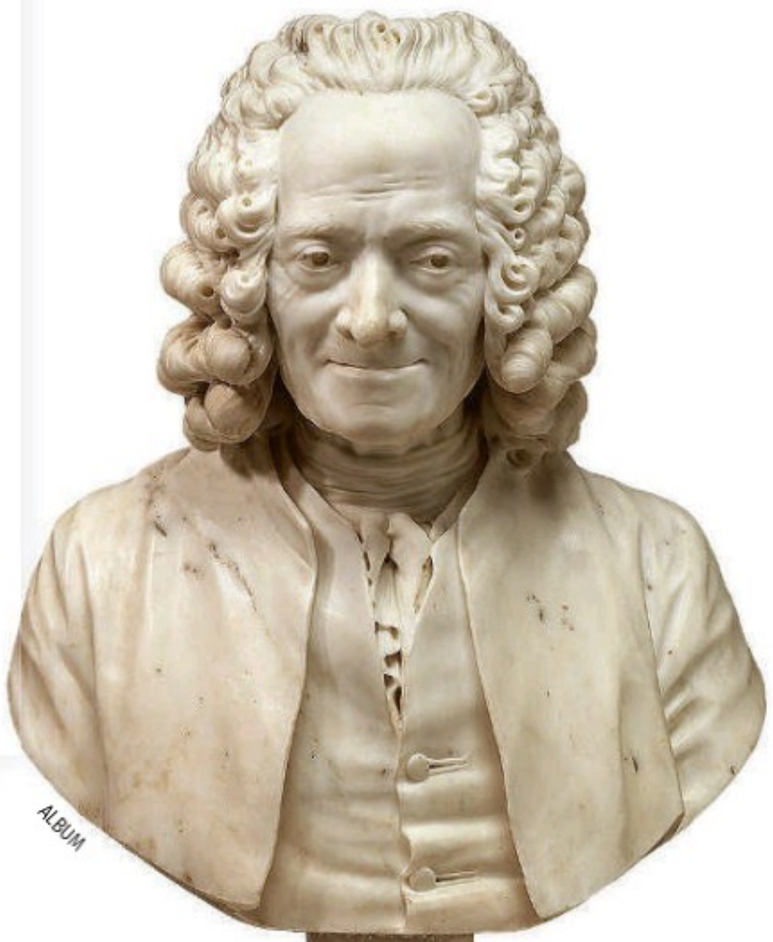
Voltaire et Madame Denis s'installent au château de Ferney, dans l'Ain, où les visiteurs arrivent de toute l'Europe.

1778

Mort de Voltaire. En 1780, Madame Denis épouse François Duvivier. Elle meurt en 1790, à l'âge de 78 ans.

Le secret le mieux gardé de Voltaire est sa liaison amoureuse interdite, incestueuse, avec sa nièce, Marie-Louise Mignot. Cette relation, qui a duré plus de 30 ans, n'a été révélée publiquement qu'au début du XX^e^ siècle, avec la découverte d'une série de lettres dans lesquelles le philosophe déclarait son amour à sa nièce, souvent en termes explicites. Cependant, les commentaires privés de certains contemporains qui les connaissaient indiquent qu'ils savaient quelque chose, ou du moins qu'ils avaient des suspicions.

Marie-Louise est la fille aînée de Marguerite-Catherine, la sœur de Voltaire, et d'un haut fonctionnaire de la cour. L'intérêt que la jeune fille porte à la lecture, à la musique et au théâtre attire très vite l'attention de son oncle, qui est déjà un dramaturge reconnu à la Comédie-Française.



ALBUM

Marie-Louise perd sa mère à 14 ans et son père, à 25. Voltaire devient alors son tuteur légal, avec d'autres membres de la famille. Le philosophe se donne pour mission de lui trouver un époux riche et influent, mais elle choisit finalement Nicolas-Charles Denis, un officier commissaire des guerres sans grande fortune, mais dont elle tombe amoureuse et qu'elle épouse en 1738. Voltaire approuve sa décision.

Des lettres passionnées

La nouvelle Madame Denis vit avec son mari à Landau, en Allemagne, puis à Lille, d'où elle entretient une correspondance avec son oncle. Elle lui rend aussi visite au château de Cirey, en Champagne, où Voltaire vit depuis 1734 avec sa maîtresse, Émilie du Châtelet, fervente promotrice des travaux de Newton et de Leibniz en France. En 1744, l'époux de Marie-Louise tombe malade et meurt subitement. Au même moment, la relation de Voltaire avec Madame du Châtelet commence à se refroidir. Ces circonstances font que l'oncle et la nièce resserrent leurs liens. Ils se revoient à Paris et à Versailles, et deviennent amants en 1745. Il a 50 ans, elle en a 33. Cette différence d'âge se fait sentir dans les nombreuses crises que traverse

Portrait de François-Marie Arouet, plus connu sous le nom de Voltaire. Par Jean-Antoine Houdon. 1778. *Musée du Louvre, Paris.*



UNE PLUME FÉMINISTE AVANT L'HEURE

MADAME DENIS est une femme dotée de grands talents artistiques. Virtuose du clavecin, elle a envisagé de composer un opéra sur un texte de Voltaire. Elle a aussi écrit en 1752 une comédie en vers, *La Coquette punie*, qui offre une réflexion originale sur la condition des femmes au XVIII[e] siècle : « Que peut faire une femme ? Elle est dans la nature / Pour fixer tous les yeux, ou pour y vivre obscure. / Plaire est l'unique but de notre ambition : / Des hommes, nos tyrans, telle est l'intention ; / La route qui partout mène à la renommée / Ouverte pour eux seuls, par eux nous est fermée. »

Madame Denis peinte par sa sœur cadette, Madame Dompierre, d'après un portrait antérieur par Hubert Drouais.

BETTINA JACOT-DESCOMBES / MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE, VILLE DE GENÈVE

le couple. Voltaire exerce en outre un évident ascendant sur sa nièce - intellectuel et, surtout, financier -, puisqu'il fera bientôt d'elle son héritière universelle.

Malgré cela, il ne fait aucun doute que leur relation est passionnée, surtout de la part de Voltaire, comme en témoignent les lettres qu'il adresse à sa nièce. « Je voudrais passer la matinée, la journée, la soirée avec vous » ; « Le plaisir des sens passe et s'enfuit en un clin d'œil ; mais l'amitié qui nous lie, la confiance réciproque, les plaisirs du cœur, la volupté de l'âme ne se détruisent et ne périssent pas ainsi. Je vous aimerai jusqu'à la mort » ; « Vous faites ma consolation [...]. Je n'ai d'autre désir que de vous rendre heureuse pendant ma vie et après ma mort. Je vous aimerai toujours et tendrement, jusqu'à ce jour où la loi de la nature sépare ce que la nature et l'amour ont uni », écrit le philosophe.

Quant à Madame Denis, peu de ses lettres subsistent, Voltaire ayant pris l'habitude de détruire celles qu'il recevait. Mais, au fil du temps, elle passe de la passion à des sentiments tels que la « tendresse », une « profonde affection ». Son oncle lui inspire également admiration et respect : « Comment quitter un homme aussi extraordinaire ? », se demande-t-elle un jour. Madame Denis a eu d'autres amants, comme le dramaturge et encyclopédiste Jean-François Marmontel.

Voltaire évoque souvent dans ses lettres l'idée de vivre avec elle, y compris du vivant de son mari, avant même qu'ils ne deviennent amants. Cette occasion se présente en 1750. Un an auparavant, Madame



Façade du château de Ferney, dans l'Ain, où Madame Denis s'installe avec Voltaire en 1759.

ALAMY / CORDON PRESS

du Châtelet est décédée tragiquement des suites d'un accouchement, après avoir été enceinte d'un amant à Cirey, ce qui a profondément affecté Voltaire. Le philosophe est anéanti, mais il se remet bientôt et s'installe avec sa nièce dans une maison à Paris, rue Traversière. Officiellement, elle va « lui tenir compagnie, [...] prendre soin de son ménage, et [...] faire les honneurs de sa maison », comme le rapporte un secrétaire de Voltaire. Mais ils mènent en réalité une vie conjugale.

Six mois plus tard, le philosophe décide de partir pour la cour de Prusse, où Frédéric II le nomme historiographe royal et lui octroie une généreuse pension annuelle. Cette séparation déçoit profondément Madame Denis. Elle envisage même de se remarier. Mais, en 1753, son oncle décide de démissionner. Le couple se retrouve à Francfort, où Madame Denis vit une expérience traumatisante. Frédéric II a ordonné l'arrestation de Voltaire pour le contraindre à restituer un recueil de poèmes qu'il a emporté de Prusse. Madame Denis est également arrêtée et placée à l'isolement, où elle passe toute une nuit avec un gardien, qui l'a peut-être violée. Des années plus tard, elle écrit à une amie : « Si l'on voulait me forcer à renouveler cette cruelle affaire [...], je romprais même les chaînes les plus sacrées pour l'éviter. »

VIOLÉE EN PRISON ?

UN COURTISAN prussien, affirme dans une lettre au philosophe Maupertuis, en juillet 1753, que le geôlier de Madame Denis à Francfort « a voulu pénétrer dans le sanctuaire, et si elle ne l'eût empêché, il aurait fouillé la sainteté du lieu par le plus horrible des sacrilèges. [...] En un mot [...] ce scélérat a voulu la violer. »



Gravure représentant l'arrestation de Voltaire et de sa nièce.

BRIDGEMAN / ACI



Voltaire, alité, tient la main de Madame Denis alors qu'il reçoit des visiteurs à Ferney.

HOLBARN ARCHIVE / BRIDGEMAN / ACI

De retour à Paris, elle avorte, mais on ignore si la grossesse résulte du viol, d'une liaison avec un amant, ou même de ses relations avec Voltaire, que l'idée d'avoir un enfant enthousiasme.

Les années à Ferney

En 1754, Voltaire cherche un lieu éloigné de la cour pour reprendre sa liaison avec sa nièce. Il s'installe d'abord dans un château en Suisse, près de Genève, qu'il nomme « Les Délices ». Nièce et oncle y créent un cercle d'amis, avec lesquels ils jouent les pièces écrites par Voltaire. Mais ils se heurtent à l'intransigeance du Consistoire calviniste de Genève, opposé au théâtre, jugé immoral. Cela précipite l'achat, en 1759, du « paradis » où Madame Denis et Voltaire vont vivre quelques-unes des plus belles années de leur vie : le château de Ferney, en territoire français, mais à deux pas de la frontière suisse.

Ferney devient la résidence définitive de cette « famille » admirée et respectée, dans laquelle Voltaire joue le rôle du prestigieux écrivain et philosophe exilé, et Madame Denis, celui d'hôtesse enthousiaste et d'une exquise courtoisie. Il y a toujours des invités. Pourtant, toute cette activité finit par incommoder Voltaire, qui aspire au calme pour écrire. De plus, les relations entre l'oncle et la nièce se tendent. En 1768, l'accumulation de malentendus et de trahisons réciproques, associée à l'égoïsme de Voltaire, détériore leur relation, et Madame Denis décide de partir. Elle vit un an et demi à Paris. La réconciliation n'est possible qu'après un pacte de respect mutuel, défini par écrit dans leur correspondance. Ainsi, consciente de la peine qu'elle causera à son oncle si elle l'abandonne, Madame Denis retourne à Ferney, bien que l'amour qui les unissait soit éteint.

En 1778, elle accompagne son oncle lors de son retour triomphal à Paris, où Voltaire meurt à l'âge de 83 ans. Vingt mois plus tard, Madame Denis, âgée de 68 ans, épouse un homme de 10 ans son cadet. Ce mariage lui vaut de vives critiques - l'Académie parle d'« insulte aux mânes de son oncle, comme une espèce d'adultère spirituel ». Mais elle revendique ce qui a toujours été sa règle de conduite : son droit d'agir en femme libre, à la recherche du bonheur. ■

ANTONIO GIL AMBRONA
HISTORIEN

Pour en savoir plus

TEXTE
Lettres inédites à Marie-Louise Denis (1737-1744). Voltaire et sa chère nièce
Voltaire, Classiques Garnier, 2023.



Un prêtre et un propriétaire terrien sont condamnés à mort par la Tcheka en 1919.

FINE ART / ALBUM

La Tcheka, bras armé de la Terreur rouge

Dans la Russie révolutionnaire de 1917, Lénine encourage la création d'une police politique chargée de réprimer dans la violence ceux qui s'opposent au nouvel ordre bolchevique.

La simple formulation de son nom provoquait des frissons chez ceux qui l'entendaient. Et c'était précisément le but. Durant les premières années de la révolution bolchevique en Russie, la Tcheka a constitué le principal instrument de terreur du nouveau régime, l'institution étant chargée d'éliminer de la société les éléments considérés comme contre-révolutionnaires ou déviationnistes. Par extension, le terme de « Tcheka » est entré dans le vocabulaire courant de tous les pays où un mouvement communiste ou révolutionnaire soumet ses adversaires politiques à une répression violente.

La Tcheka - qui est l'abréviation de *Tchrezvytchaïnaïa Komissia* (« Commission extraordinaire ») - est créée le 20 décembre 1917, seulement six semaines après le soulèvement de la révolution d'Octobre contre le gouvernement provisoire issu de la révolution de Février, qui a renversé l'autocratie des tsars. Lors des premières phases de la révolution, les autorités bolcheviques doivent faire face à de nombreuses menaces : sabotages, spéculateurs, fonctionnaires qui refusent de collaborer ou officiers de l'armée à la loyauté douteuse, dont beaucoup se réorganisent loin de Moscou, préparant la guerre civile qui ne tardera pas à éclater. De plus, tous les révolutionnaires ne soutiennent pas le parti bolchevique, qui, aux élections de la fin novembre 1917, n'obtient que 25 % des voix.

Face à cette situation, Lénine considère nécessaire de créer un organisme spécialement chargé de combattre les forces jugées réactionnaires. Pour cela, il s'adresse à l'un de ses plus fidèles collaborateurs, Félix Dzerjinski. Issu d'une famille de la noblesse polonaise de Biélorussie, Dzerjinski est un agitateur engagé depuis 20 ans dans l'activité révolutionnaire. Arrêté à six reprises, il a passé en tout 11 ans en prison, condamné à des travaux forcés ou à l'exil intérieur en Sibérie. Incarcéré pour la dernière fois en 1912, il a été libéré par la révolution de février 1917. Dans les jours qui suivent la prise de pouvoir par les bolcheviks, il assume des fonctions dans la police révolutionnaire, chargée notamment de la sécurité de l'Institut Smolny, quartier général bolchevique de Pétrograd (Saint-Pétersbourg).

Briser les oppositions

Le 19 décembre 1917, Dzerjinski présente au Conseil des commissaires du peuple, le Sovnarkom, un rapport décrivant un nouvel organisme, dont l'objectif est de « persécuter et briser tous les actes de contre-révolution et de sabotage dans toute la Russie, quelle que soit leur origine ». Le rapport est approuvé, et le lendemain est créée la Commission extraordinaire panrusse de lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage, plus connue sous le nom de Tcheka.

Cette nouvelle structure de police parallèle adopte pour symboles le bouclier - pour défendre la révolution - et l'épée - pour frapper ses ennemis. Avec le transfert du centre du pouvoir soviétique à Moscou en mars 1918, la Tcheka s'installe dans un bâtiment, ancien siège d'une compagnie d'assurances, qui deviendra tristement célèbre : la Loubianka. Outre ce siège central, des antennes sont établies dans de nombreuses localités du pays. Au début autonomes, elles passent cependant très vite sous le contrôle centralisé de la Tcheka de Moscou.

Dzerjinski équipe d'abord les tchékistes - les agents de la Tcheka - de blousons d'aviateur en cuir noir, mettant à profit un envoi expédié par les Britanniques à la jeune aviation tsariste pendant la guerre. Le directeur de la Tcheka attend de ses hommes qu'ils soient des révolutionnaires aussi dévoués que lui. Devant le Sovnarkom, il proclame : « Nous avons besoin de désigner sur ce front - le plus dangereux et le plus cruel des fronts - des camarades déterminés, durs, prêts à faire n'importe quoi pour défendre la révolution. »

Cela ne signifie pas pour autant que les tchékistes ont carte blanche. Au début, Dzerjinski punit même les tchékistes qui commettent des abus, affirmant que les agents doivent avoir « la tête froide, le cœur ardent et les mains propres ». La Tcheka doit se soumettre à la loi. Son travail est censé se restreindre aux enquêtes préliminaires et à la remise des coupables au tribunal révolutionnaire pour qu'ils soient jugés. Et son autorité se limite à confisquer des biens, expulser des criminels de leurs domiciles, leur retirer leurs coupons



AKG / ALBUM

UN DIRECTEUR FANATIQUE

DZERJINSKI est un révolutionnaire fanatique, dont même les bolcheviks disent, avec un mélange d'admiration et de crainte, qu'au nom de la Révolution, il ne pardonnerait rien, même à sa propre mère.

Félix Dzerjinski photographié à son bureau, vers 1924.



Ce timbre de 1967 commémore le 50e anniversaire de la fondation de la Tcheka. On y voit le symbole de l'institution : un bouclier et une épée posée verticalement. Sur la bande rouge figurent les initiales russes de la Tcheka et du KGB, son successeur.

ALAMY / CORDON PRESS



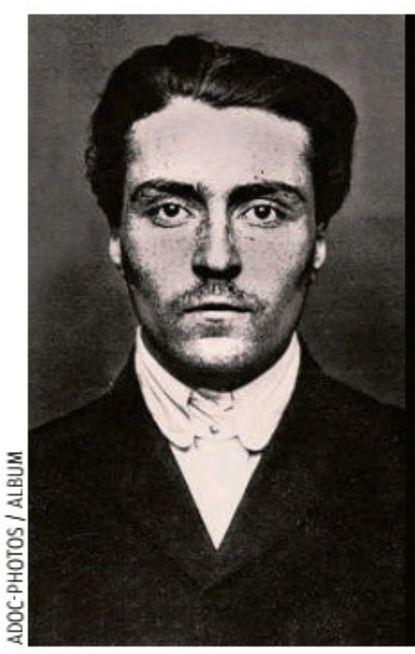
LA LOUBIANKA vers 1910. Ce bâtiment deviendra le siège de la police politique à Moscou à partir de 1918.

ALBUM

d'alimentation et publier des listes de contre-révolutionnaires.

Ces pouvoirs s'étendent cependant très vite. En février 1918, alors que la guerre civile gagne de plus en plus de régions de Russie, Lénine autorise la Tcheka à torturer et à assassiner sans procès ni contrôle judiciaire. Quelques mois plus tard, une tentative d'assassinat manquée, au cours de laquelle Lénine est grièvement blessé par une balle tirée par une militante du Parti socialiste-révolutionnaire, déclenche la Terreur rouge. Sous prétexte de lutter contre les ennemis de la révolution, la Tcheka s'arroge le droit de superviser tous les organismes de l'État, de procéder à des arrestations, de créer des camps de concentration et de prononcer des condamnations à mort. La Tcheka est à la fois police, procureur, juge et bourreau. Dzerjinski le proclame sans détours : « Ne pensez pas que je cherche des formes de justice révolutionnaire ; nous n'avons pas besoin maintenant de justice. Maintenant, c'est la guerre - face à face, une lutte finale. À la vie à la mort. »

Les rangs de la Tcheka grossissent rapidement et, deux ans après sa création, Dzerjinski a 20 000 hommes sous ses ordres. Beaucoup sont des révolutionnaires convaincus, mais d'autres ont un passé criminel. Une grande proportion de tchékistes appartient à des minorités nationales : Transcaucasiens, Polonais, Lettons ou juifs. Tout comme le lieutenant de Dzerjinski, Peters, un Letton qui, durant son exil à Londres, a été impliqué dans le meurtre de trois policiers.



ADOC-PHOTOS / ALBUM

ERREUR OU CRIME ?

LE RÉVOLUTIONNAIRE Victor Serge, victime des persécutions staliniennes, écrivit : « L'erreur la plus incompréhensible [...] fut de créer [...] la Tcheka, qui jugeait [...] sans accorder [aux suspects] aucune possibilité de défense [...]. Qu'était-ce si ce n'était une Inquisition ? »

Victor Serge, sur une photographie de son dossier de police.



Félix Dzerjinski, deuxième en partant de la gauche, avec les membres du conseil d'administration de la Tcheka, vers 1918. ALBUM

Lorsqu'on évoque les méthodes de la Tcheka, on insiste souvent sur leur ressemblance avec celles de la police politique tsariste, l'Okhrana. Dzerjinski les connaît bien, ayant passé la moitié de sa vie entre ses mains. Durant ses périodes de détention, il a souffert dans sa chair des procédés sophistiqués utilisés pour obtenir des aveux ou des dénonciations, méthodes qu'il s'empressera d'utiliser dès que les rôles seront inversés. L'une des stratégies que les tchékistes ont apprises de l'Okhrana consiste à infiltrer des agents provocateurs, afin de justifier l'intervention de la police contre un groupe. La Tcheka emprunte aussi à l'ancien régime l'idée de l'exil dans des camps de travail en Sibérie et, comme l'Okhrana, développe bientôt des cellules de renseignement à l'étranger. Cependant, la Tcheka a été visiblement beaucoup plus loin que la police tsariste quant à la brutalité de ses méthodes.

Le « navire de la mort »

Selon diverses estimations, le nombre de ses victimes s'élèverait à 50 000 personnes pendant la période de la révolution et de la guerre civile, de 1917 à 1922. La Loubianka, quartier général de la Tcheka à Moscou, était surnommée le « navire de la mort » en raison du bruit des portes des cellules ; la « salle des machines » désignait le sous-sol où l'on torturait et assassinait.

La terreur engendrée par la Tcheka est exacerbée du fait que ses opérations se déroulent la nuit. Selon un historien russe écrivant en 1929, « Dzerjinski ne travaille que de nuit. Peters, également. [...] Les interrogatoires se déroulent la nuit. Le collège se réunit la nuit. Les sentences sont rendues la nuit. Ils fusillent leurs victimes la nuit dans divers endroits de Moscou ou dans les caves et autres entrepôts de la Tcheka. »

En 1922, l'organe répressif est réorganisé et acquiert un statut officiel, adoptant le nom de Direction politique d'État, connue sous son acronyme GPU (Guépéou). Plus tard, dans les années 1950, est créé le Comité pour la sécurité d'État, le KGB. Des noms différents pour désigner la même terreur infligée au nom des plus hauts idéaux d'émancipation et de solidarité. ■

JOAQUIM M. PUJALS
JOURNALISTE

Pour en savoir plus

ESSAI
Le KGB
B. Lecomte, Perrin (Tempus), 2025.

Au Moyen Âge, des alcôves pas si intimes...

Loin de servir uniquement au repos, la chambre des plus riches était aussi un lieu d'apparat et de convivialité.

Au Moyen Âge, le lit est l'un des marqueurs les plus nets du statut social d'un individu. Les pauvres ne disposaient pas toujours de lit, en tout cas pas tel que nous le connaissons de nos jours. Ils dormaient généralement sur une paillasse - un matelas rempli de laine, de paille et de foin - posée directement sur le sol. Dans les classes supérieures, et néanmoins modestes, les lits étaient posés sur des chevalets en bois. Les lits pleins étaient pourvus d'un dais avec des moulures, qui couvrait partiellement la tête du dormeur.

Les lits des gens fortunés étaient des meubles d'apparat. Fabriqués en bois noble, ils étaient dotés d'un baldaquin orné de rideaux, que l'on relevait quand le maître de maison voulait se coucher. Ce type de lit se diffuse notamment en France, où il restera longtemps en vogue.

Les rideaux entourant le dormeur ne favorisaient pas seulement l'intimité. Leur fonction principale consistait en réalité à protéger du froid et des courants d'air. Dans un sermon, le dominicain Giordano de Pise demande : « Pourquoi fabriques-tu des tentures ? », et se répond à lui-même : « Parce que tu crains le vent. » Ceux qui n'avaient pas les moyens d'avoir un lit à baldaquin accrochaient des tentures à des barres fixées aux murs.

Dormir à moitié assis

Dans les maisons des gens fortunés, les lits étaient généralement placés sur une estrade en bois, qui les préservaient du froid et de l'humidité. Dans ce même souci de protection, on disposait un tapis sur le côté et, au pied du lit, un coffre pour ranger les vêtements, puisque les armoires verticales n'existaient pas encore. Ce coffre, appelé « archebanc », pouvait également servir de siège.

Les matelas des gens fortunés étaient rembourrés avec de la laine ou des plumes, et les couvertures et les draps étaient de bonne facture. Pour faire le lit, on se servait d'un bâton, afin d'étendre les draps et d'éliminer les plis. Dans l'un de ses contes, Franco Sacchetti, écrivain italien du XIVe siècle, raconte comment un père ayant surpris son fils au lit avec sa belle-mère poursuit le garçon en le frappant avec ce bâton.

On plaçait à la tête du lit un grand traversin et plusieurs coussins de



Une domestique relève le rideau du lit pour qu'un mari puisse se coucher avec son épouse. Fresque par Memmo di Filippuccio. 1306. *Palazzo Comunale, San Gimignano.*

GETTY IMAGES



LE LIT À LA FRANÇAISE

DANS L'ARISTOCRATIE FRANÇAISE, les lits à baldaquin furent en vogue bien au-delà du XVIIe siècle. Sur la miniature ci-contre, datée du milieu du XVIe siècle, on voit un exemple de ces lits luxueux, dont les rideaux relevés forment des sortes de bourses.

Un lit sur une miniature du XVIe siècle. *Musée Condé, Chantilly.*

RMN-GRAND PALAIS

forme carrée. Au Moyen Âge, il était en effet courant de dormir en position semi-assise, afin d'éviter le reflux gastrique dont beaucoup souffraient en raison d'une alimentation déséquilibrée, riche en protéines animales et pauvre en fibres. C'est pour cette raison que les lits étaient plus courts et plus larges que nos lits actuels.

Il était aussi fréquent de parfumer le lit. Dans une société où les mauvaises odeurs étaient le lot quotidien, un lit doux et parfumé constituait un havre de sensations agréables et contribuait à la relation

Une invitation à la fête des sens

UN CONTE DE BOCCACE illustre l'usage du parfum dans les lits avant un rendez-vous galant. Voulant escroquer un marchand florentin arrivé en ville, une dame de Palerme lui propose de la rejoindre aux bains. Après s'être lavés, tous deux s'allongent nus dans un lit, que les domestiques parfument d'eau de rose, de fleur d'oranger, de jasmin et de naffe. Puis les domestiques se retirent en laissant une torche allumée, et les amants s'adonnent à leur plaisir. La nuit suivante, l'homme est invité par la femme dans sa maison. « [Étant entré] dans la chambre [...], il y sentit une merveilleuse odeur de bois d'aloès ; il vit un lit très riche, sur les colonnes duquel étaient sculptés des oiseaux de Chypre, et une foule de beaux vêtements sur les porte-manteaux. »



BRIDGEMAN / ACI

Chambre nuptiale du palais Davanzati, à Florence, ornée de fresques illustrant l'histoire de *La Châtelaine de Vergy*. XIVe siècle.

amoureuse. Dans *Lancelot ou le Chevalier de la charrette*, roman de Chrétien de Troyes écrit entre 1176 et 1181, un chapitre relate comment une jeune femme invite le héros, Lancelot du Lac, à dormir dans un lit somptueux, aux couvertures précieuses, et dont les courtepointes et les coussins ornés de broderies d'or diffusent l'arôme suave d'un baume aphrodisiaque. Mais, résistant à la tentation, Lancelot dort aux côtés de la jeune femme sans la toucher.

Les miniatures médiévales montrent que les gens dormaient nus, afin de se débarrasser des puces et autres parasites qui infestaient leurs vêtements. Ils coiffaient uniquement un bonnet de nuit, en laine pour les pauvres et en cuir pour les gens aisés. Les vêtements étaient posés sur un bâton coincé entre deux murs, hors de portée des rongeurs.

La promiscuité régnait dans les chambres du Moyen Âge. Il n'était pas rare d'ajouter au lit principal un lit supplémentaire, parfois monté sur roues, souvent réservé à un domestique. Dans le *Roman du comte d'Artois*, écrit au XVe siècle, le héros fait dormir un domestique dans sa chambre, mais il découvre qu'il s'agit de son épouse déguisée, revenue d'exil. En outre, et en fonction des ressources de la famille, les enfants plus grands dormaient dans un lit avec leur fratrie, et même parfois avec leurs parents.

La promiscuité dans les lits s'appliquait aussi aux étrangers. En l'absence d'alternative, dans les auberges, il était normal de partager un lit avec d'autres voyageurs. Buccio di Ranallo, un chroniqueur italien du XIVe siècle, dénonce la cupidité des aubergistes romains, qui n'hésitent pas à installer de 12 à 13 personnes sur un même matelas ! Quant à Franco Sacchetti, il raconte l'histoire de quatre chasseurs florentins qui arrivent dans une auberge et « [sont] mis sur une couchette avec un mauvais matelas qui [paraît] bourré de balles et de piquants de



RMN-GRAND PALAIS

Le chevalier Gauvain allongé sur un lit. Ivoire sculpté, vers 1340-1350.

Dans les auberges, il était fréquent que des inconnus partagent le même lit.



Sur cette miniature du xv[e] siècle, peinte par David Aubert, une dame reçoit deux hommes dans une pièce où se trouve un lit à baldaquin et un archebanc (près de la porte).

RMN-GRAND PALAIS

hérisson, avec une couverture effilochée ». Dans les hôpitaux aussi, les malades dormaient nus et ensemble, ce qui entraînait un risque énorme de contamination.

Seules les femmes qui venaient d'avoir un enfant jouissaient d'une période d'intimité d'une durée de 40 jours après l'accouchement. Pendant cette période, le mari dormait dans un autre lit, ou peut-être dormait-il dans le même lit, mais allongé en sens inverse de son épouse ; c'est ce que semble indiquer la présence, sur des miniatures illustrant la naissance de la Vierge Marie, de coussins au pied du lit où se repose Anne, la mère de la Vierge.

Manger et bavarder

Au Moyen Âge, la pièce où se trouvait le lit n'était pas uniquement destinée au repos. Elle servait de ce que nous nommons aujourd'hui pièce de vie, et parfois même de salle à manger. Autour du lit, dont les rideaux étaient relevés dans la journée, étaient disposés des bancs ou des archebancs, sur lesquels les gens pouvaient s'asseoir pour converser. Une cheminée permettait de réchauffer les pièces froides et humides des maisons.

Un homme et une femme pouvaient rester dans un lit pour bavarder sans que cela ait une signification particulière. C'est le cas dans le *Décaméron* de Boccace, lorsque la fille du roi invite un comte dans sa chambre : « S'étant assis ensemble sur un lit comme elle voulut, tout seuls en une chambre. » Ce n'est qu'à ce moment-là que le comte découvre que la jeune femme est amoureuse de lui. Se voyant repoussée, elle crie pour faire croire qu'il tente de la violer, et le comte quitte précipitamment la chambre et le château.

Au château de Predjama, en Slovénie, on peut visiter la salle de la Cheminée, qui est la pièce la plus confortable de l'édifice. Les seigneurs à qui elle était réservée ne se contentaient pas de se chauffer devant la cheminée ; ils se lavaient et prenaient leurs repas dans cette pièce, ils y recevaient leurs invités, jouaient aux échecs, bavardaient, et s'allongeaient sur le lit. En France, les rois accordaient des audiences dans un salon où trônait un lit majestueux, aux dimensions parfois gigantesques, qui fonctionnait pratiquement comme un substitut de trône. ■

MARTINA TOMMASI
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

ESSAI
Au lit au Moyen Âge. Comment et avec qui
C. Frugoni, Les Belles Lettres, 2024.

Le machiavélisme, pour le meilleur et pour le pire

Pour Machiavel, penseur florentin de la Renaissance, la politique devait être dissociée de la morale, l'important étant ce qu'on désire obtenir, et non les moyens mis en œuvre.

À la lecture du *Prince*, traité politique rédigé au début du XVIe siècle par Nicolas Machiavel, on est surpris de l'écart qui sépare le Florentin de deux autres illustres écrivains de sa génération, le poète l'Arioste et l'historien François Guichardin. Car, loin de se soucier de questions stylistiques, Machiavel écrit dans un style direct, en développant sa pensée de manière claire et efficace.

L'essayiste britannique John Addington Symonds s'est exprimé sur ce sujet dans son ouvrage *Renaissance in Italy* (1875-1886). Il voulait démontrer que Machiavel avait consacré sa vie à ériger l'action de l'homme politique en norme de la modernité, et qu'il l'avait fait non seulement avec *Le Prince*, les *Discours sur la première décade de Tite-Live* ou *L'Art de la guerre*, mais aussi dans des comédies comme *Clizia* ou *La Mandragore*, et dans sa *Très-Plaisante Nouvelle du démon qui prit femme*. Symonds entendait lever le voile sur la personnalité du penseur politique, qui, selon lui, possédait deux visages.

Le premier était celui du serviteur dévoué de l'État, profond connaisseur de la nature humaine et fondateur de la philosophie politique moderne ; l'autre était celui du bon vivant, qui n'hésitait pas à ébruiter les rumeurs agitant la vie tumultueuse de Florence. C'est avec cette double personnalité que Machiavel façonne en profondeur la conception de l'État comme une « œuvre d'art », selon la définition forgée par l'historien suisse Jacob Burckhardt dans son livre *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (1860).

> Quand le salut de la patrie est en jeu, le choix des moyens ne doit pas être une grande source de scrupules.

Entre la République romaine et la nation moderne, une nouvelle notion est venue s'intercaler : celle de l'État conçu sur le modèle des cités italiennes, où la tour symbolisait la hiérarchie, et la place, les réseaux marchands. Le vieux conflit entre les papes de Rome – qui soutenaient que Dieu leur déléguait directement le pouvoir sur Terre – et les empereurs du Saint Empire romain germanique – pour qui le pouvoir était octroyé par la grâce divine aux membres de leur famille – se trouvait ainsi dépassé.

Question d'habileté

Pour Machiavel, ces idées avaient précipité l'Italie dans l'infamie politique, les vengeances familiales et la violence sociale, un monde décrit brillamment par Shakespeare dans *Roméo et Juliette*. Il fallait donc dénicher celui qui éliminerait ces maux, et avancer un motif de poids pour le faire : cette figure providentielle serait le « Prince », et sa motivation serait la raison d'État. Mais comment procéder ? Machiavel le dit clairement : quand le salut de la patrie est en jeu, il ne faut pas avoir trop de scrupules dans le choix des moyens. Même s'il ne l'a jamais écrite ainsi, la célèbre phrase « La fin justifie les moyens » exprime ce qu'est le véritable machiavélisme : la politique est avant tout une question d'habileté, où doit primer l'objectif, et non le moyen d'atteindre celui-ci.

Cette théorie ouvre grand l'accès au monde moderne : l'Histoire est un enchaînement logique d'événements, et il n'existe pas d'autre connexion évidente que la volonté humaine entre les différents maillons. En politique, la morale est indépendante du résultat. L'unique danger réside dans la médiocrité de dirigeants qui se détournent souvent d'un objectif juste, par cupidité, ignorance ou stupidité. Une pensée qui nous donne aujourd'hui matière à réflexion. ■

JOSÉ ENRIQUE RUIZ-DOMÈNEC
JOURNALISTE

MANUEL COHEN / SCALA, FLORENCE



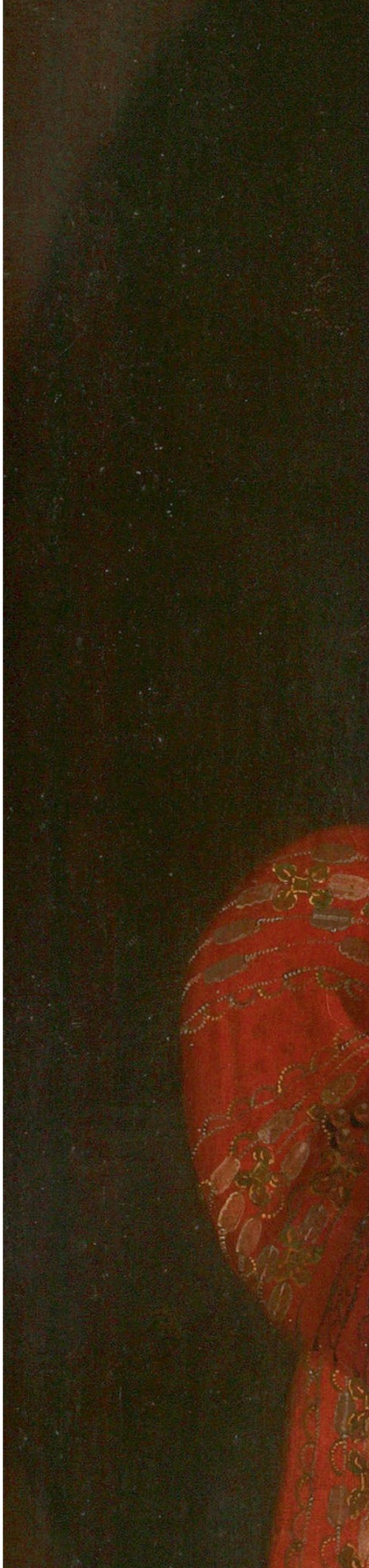
PORTRAIT de Nicolas Machiavel, réalisé au XIX^e siècle, qui orne la façade de la galerie des Offices à Florence.

MARIE STUART

LA REINE D'ÉCOSSE À LA VIE ÉPIQUE ET TRAGIQUE

Après avoir passé sa jeunesse en France, la jeune souveraine arrive sur le trône d'une Écosse divisée par les tensions politiques et religieuses propres à la seconde moitié du XVI^e siècle. Mais son ennemie la plus redoutable se trouve de l'autre côté de la frontière : Élisabeth I^re d'Angleterre, dont l'obsession est de faire chuter Marie.

PEDRO GARCÍA MARTÍN
PROFESSEUR D'HISTOIRE MODERNE, UNIVERSITÉ AUTONOME DE MADRID



UNE ÉCOSSAISE À LA COUR DE FRANCE

Avant de régner sur l'Écosse, Marie Stuart fut l'épouse du roi de France François II, qui régna seulement 17 mois. Portrait de Marie Stuart par un artiste français inconnu. XVI^e siècle. *Musée régional d'art, Voronej (Russie)*.

ALBUM



Double portrait de Jacques V d'Écosse et Marie de Guise, les parents de Marie Stuart.
Copie du XIXe siècle d'un tableau d'époque.

BRIDGEMAN / ACI



Peu de femmes dans l'histoire ont inspiré autant d'œuvres littéraires et artistiques que Marie Stuart. Du drame de Friedrich von Schiller à l'opéra de Gaetano Donizetti, du poème de Lope de Vega au roman historique d'Alexandre Dumas, sans compter les films ni les biographies. Dans l'une de ces dernières, écrite par Stefan Zweig, l'auteur avertit que le secret de sa vie et la force de son personnage résident dans la controverse permanente : « Sans doute, aucune femme ne fut dépeinte sous des traits à ce point diversifiés ; tantôt c'est une meurtrière, tantôt une martyre, tantôt une stupide intrigante ou encore une céleste sainte », écrit l'écrivain autrichien. Une légende à la fois romantique et sombre entoure la figure de cette reine d'Écosse, martyre pour les catholiques, hérétique pour les anglicans. Paradoxalement, l'abondante documentation à son sujet n'éclaire pas sa biographie, mais obscurcit au contraire la vérité.

Dès sa naissance, le personnage de Marie Stuart est lié aux luttes de pouvoir. Née en 1542 au château de Linlithgow, elle perd son père, le roi Jacques V Stuart, quelques jours après sa naissance. La petite Marie devient ainsi reine d'une Écosse déchirée par les querelles de clans et menacée d'annexion par les Anglais. C'est pourquoi la phrase que prononce son père lorsqu'il apprend qu'il a une fille sonne comme une prophétie :



BRIDGEMAN / ACI

Médaillon orné d'un camée à l'effigie de Marie Ire.
Musée national d'Écosse, Édimbourg.

CHRONOLOGIE

ENTRE INTRIGUES ET COMPLOTS

1542
Naissance de Marie Stuart, fille du roi d'Écosse Jacques V et de Marie de Guise. Son père meurt quelques jours plus tard.

1548
Marie débarque en Bretagne pour passer sa jeunesse en France, tandis que sa mère demeure régente en Écosse.

PALAIS DE LINLITHGOW
Jacques Ier d'Écosse a transformé cette forteresse médiévale près d'Édimbourg en palais pour la famille royale. Jacques V y est né en 1512, ainsi que sa fille, Marie Stuart, en 1542.
ADOBE STOCK

1561
De retour en Écosse après la mort de François II, Marie se heurte à l'opposition de la communauté protestante.

1565
Son mariage avec le catholique anglais lord Darnley exacerbe le conflit entre Marie et Élisabeth Ire d'Angleterre.

1567
Lord Darnley meurt dans d'étranges circonstances, et Marie épouse le comte de Bothwell, chef de ses partisans.

1568
Contrainte d'abdiquer, Marie se réfugie en Angleterre. Élisabeth Ire la fait juger pour le meurtre de Darnley et la tient prisonnière.

1587
Après avoir passé 18 ans en prison, Marie est reconnue coupable de complot contre Élisabeth Ire et est décapitée.

L'ÉTOILE DE LA COUR DES VALOIS

EN FRANCE, Marie Stuart intègre la cour raffinée des Valois, où les valeurs de la chevalerie médiévale se mêlent à la culture humaniste de la Renaissance. Elle y apprend le latin et un peu de grec, ainsi que l'espagnol et l'italien. À l'âge de 13 ans, elle récite un discours en latin tiré des *Colloques* d'Érasme devant les courtisans réunis au palais du Louvre. En d'autres occasions, elle récite des vers récemment composés par Ronsard et Du Bellay. Elle chante, danse, chasse et monte à cheval de façon élégante. Sa beauté remarquable n'en est pas moins impressionnante, avec sa silhouette élancée (elle mesure 1,80 m), ses cheveux roux et ses yeux couleur ambre. « Nature et art ont en vostre beauté / Mis tout le beau dont la beauté s'assemble. », chantait Du Bellay.


BRIDGEMAN / ACI

SYMBOLE ROYAL
Armoiries de la famille royale écossaise depuis le XII[e] siècle, représentant un lion rouge en position de combat.

ÉDUCATION FRANÇAISE
Marie Stuart récite un discours en latin devant Henri II. Tableau de Gillot Saint-Èvre. XIX[e] siècle. *Château de Versailles.*


GÉRARD BLOT / RMN-GRAND PALAIS

« La couronne nous est venue avec une femme, elle s'en ira avec une femme ! »

La jeune reine est aussitôt convoitée par les monarques d'Angleterre et de France. Henri VIII souhaite la marier à son héritier pour lier les maisons Tudor et Stuart en un royaume unifié. Mais sa mère, Marie de Guise, Française et fervente catholique qui déteste les Anglais, préfère une alliance avec l'héritier d'Henri II, roi de France. C'est ainsi qu'en 1548, à l'âge de 6 ans, Marie débarque en Bretagne pour passer sa jeunesse à la cour de France.

C'est la période de sa formation politique, guidée par l'humanisme de la Renaissance, qui l'incite à cultiver aussi bien son corps que son esprit. Toutefois, pour ne pas oublier ses racines écossaises, la jeune Marie Stuart a sa propre cour, composée de deux demi-frères et des « quatre Marie », quatre fillettes du même âge issues de familles nobles d'Écosse. Réputée pour sa beauté et son éducation raffinée, Marie épouse en 1558 le dauphin de France à Paris, dans la cathédrale Notre-Dame. L'année suivante, après la mort de son père lors d'un tournoi, le dauphin monte sur le trône sous le nom de François II. Le jeune roi, inexpérimenté en politique, manipulé par ses oncles, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, meurt en 1560, après un règne de seulement 17 mois.



RMN-GRAND PALAIS

Médaille commémorative du mariage de François, dauphin de France, et de Marie I[re] d'Écosse.

Retour en terre protestante

Pour Marie, l'heure est venue de retourner en Écosse. Durant son absence, les seigneurs protestants écossais se sont rebellés contre sa mère, qui assure la régence jusqu'à sa mort en 1560. À son arrivée à Édimbourg, la jeune reine, avec ses manières françaises et son catholicisme fervent, se retrouve dans un pays qui vient de changer de religion. Les ministres protestants sont majoritaires au sein de son Conseil privé, tandis que le prédicateur calviniste John Knox s'empresse de retourner l'opinion publique contre elle. Le seul soutien sur lequel elle peut compter est son demi-frère, le comte de Moray.



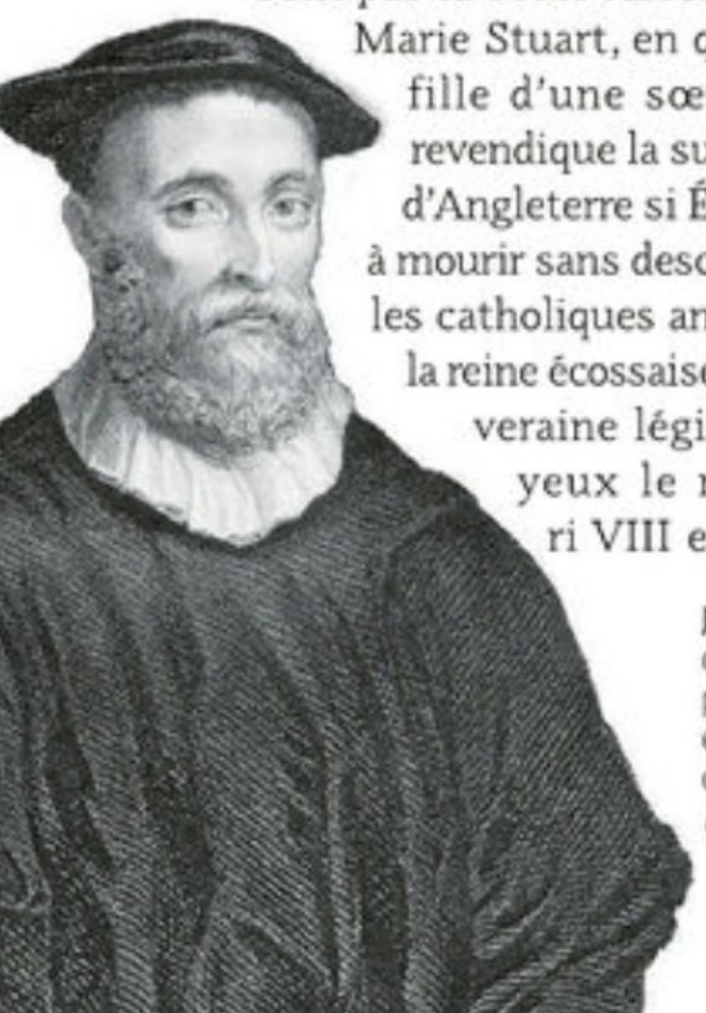


Marie Stuart avec son premier époux, Lord Darnley, sur une gravure colorée.

ALBUM

Presque simultanément, Élisabeth Ire, fille d'Henri VIII et d'Anne Boleyn, monte sur le trône d'Angleterre. Avec Marie, elle devient l'une des reines les plus courtisées d'Europe. Toutes deux attirent des prétendants d'Espagne, de France, d'Autriche, de Suède et du Danemark. Un mariage (par exemple avec le prince Charles, fils de Philippe II d'Espagne, dont il est question pour elles deux) aurait pu faire de l'une d'elles la reine la plus puissante du Vieux Continent.

Mais les perspectives matrimoniales ne sont pas la seule raison de leur rivalité. Marie Stuart, en qualité de petite-fille d'une sœur d'Henri VIII, revendique la succession au trône d'Angleterre si Élisabeth Ire venait à mourir sans descendance. De plus, les catholiques anglais considèrent la reine écossaise comme leur souveraine légitime, car à leurs yeux le mariage d'Henri VIII et d'Anne Boleyn était invalide, ce qui fait d'Élisabeth Ire une usurpatrice.



John Knox, figure de proue de la Réforme protestante en Écosse, est la bête noire de Marie Stuart.

ADOBE STOCK

Au lieu d'épouser un prince, Marie tombe amoureuse d'un gentilhomme anglais, lord Darnley, catholique de sang royal. Le mariage, célébré en 1565, ouvre une série de conflits. Le pape exprime tout d'abord son mécontentement, car, étant cousins, ils auraient dû lui demander une dispense. Puis le demi-frère de Marie, le comte de Moray, se soulève à la tête d'une rébellion de clans protestants. Enfin, Élisabeth Ire voit d'un mauvais œil un mariage qui renforce les prétentions de Marie au trône d'Angleterre.

Un mari colérique et jaloux

Darnley se trouve être un homme aussi beau que colérique. Moins d'un an après son mariage, pris d'un accès de jalousie, il ordonne l'assassinat du secrétaire particulier de la reine, David Rizzio. Dès lors, les époux mènent des vies séparées. Darnley passe de longs séjours dans des châteaux éloignés d'Édimbourg, tandis que la reine commence à rendre visite au chef de ses partisans, le comte de Bothwell, qui se remet au château de l'Hermitage de blessures infligées par des bandits de frontière, visites qui

CHÂTEAU D'ÉDIMBOURG
Protégée par des falaises sur chaque flanc, cette forteresse a été la résidence officielle des souverains d'Écosse du XII[e] au XVII[e] siècle.

AWL IMAGES

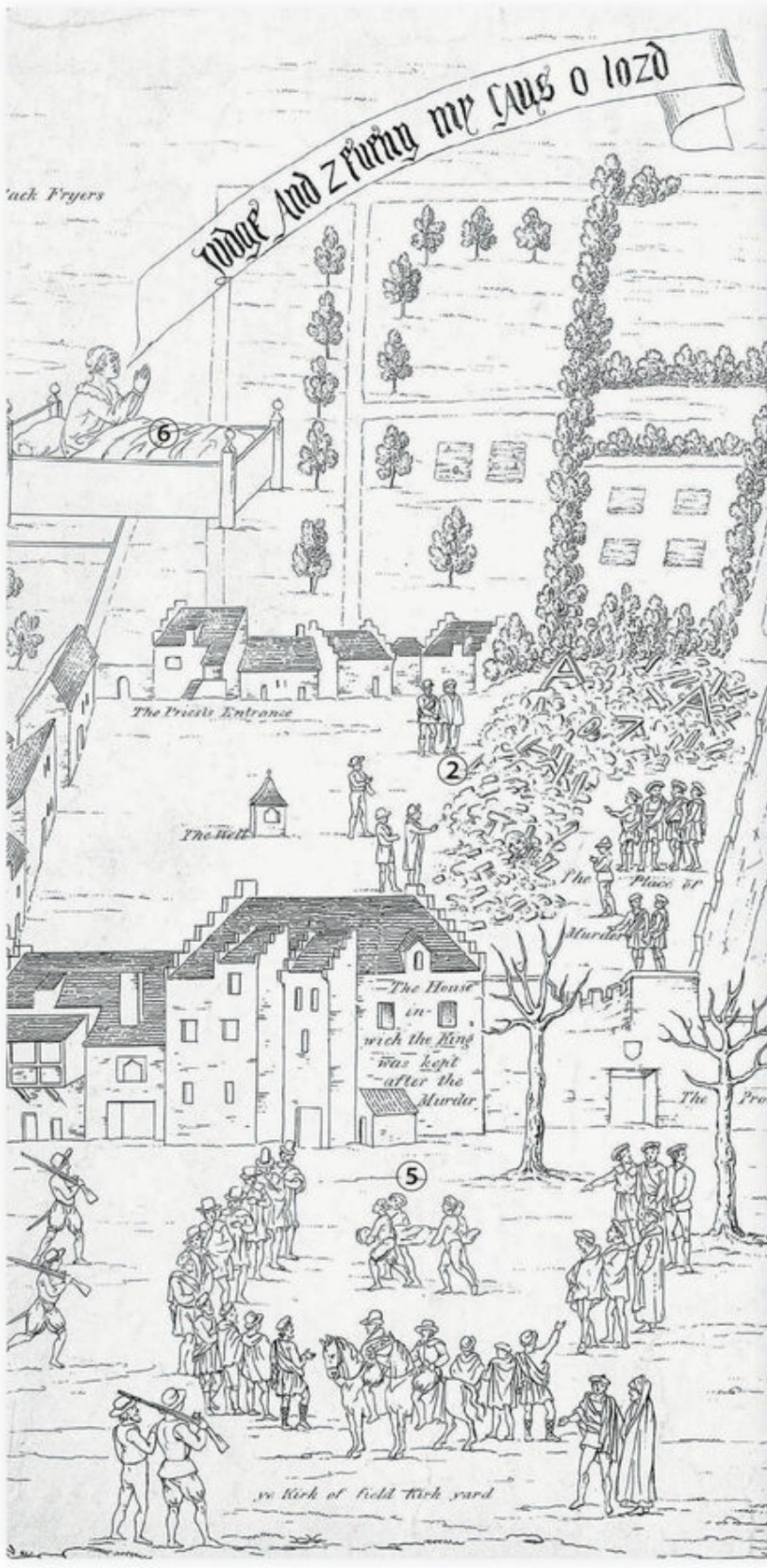


ALBUM

ATTENTAT CONTRE LE ROI CONSORT

Peu après l'assassinat de lord Darnley, deuxième époux de Marie Stuart, ce dessin a été réalisé pour expliquer les circonstances du crime. Le lieu des événements était connu sous le nom de Kirk o' Field, une église catholique d'Édimbourg ① tombée en ruine après la Réforme protestante. Au début de 1567, Darnley s'était installé dans une maison voisine, appartenant à l'un des conseillers de la reine. Aux premières heures du 2 février, cette maison a explosé, ne laissant que des décombres ②. On a prétendu qu'un baril de poudre y avait été placé, mais il semble plutôt qu'elle ait été minée. Les corps sans vie du roi consort et de son serviteur Taylor ont été retrouvés de l'autre côté d'un mur, sans aucune trace de l'impact de l'explosion ③. Ils avaient apparemment été étranglés dans leur sommeil. Le dessin montre l'inhumation de Taylor ④ et le transfert du corps de Darnley ⑤. Dans le coin supérieur, le jeune fils de Darnley et de Marie Stuart, le futur Jacques VI d'Écosse, s'exclame depuis son lit : « Juge et venge ma cause, Seigneur ! » ⑥.

Ci-dessus, lord Darnley sur un portrait miniature du XVII[e] siècle. Ci-contre, une copie (détail) du XIX[e] siècle du dessin illustrant les circonstances du meurtre de Darnley, réalisé après le crime.




3
The Duel Raw
The Potters Raw
Provost Place
4
The Burial of Taylor the Kings Servant
1
Our Lady Kirk of Field
Ye Kirk of Field Por

L'ÉNIGME DES LETTRES DE LA CASSETTE

LORS DU PROCÈS de Marie Stuart en Angleterre pour le meurtre de son premier époux, lord Darnley, c'est le demi-frère de la reine, le comte de Moray, qui présente huit lettres non signées que Marie aurait écrites à son amant, Bothwell, et qui prouveraient son implication dans le meurtre de Darnley. Moray affirme les avoir trouvées dans un coffret en argent portant les armoiries de François II de France. Les juges accusent Marie d'avoir écrit les lettres, mais cette dernière les rejette comme des faux. Aujourd'hui, la plupart des historiens pensent que les prétendues « lettres de la cassette », dont nous ne possédons que des copies en français, en anglais et en écossais, sont des faux fabriqués par Moray, régent d'Écosse, qui voulait empêcher le retour de Marie.



NATIONAL MUSEUMS SCOTLAND



ADRIEN DIDIERJEAN / RMN-GRAND PALAIS

L'OBJET DE LA DISCORDE
Cassette où se trouvaient les prétendues lettres de Marie Stuart. *Musée national d'Écosse, Édimbourg.*

EN CHEMIN VERS L'EXÉCUTION
Marie Stuart s'apprête à partir pour l'échafaud. Tableau de Philippe Jacques Van Brée. 1819. *Musée du Louvre, Paris.*

alimentent ainsi les rumeurs d'une liaison. La naissance d'un héritier, Jacques, ne fait rien pour réconcilier le couple royal. Finalement, un groupe de nobles catholiques - parmi lesquels Bothwell - décide de se débarrasser de Darnley, qui meurt en 1567 dans d'étranges circonstances à l'abbaye de Kirk o' Field. Pensant que Bothwell l'a assassiné, les lords du Conseil traduisent celui-ci en justice devant le Parlement. Bothwell est acquitté et, quelques semaines plus tard, il épouse la reine.

Cette union constitue un autre chapitre controversé de la vie de Marie. Selon une version, alors qu'elle retourne à Édimbourg, Bothwell l'enlève et l'emmène au château de Dunbar, où, d'après le témoignage de James Melville, il l'aurait forcée à coucher avec lui. Les chroniqueurs partisans de la reine affirment au contraire que le couple consomme son union afin que personne ne s'oppose au mariage. Autre détail surprenant : le mariage a été célébré selon le rite protestant.



Élisabeth Ire d'Angleterre sur un portrait de Nicholas Hilliard. *Hatfield House, Hatfield.*

L'union de Marie Stuart et de Bothwell est à la fois malvenue et impopulaire. Celui-ci est soupçonné d'avoir tué Darnley. On critique la reine pour avoir accepté une cérémonie protestante. Les chefs de clans se soulèvent, vainquent l'armée de Bothwell et l'exilent. Quant à Marie, elle est enfermée dans un château et contrainte d'abdiquer en faveur de son fils de 1 an, Jacques VI.

Exil et procès en Angleterre

En 1568, la reine d'Écosse s'enfuit en Angleterre, dans l'espoir qu'Élisabeth Ire la rétablira sur son trône. C'est une nouvelle erreur de calcul, car la reine d'Angleterre, loin de l'accueillir comme son égale, la retient captive dans des châteaux éloignés de la frontière, de la mer et de Londres, sous prétexte de la juger pour le meurtre de lord Darnley.

Ce procès fait encore l'objet de controverses parmi les juristes. Marie refuse de témoigner, car elle est une reine consacrée que personne ne peut juger. Son demi-frère,





Château de Bolton, l'un des lieux où Marie Stuart a été emprisonnée sur ordre d'Élisabeth Ire.

ALAMY / CORDON PRESS

le comte de Moray, brandit contre elle les « lettres de la cassette », qui l'impliquent dans la mort de son époux. Le tribunal, suivant les instructions d'Élisabeth Ire, ne la condamne ni ne l'acquitte. Moray devient régent d'Écosse, et Marie, sous surveillance, poursuit son périple de château en château.

Durant sa captivité en Angleterre, ses partisans catholiques trament plusieurs complots pour la libérer. En 1569, des nobles catholiques du nord de l'Angleterre se révoltent dans le but de la libérer, de la marier au duc de Norfolk, et de rétablir le catholicisme dans le pays. L'insurrection échoue. Quelques années plus tard, une invasion espagnole est planifiée depuis les Flandres, afin de libérer Marie et de la marier à Juan d'Autriche. La reine elle-même prend part à ces complots. Elle communique avec ses partisans par des lettres codées, enveloppées dans des bourses en cuir dissimulées dans les bondes de barriques de bière consommés au palais.

En 1586, Francis Walsingham, chef des services de renseignement d'Élisabeth Ire au courant de ces machinations, apprend l'existence d'un complot dirigé par le catholique Anthony Babington, pour assassiner la souveraine anglaise et placer Marie sur le trône. C'est l'occasion qu'attendaient les ennemis de la reine d'Écosse pour l'accuser de haute trahison. Les conspirateurs sont arrêtés et exécutés, et Marie subit un procès sommaire, qui se conclut par sa condamnation à mort. L'exécution a lieu le 8 février 1587 dans la grande salle du château de Fotheringhay. La reine a 44 ans. Les chroniques rapportent ses dernières prières, le testament qu'elle a dicté, le pardon que lui demande le bourreau, la couleur cramoisi-brun de sa robe évoquant celle des martyrs, et son calme devant la hache qui lui tranche la tête.

Comme l'écrivait Stefan Zweig, à ce moment précis l'une des maximes énigmatiques de la reine prend tout son sens : « En ma fin est mon commencement », phrase que Marie Stuart avait brodée des années auparavant sur un tissu de brocart. Son intuition devient réalité. Seule sa mort tragique marque véritablement le début de sa célébrité. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Marie Stuart
S. Zweig, Payot, 2024.

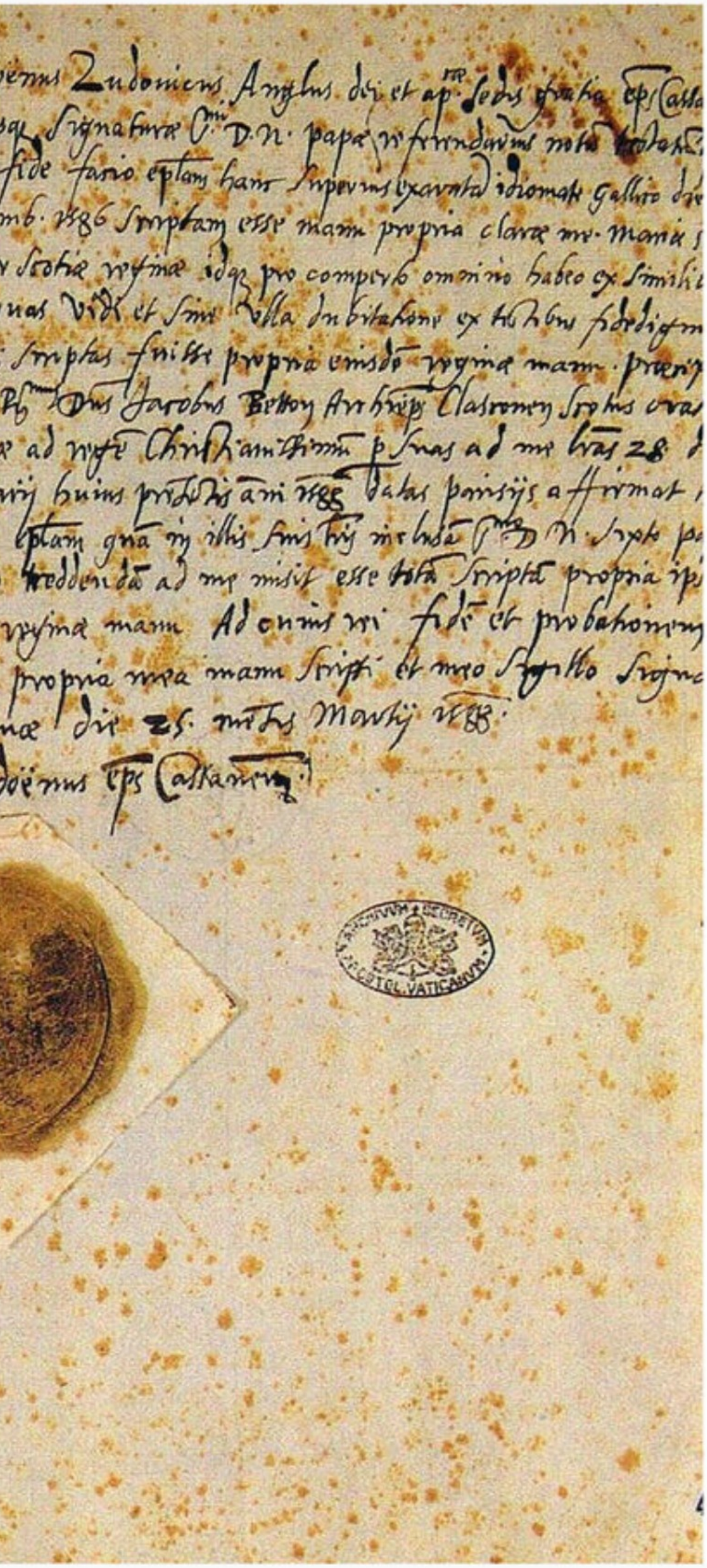
UNE MORT IDÉALISÉE
À la demande de Marie Stuart, deux de ses dames l'assistent lors de son exécution. La représentation qu'en fait Abel de Pujol dans ce tableau (détail) est bien plus aseptisée que la réalité, le bourreau étant ivre au moment de la décapitation. XIXe siècle. *Musée des Beaux-Arts, Valenciennes.*

RMN-GRAND PALAIS

humblement je vous supplie vous vouloir de la grâce divine
dernier prise & toutes les vacations ordonner & mandement
afin qu'entretenant sainte & louable coutume & grâce
l'église ne soit point imposer puissent estre par vous refusées
& ainsi cette coutume & à cet effet plaise donc vous me
pardonner regnorant pour la fin votre sainte bénédiction & vous
suppliant le dernier adieu que je prie conserver votre personne
longuement en sa grâce au gouvernement de votre église & de votre troupeau
spécialement comme espère que je laisse bien régner
sans la miséricorde de dieu & votre sainte grâce
fait ce jourd'hui ce XXIIIJ de novembre 1560

Ego Au doer
vbi misq
bona fi
nostrum
imper
dicti
fidei
febriar
ipsam
gusto
mei v
hær
Roma
Audoë

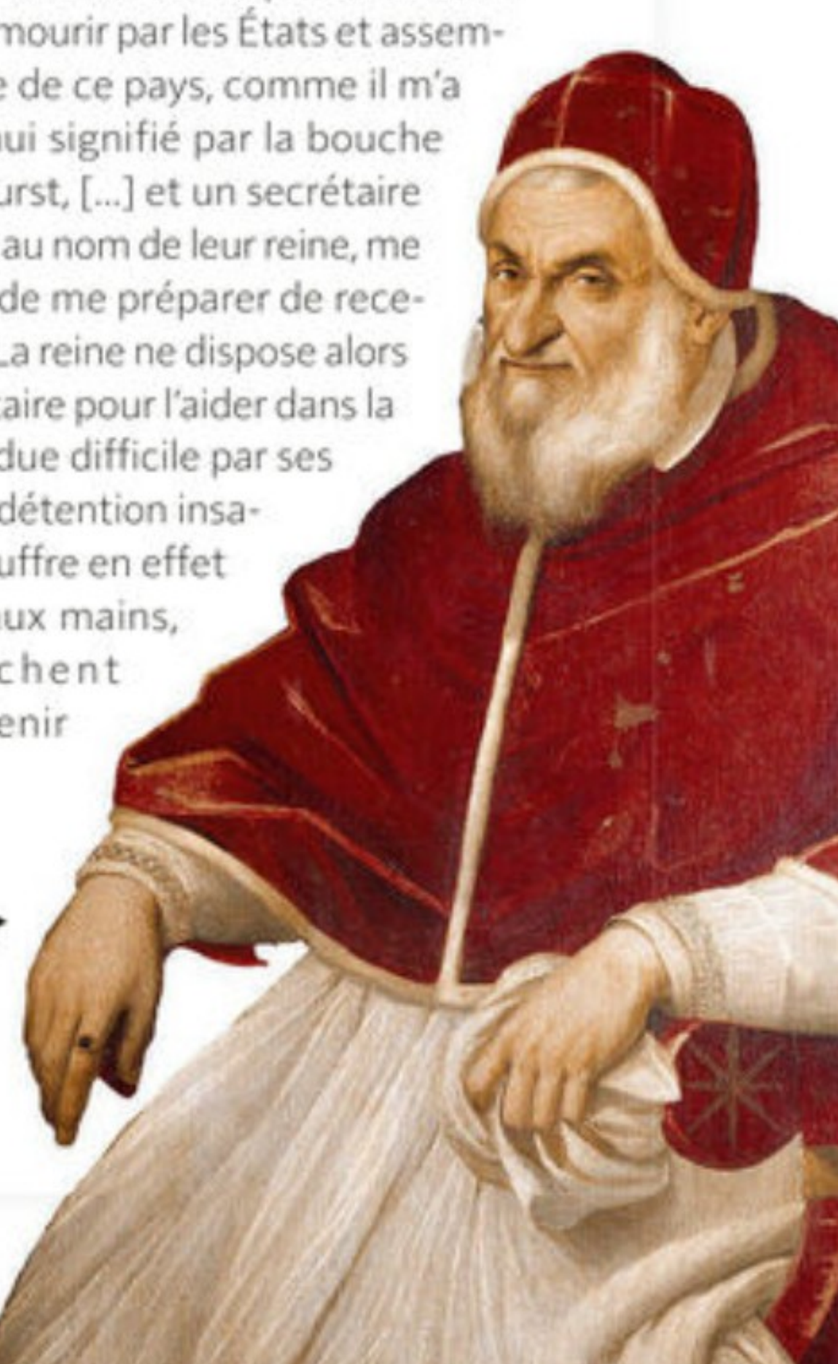
PHOTOS : JLJAMY / CORDON PRESS



◀ Fin de la lettre de Marie Stuart au pape Sixte V, écrite en français. *Archives apostoliques, Vatican.*

LA REINE FAIT SES ADIEUX AU MONDE

Le 19 novembre 1586, Marie Stuart est informée de sa condamnation à mort. Entre ce moment et celui de son exécution, le 8 février 1587, elle rédige différentes lettres à plusieurs hauts personnages, dont une au pape Sixte V, dans laquelle elle réaffirme sa pleine adhésion à la foi catholique : « Il a plu à Dieu, Très Saint-Père, permettre, pour mes péchés, et de ceux de cette île infortunée, que moi (seule restant du sang d'Angleterre et d'Écosse, faisant profession de cette foi), sois, après vingt ans de captivité, resserrée en une étroite prison et enfin condamnée à mourir par les États et assemblée hérétique de ce pays, comme il m'a été ce jourd'hui signifié par la bouche de lord Buckhurst, [...] et un secrétaire nommé Beale, au nom de leur reine, me commandant de me préparer de recevoir la mort. » La reine ne dispose alors d'aucun secrétaire pour l'aider dans la rédaction, rendue difficile par ses conditions de détention insalubres : elle souffre en effet de douleurs aux mains, qui l'empêchent presque de tenir sa plume.



Portrait du pape Sixte V, par Pietro Fachetti. XVIe siècle. *Musées du Vatican.* ▶

AFFRONTEMENT EN ESPAGNE
Gravure de 1871 figurant la bataille d'Héliké, qui opposa en 228 av. J.-C. l'armée du général punique Hamilcar Barca, avec ses éléphants, aux troupes du chef celtibère Orisón. Les Carthaginois, lancés dans une expédition de conquête en Ibérie, sont vaincus à cette occasion.

ROME CONTRE CARTHAGE

LE CHOC DE DEUX IMPÉRIALISMES

Telle une hydre dont la tête repousserait après chaque décapitation, Carthage est restée durant plus d'un siècle l'indissociable ennemie de Rome, dès lors que la cité italienne affirma ses ambitions territoriales, au IIIe siècle av. J.-C. Les trois guerres puniques s'ensuivirent, mais sans se ressembler. L'engrenage belliqueux une fois mis en place, comment les deux cités ont-elles mobilisé leurs forces vives pour tenter d'écraser les prétentions de leur rivale ?

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

CHRONOLOGIE

TROIS VAGUES ARMÉES

- **1101 av. J.-C. :** fondation d'Utique, d'après la tradition.
- **814 :** fondation de Carthage, d'après la tradition.
- **753 :** fondation de Rome, d'après la tradition.
- **264-241 :** première guerre punique
- **260 :** bataille de Mylae.
- **256 :** bataille d'Ecnome.
- **249 :** bataille de Drépane.
- **241 :** bataille des îles Égates.
- **218-201 :** deuxième guerre punique.
- **218 :** batailles du Tessin et de la Trébie.
- **217 :** embuscade du lac Trasimène
- **216 :** bataille de Cannes ; « délices de Capoue ».
- **211 :** prise de Syracuse.
- **203 :** bataille des Grandes Plaines.
- **202 :** bataille de Zama.
- **148-146 :** troisième guerre punique.
- **146 :** destruction de Carthage.

Aux yeux de beaucoup de commentateurs, les relations entre Rome et Carthage ont été marquées par les trois guerres puniques, qui se sont étalées sur un peu plus d'un siècle, de 264 à 146 av. J.-C. En réalité, ces relations commencèrent par une période de bonne entente, attestée par des traités. Puis l'hostilité naquit, débouchant sur des guerres, situation qui s'explique par des modifications du contexte géostratégique. Par ailleurs, les deux ennemis présentaient des traits différents, du point de vue de l'économie et de la civilisation.

De hardis explorateurs puniques

Vers la fin du XII[e] siècle av. J.-C., des habitants de la Phénicie - région qui correspondait à une partie des côtes actuelles du Liban et de la Syrie - ont émigré le long des rivages du sud de la Méditerranée. Ces personnes y ont installé des « échelles », mot employé pour désigner des escales, assez proches les unes des autres pour permettre aux navigateurs de relâcher fréquemment. Elles se suivaient depuis le fond du golfe de Syrte, en Libye, jusqu'aux côtes du Maroc, peut-être même jusqu'à Mogador (Essaouira). Beaucoup de ces échelles sont restées anonymes ; quelques-unes ont été connues, et certaines ont même atteint la célébrité. C'est le cas, au premier rang, de Carthage, mais aussi d'Utique, de Leptis Magna, de Sousse, d'Hippone, etc. À un moment donné, le nom de « Phéniciens » fut changé en celui de « Puniques », *Punici* en latin, pour désigner ceux qui avaient choisi cette expatriation.

Outre ces ports, les Puniques ont conquis des territoires : des arrière-pays sur les côtes d'Afrique du Nord, l'ouest de la Sicile, une partie de la Sardaigne, les îles Baléares et le sud de la péninsule Ibérique - connu alors sous le nom de Tartessos, mentionné dans la Bible et considéré comme une sorte d'eldorado. Des marchands utilisèrent ces bases pour aller au-delà. C'est ainsi qu'ils se sont fait connaître jusqu'en Italie. Au début du II[e] siècle, l'auteur de comédies Plaute avait écrit un *Poenulus* (*Le Petit Carthaginois*), titre qui comporte un diminutif souvent oublié, et pourtant signe de dédain. Le personnage, un marchand de tout et de rien, également appelé du mot phénicien *gugga*, est dépeint avec une condescendance amusée et sans haine, mais non exempte de mépris.

Par ailleurs, naviguant vers des lointains exotiques, de hardis explorateurs puniques ont voulu mieux connaître les littoraux des continents africain et européen. Le plus



célèbre, un certain Hannon, est parti de Mogador et a peut-être atteint le Cameroun ; les historiens, dans de nombreux écrits, se sont demandé jusqu'où il était allé, et diverses hypothèses ont fleuri, du Sénégal à l'Afrique du Sud. En outre, un navigateur anonyme est connu par le périple des marins de Néchao, des Phéniciens qui, pour le compte de ce pharaon, ont parcouru la mer Rouge et sont allés au-delà ; on a même dit qu'ils avaient fait le tour de l'Afrique, ce qui est loin d'être sûr. Enfin, un certain Himilcon a longé la côte de l'Atlantique vers le nord, au moins jusqu'en Galice, et peut-être jusqu'en Grande-Bretagne. Dans ces trois cas, la destination finale du voyage a fait couler des litres d'encre, sans que des certitudes s'imposent.

Du point de vue des institutions, la cité de Carthage ressemblait aux autres cités du monde connu, c'est-à-dire de la Méditerranée. Elle était dirigée par une oligarchie siégeant dans un Sénat local - une assemblée de riches marchands, qui déléguait son autorité au quotidien à des magistrats, les suffètes. Le peuple se réunissait aussi en assemblées, avec plus ou moins de poids selon les époques. La force de cette cité reposait aussi sur l'appui, demandé ou imposé, à des sujets et des alliés. Les habitants du quart nord-est de la Tunisie actuelle, alors appelés Libyens et qui étaient les ancêtres des Berbères ou Kabyles, donnaient de l'argent, des vivres (surtout du blé) et du bétail au titre de l'impôt, et ils y ajoutaient d'excellents soldats quand l'État



AKG-IMAGES / ERICH LESSING

Stèle avec en son centre le « signe de Tanit », trouvée dans le sanctuaire de la déesse à Carthage. *British Museum, Londres.*



Bateau de commerce phénicien, sur un bas-relief de Sidon (Saïda, au Liban), vers 100 av. J.-C.

HERITAGE IMAGES / AURIMAGES



PHILIP STEWART / ISTOCK

Trois noms pour un peuple ?

NOUS AVONS PARFOIS du mal à saisir le sens précis d'un mot. Dans le cas qui intéresse notre propos, le problème est rendu plus complexe quand il s'agit de trois termes, dont deux latins très proches. Le terme de ***Phoinices,*** les « Phéniciens », est un nom propre masculin, utilisé seulement au pluriel. Il désignait soit les habitants de la Phénicie asiatique, soit les Carthaginois d'Afrique du Nord. En grec, on trouve surtout *Phoinikè*, nom propre féminin, qui renvoie tantôt à la Phénicie et tantôt… à Carthage. L'adjectif ***punicus,*** « punique », que nous avons utilisé comme nom propre, désignait tantôt le ou les Phénicien(s) d'Occident, tantôt le ou les Carthaginois. Comme ces peuples avaient inventé un colorant rouge vif, tout le monde nommait *punici* les tissus qui en étaient empreints. Enfin, le terme de ***Carthaginiensis,*** les « Carthaginois », est un nom propre et un adjectif, employé soit pour parler des habitants de cette ville, soit pour parler des Puniques. En conclusion, tous ces mots sont équivalents, et seul le contexte dans lequel ils sont employés permet de trancher.

leur en réclamait. Les Numides, dans l'est de l'Algérie, servaient quant à eux d'alliés. Leurs rois fournissaient des éléphants et des troupes légères, cavalerie et infanterie.

Les Carthaginois ont surtout impressionné leurs contemporains, Grecs et Romains, par leur marine, au point que d'autres aspects de leur prospérité ont été souvent négligés. Ils avaient pourtant d'excellents artisans, qui produisaient de la céramique et des tissus teints en pourpre - couleur qu'ils obtenaient à partir d'un coquillage, le murex. Ils étaient aussi experts dans la mise en valeur de la terre. Un certain Magon avait rédigé un traité d'agriculture en 28 volumes, qui avait été jugé tellement excellent qu'en 146 le Sénat romain avait demandé qu'une traduction en fût faite en latin.

Un autre aspect du problème a donné matière à débats. Certains historiens pensent que les Carthaginois ont été hellénisés ; d'autres, à l'opposé, ont écrit qu'ils conservèrent leur culture sémitique comme élément dominant - certes, ils parlaient

une langue sémitique, cousine de l'hébreu et de l'arabe. Actuellement, les premiers sont davantage écoutés. Il est certain, par exemple, qu'Hannibal connaissait tout ce qui avait été écrit sur Alexandre.

Baal, un dieu « importé »

À rebours, le domaine religieux avait conservé des traits phéniciens très forts. Il est généralement admis que les dieux de la cité de Tyr y occupaient une place importante. Le dieu Baal Hammon et sa parèdre, Tanit Pene Baal (« Tanit Face de Ba'al »), protégeaient Carthage. Le célèbre « signe de Tanit » a laissé de nombreuses traces dans la ville. Et le sacrifice sanglant appelé « *molk* », quelles qu'aient été sa réalité et son ampleur, a marqué les esprits. D'autres dieux sont connus : comme l'évoquent les historiens Gilbert-Charles et Colette Picard, « Ba'al Shamim, le maître des Cieux, Reshep, dieu de Fécondité, qui régnait sur le monde infernal, Melqart et sa parèdre Astarté, les *dii patrii* de Tyr, Eshmoun, dieu de la Végétation mourant et renaissant recevaient aussi un culte, mais venaient après Ba'al Hammon ». En résumé, si la culture était grecque, du moins en partie, la religion était surtout sémitique.

De même à Rome, si la culture était grecque - comme partout à l'époque -, la religion était latine. Les institutions également. Comme Carthage, Rome fut d'abord soumise au régime de la cité, avec une société très aristocratique. Le pouvoir était exercé par le Sénat, assemblée des nobles exerçant ou ayant exercé une magistrature, qui déléguait ce pouvoir à des magistrats hiérarchisés, élus pour un an et toujours avec un ou plusieurs collègues : questeurs (finances), édiles (bâtiments et police), préteurs (justice) et consuls (domaines politique et militaire). Le peuple se réunissait en assemblées appelées comices. Dans les comices centuriates, les plus riches votaient d'abord. Dans les comices tributes, les paysans l'emportaient : ils étaient répartis entre 31 circonscriptions, les tribus, sur 35.

▲ LES VESTIGES DE CARTHAGE
La colline de Byrsa, qui accueillait la citadelle punique de Carthage, fut le dernier réduit des combattants de la ville face aux Romains, en 146 av. J.-C. Malgré le sac de la ville par les vainqueurs, des vestiges d'époque punique ont été découverts, comme ceux du quartier d'habitation ci-dessus.



▲ **LE GÉNÉRAL HANNIBAL**
Héros carthaginois de la deuxième guerre punique, il fut le principal adversaire de Scipion l'Africain lors de la bataille de Zama, en 202 av. J.-C. Buste figurant Hannibal (dont on ignore le visage) retrouvé à Capoue. *Musée archéologique national, Naples.*

Dans le domaine économique, Rome ressemblait beaucoup à Carthage, plus qu'on ne l'a dit. En Italie comme en Afrique, et partout au demeurant, les habitants vivaient surtout de l'agriculture. Le pain représentait 90 % de leur alimentation, et ce pourcentage s'est maintenu jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. Leur économie se fondait donc sur le blé, le vin et l'huile, qui formaient la fameuse « trilogie méditerranéenne » des géographes. Les riches, seuls intellectuels, cherchaient à améliorer les rendements, et on pourrait rapprocher le traité *De l'agriculture* écrit par Caton le Censeur du livre de Magon, mentionné plus haut.

Les historiens n'ont pas toujours vu que Rome, malgré sa situation à l'intérieur des terres, possédait une excellente marine. Elle utilisait les ports de Pouzzoles (surtout) et d'Ostie, ainsi que les colonies maritimes et les alliés de Grande-Grèce (l'Italie du Sud et la Sicile). Si cette remarque s'applique aux navires de commerce, elle est aussi valable pour les navires de guerre. Quand l'historien Diodode de Sicile fait dire à un Carthaginois s'adressant à un Romain en 264 av. J.-C., à la veille de la première guerre punique : « Vous ne connaissez pas la mer. Vous n'oserez même pas y tremper les mains », il ment. Il veut créer un mythe : par leur génie militaire, les Romains étaient aptes à toutes les formes de combat, même celles qui étaient inédites. Ce talent expliquait l'échec militaire des Grecs devant Rome.

Rome se dote d'un territoire

L'expansion des Romains a commencé bien plus tard que celle des Carthaginois. Jusqu'au début du IV[e] siècle, Rome fut engagée dans des guerres contre les cités voisines, au risque de disparaître à tout moment. Elle vivait un *struggle for life*, une lutte permanente pour sa survie. En 340 av. J.-C., les Latins excédés se constituèrent en une ligue, et ils décidèrent de faire disparaître cette ville source de tant de maux, toujours en guerre contre eux. Mais, en 340 av. J.-C., ils subirent deux défaites très sévères, lors de batailles, curieusement oubliées, au Veseris et à Trifanum (un fleuve et une localité de Campanie).

Les historiens n'ont pas prêté à ces batailles l'importance considérable qu'elles ont revêtue par leurs conséquences. Elles entraînèrent pourtant une vraie révolution. En effet, les Romains, contrairement à la tradition, ne réduisirent pas les vaincus en esclavage, et même, bien au contraire, ils leur laissèrent la liberté et ils en firent presque des égaux. La conséquence de cette mansuétude fut double. D'une part, Rome passa du statut de cité à celui d'État possédant un vaste territoire. D'autre part, le Sénat disposa d'un nombre de soldats bien plus important.

Ainsi s'explique la suite des événements. Après quatre siècles de luttes toujours victorieuses mais toujours incertaines, de 753 à 338 av. J.-C., Rome put se constituer un empire. En un peu plus d'un demi-siècle,

entre 338 et 264 av. J.-C., les légions s'emparèrent de la péninsule tout entière. La dernière année est à noter : 264 av. J.-C. ; elle correspond à la fois à l'achèvement de la conquête de l'Italie et au début de la première guerre punique.

Une relation qui débutait bien...

Comment les Romains et les Carthaginois en sont-ils arrivés là ? Tout avait pourtant bien commencé. La tradition rapporte que Rome et Carthage auraient conclu un traité d'amitié dès 509 av. J.-C. Cette date correspond à la naissance de la République romaine, après le renversement de la royauté. Mais elle est fictive ; l'archéologie ne montre de changements qu'environ 30 ans plus tard. Bien plus, des historiens ont mis en doute l'existence de cet accord.

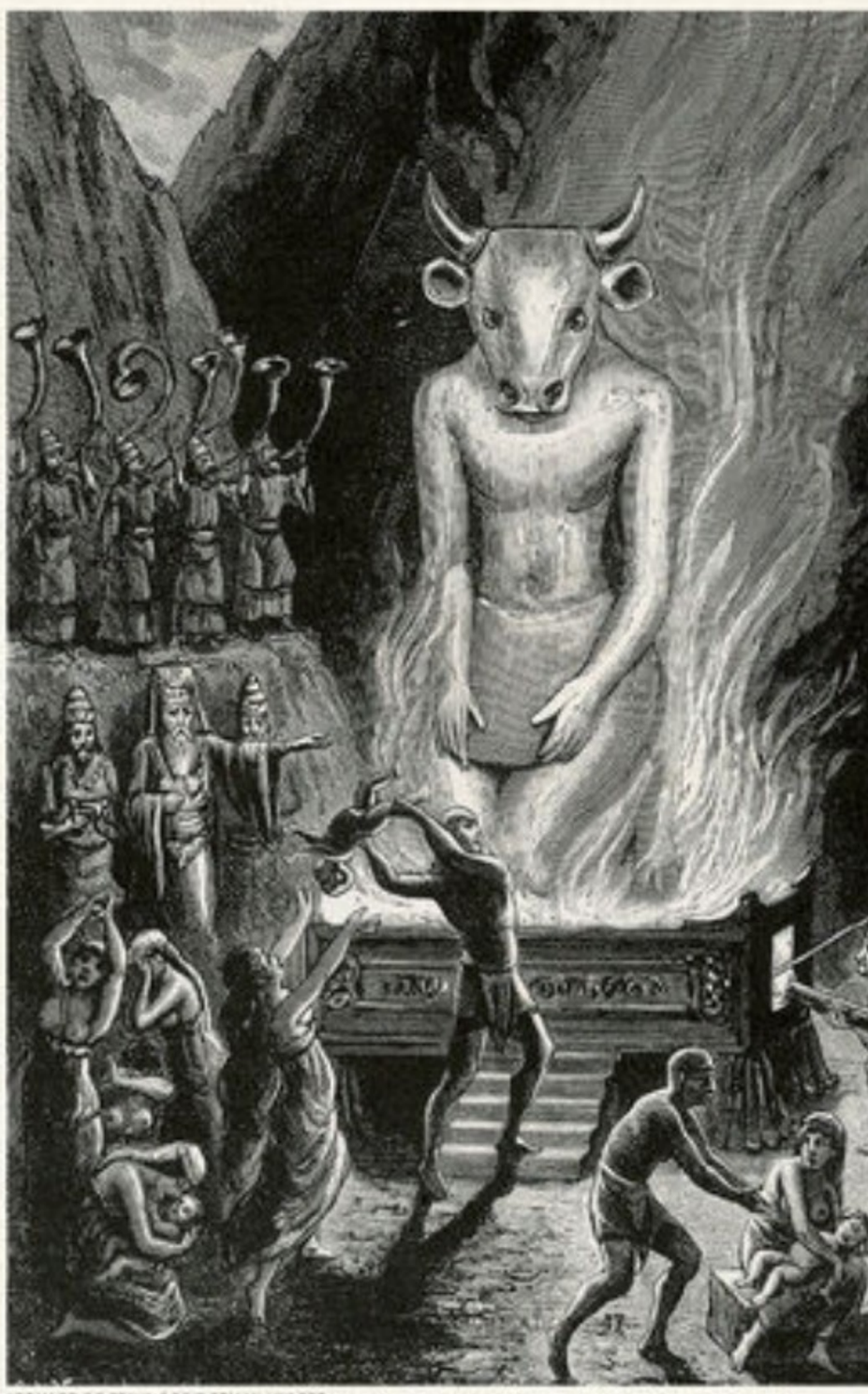
Que le texte ait existé ou non, la tradition fixait les limites des zones où les activités d'échanges étaient autorisées pour chacun, sans empiètement sur le domaine de l'autre. Cette libéralité s'explique : le commerce de Rome était encore loin d'avoir l'ampleur de celui de Carthage ; le premier était limité à la mer qui bordait l'Étrurie, le Latium et la Campanie ; le second s'étendait à tout le reste, depuis la Sicile jusqu'au détroit de Gibraltar, et même au-delà.

Quoi qu'il en soit, d'autres traités sont attestés : en 348 av. J.-C., peut-être en 343 – mais pourquoi à deux dates si proches ? –, en 306 et en 279. Dans ce dernier cas, les Romains avaient besoin de la neutralité de Carthage, parce qu'ils étaient engagés dans une guerre contre Pyrrhus, roi d'Épire, qui avait débarqué en Italie et qui avait essayé de dominer aussi la Sicile. Dans ce contexte, pourquoi, 15 ans plus tard, engager un conflit armé ?

L'historien Paul Veyne, dans un excellent article, avait assuré que l'impérialisme de Rome n'a pas existé ; que la cité n'a mené que des guerres défensives, qu'elle a toutes gagnées. Et il a aligné des entreprises

ENFANTS IMMOLÉS, UNE RUMEUR VRAIE ?

UNE TRADITION, reprise par des romans et des films, a fondé une croyance : des sacrifices d'enfants destinés à **satisfaire le dieu Baal** étaient pratiqués par les Carthaginois. Le nom propre « Baal » signifiait « possesseur, seigneur, époux », et il désignait un grand dieu des Phéniciens. Il reçut divers surnoms, devenant notamment Baal Hammon, « seigneur de l'Amanus » – l'Amanus étant une chaîne de montagnes du sud-est de la Turquie actuelle. Comme il était un puissant protecteur de la vie rurale, il fut transporté avec cette fonction dans le Maghreb actuel, et les Puniques en firent leur **principal protecteur.** Sa présence s'étendit jusqu'à l'époque romaine, et il devint le Saturne africain qui intervenait partout, à l'origine d'un quasi-monothéisme, selon l'historien Marcel Le Glay. Comme Baal avait conservé son caractère de dieu agraire, on lui offrait le sacrifice, traditionnel dans ce contexte, appelé « ***molk*** », à savoir la mise à mort d'un enfant. Il reste une trace de ce rite à Carthage, dans le tophet de Salammbô, un sanctuaire et un lieu d'inhumation. Des historiens, surtout tunisiens, ont nié que ces sacrifices aient eu lieu : tuer son fils est un acte abominable ; la société ne peut pas se priver de futurs citoyens. D'autres chercheurs croient au contraire qu'ils étaient pratiqués, bien que rarement. D'une part, ils correspondaient à **une tradition très répandue.** D'autre part, on sait que l'État romain, ayant interdit les sacrifices humains, avait imposé des sacrifices de substitution d'agneaux pour le culte de ce dieu. Substitution d'agneaux à quoi ? La réponse est dans la question, et la réalité de ces rites semble bien réelle.



Gravure du XIXe siècle figurant le *molk* (sacrifice d'enfants au dieu Baal).

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES

CE QUE DISENT LES ÉCRITS ANTIQUES

QUAND L'HISTORIEN ABORDE une période éloignée comme celle-ci, il s'appuie surtout sur les textes, qu'il doit classer entre **sources primaires** (contemporaines des événements décrits) et **sources secondaires** (postérieures, utilisant des sources primaires) ; dans ce second cas, il doit découvrir où l'auteur a puisé ses informations. Il peut alors en faire la « critique », c'est-à-dire séparer le vrai du faux. Pour les guerres puniques, de nombreux textes sont disponibles, mais beaucoup se réduisent à de courtes notices. Parmi les grands auteurs, on trouve trois Grecs et deux Latins. Chez les Grecs, on compte **Polybe** (*Histoires*), qui a vécu parmi la prestigieuse famille des Scipions et qui les admirait sans limites. **Plutarque** (*Vies parallèles*) a écrit au IIe siècle apr. J.-C. : c'était un moraliste qui utilisait l'Histoire pour son propos. **Dion Cassius** (*Histoire romaine*), historien du début du IIIe siècle, avait lu des auteurs divers. Chez les Latins, **Tite-Live,** connu au début de l'époque impériale, a une réputation d'auteur fiable pour son *Histoire romaine*. Quant à **Silius Italicus,** il n'a pas fait que mentir dans ses *Punica* ; mais il était un poète.



conformes à sa thèse : à chaque fois, des ennemis attaquent ; Rome se défend et remporte la victoire. De fait, le droit des fétiaux - le collège des prêtres chargés de veiller sur la *pax deorum*, la « paix des dieux » garante de l'équilibre de la cité - interdisait les offensives. Cette thèse était, de la part de ce savant, de l'humour, car il savait bien que le Sénat était capable de trouver des arrangements avec le diable. Ou encore, il fallait provoquer l'ennemi. Mille autres ruses ont été employées pour satisfaire des ambitions à peine cachées, ce qui n'empêchait pas les Romains d'accuser leurs ennemis d'une mauvaise foi qu'ils qualifiaient de « punique ». Le résultat de ce comportement fut que les Romains étaient perçus comme un peuple de vautours.

Sept ennemis majeurs ont été combattus entre 230 et 188 av. J.-C. ; un peu de calme est survenu ensuite, en attendant les années 148-146. Il apparaît qu'il n'existe pas de modèle : chaque guerre a eu ses causes, son déroulement et ses conséquences. Il suffira ici de faire un peu de géostratégie, sans entrer dans le récit des conflits.

La Sardaigne et la Corse tombent

C'est par l'Occident que le Sénat a commencé les hostilités ; mais, ensuite, il a su alterner ses coups à l'ouest et à l'est, ou répondre à des agressions dans une région ou dans l'autre. Les mercenaires de Carthage se révoltèrent pour obtenir leur solde ; mais la cité devait verser des sommes importantes à Rome, et elle ne pouvait pas les payer. Leur insurrection a été merveilleusement décrite par Flaubert en 1862 dans *Salammbô*. Profitant de ce

conflit, le Sénat fit occuper la Sardaigne et la Corse en 238 ; il est toutefois remarquable que ces deux îles n'ont été transformées en province qu'en 227.

Dans le même temps, les légionnaires romains envahissaient la Ligurie (238-230 av. J.-C.), où ils commettront de terribles massacres pour réduire les résistances (185-170). Les Gaulois d'Italie ont été ensuite les victimes de cet impérialisme. Il est vrai que c'étaient eux qui avaient commencé, en 390 av. J.-C., quand ils avaient assiégé et pris Rome dans ce qui fut une guerre célèbre. Leur chef, Brennus, avait exigé une rançon en or pour partir, et, comme il trichait en appuyant sur un côté de la balance, il fit aux Romains qui protestaient une célèbre réponse : *Vae victis !* « Malheur aux vaincus ! ». À cause de cette dureté et de ce mépris, les Gaulois étaient devenus des ennemis héréditaires, et César, en 58 av. J.-C., s'en rappelait quand il entreprit la guerre des Gaules. Des conflits de plus ou moins grande ampleur vinrent à bout de ces ennemis, de 225 à 187 av. J.-C.

La conquête de la péninsule Ibérique (région souvent réduite à la seule Espagne, alors qu'il ne faut pas oublier le Portugal) commença dès 217 av. J.-C., en réponse à l'attaque que menait Hannibal en Italie. Et elle dura jusqu'en 19 av. J.-C., avec des épisodes de calme. Caton le Censeur, Scipion le deuxième Africain et l'empereur Auguste s'y illustrèrent.

ZOOM HISTORICAL / ALAMY STOCK PHOTO

▲ L'HISTOIRE DE SALAMMBÔ

Carthage est le théâtre d'un roman de Gustave Flaubert, *Salammbô*, dans lequel l'écrivain relate un épisode véridique : la révolte des mercenaires contre Carthage, de 241 à 238 av. J.-C. Illustration figurant Salammbô, l'héroïne du roman, au festin des mercenaires. Par Antoine Druet.

FACE-À-FACE AVEC LES LÉGIONS

LE LÉGIONNAIRE DES GUERRES PUNIQUES est connu grâce à Tite-Live pour 340 av. J.-C. (*Histoires* VIII, 8) et Polybe pour 148 (*Histoire universelle* VI, 21-23). Rome vivait sous un régime aristocratique, dans lequel les nobles servaient comme officiers, car ils pouvaient acheter **un cheval et un équipement.** Au niveau inférieur, les soldats payaient armement et nourriture. Ils devaient savoir utiliser toutes les armes : pierres lancées à la main, frondes et arcs. Mais ils se servaient surtout de la **lance de hast** (tenue à la main), du **javelot** (pour le jet) et du **glaive.** En 340 av. J.-C., déjà, le légionnaire était un vrai char d'assaut en miniature. Outre les armes offensives susdites, il était protégé par un casque et un bouclier, et, le plus souvent également, par une **cuirasse,** qui était en général une cotte de mailles, parfois un protège-cœur – on donne ce nom à une petite plaque de métal placée au milieu de la poitrine. Les combattants étaient répartis selon ***l'acies triplex,*** l'« armée sur trois lignes ». Chaque ligne était divisée en 15 **manipules** séparés les uns des autres, et comptait un ou plusieurs rangs de combattants : l'armée romaine combinait la force du nombre et la souplesse de la distanciation. Au total, une légion comptait sans doute 5 000 hommes. L'évolution fut modeste. Polybe apporte des éléments pour 148 av. J.-C. L'*acies triplex* existait toujours, mais chaque ligne comptait 10 manipules, et non plus 15 ; les deux premières lignes regroupaient 1 200 hommes chacune, la troisième, 600 seulement. Une **infanterie légère** était placée en avant ; elle intervenait avant le combat proprement dit, soit 1 000 hommes de plus. Une légion regroupait donc 4 000 hommes, qui utilisaient toujours le glaive, le javelot et aussi la lance de hast.

▼ PARADE DE LÉGIONNAIRES
Bas-relief du Ier siècle apr. J.-C., représentant des soldats romains vêtus d'une cuirasse à lambrequins. Le deuxième soldat de droite porte, bien visible, le glaive des légionnaires. *Musée du Louvre, Paris.*

ZOOM HISTORICAL / ALAMY STOCK PHOTO



En Orient trois conflits furent, de même, très différents les uns des autres. Contre l'Illyrie (la partie littorale de l'ex-Yougoslavie et le nord de l'Albanie), trois guerres furent menées, avec – on n'en doute pas – une justification éthique : la reine Teuta et ses successeurs encourageaient la piraterie qui, on l'admettra sans peine, est contraire à la morale. Les Romains n'étaient pas les agresseurs. Puis, contre la Macédoine, il n'y eut nul besoin de prétexte. Le roi Philippe V avait conclu une alliance avec Hannibal, d'où trois guerres (215-205, 200-197 et 172-168 av. J.-C.). Le dernier conflit provoqua la transformation de la Grèce en deux provinces romaines : Macédoine au nord, Achaïe au sud. Dans ce cas également, ce n'était pas le Sénat qui avait commencé. Contre la Syrie, enfin, la guerre contre Antiochos III (192-188 av. J.-C.), du nom du roi agresseur, présenta des caractéristiques intéressantes. Ce fut le monarque grec de Syrie, Antiochos III, qui attaqua en Grèce, et les alliés de Rome, maltraités, qui lui demandèrent de l'aide. Antiochos avait compris une réalité qui n'avait pas échappé non plus aux Macédoniens : Rome étendait sans cesse son empire, et il fallait arrêter ce processus, sous peine de succomber. D'où son intervention en Grèce, dans les îles, et enfin en Anatolie. Ce conflit permit aux Romains d'engranger un nouveau succès. Ils ne cherchèrent pas pour autant à transformer le royaume vaincu en province. Dans ce cas, ils défendaient des alliés. Finalement, l'année 146 av. J.-C. fut marquée par les sacs de Corinthe et de Carthage. Un sort analogue fut réservé à Numance, en Hispanie, en 133. Rome était une puissance en expansion.

Carthage, au contraire, était une puissance installée. Mais il serait naïf d'imaginer les Carthaginois comme de paisibles commerçants : eux aussi avaient constitué un empire, et depuis longtemps. C'est à partir de 1101 av. J.-C., quand Utique a été fondée sur les côtes de l'actuelle Tunisie, que tout a commencé pour eux. Leur domaine, on l'a dit, comprenait d'une part des ports isolés, les « échelles », et d'autre part des territoires (ouest de la Sicile, Sardaigne, Baléares et sud de la péninsule Ibérique). C'était donc un domaine qui avait atteint un point d'équilibre : il était suffisamment étendu pour les activités commerciales des Puniques.



Reconstitution de la colonne rostrale érigée par Duilius pour célébrer la victoire romaine de Mylae contre Carthage, en 260 av. J.-C.

A. DAGLI ORTI / NPL-DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN

Une guerre inévitable ?

Là se pose précisément un problème que l'historien grec Thucydide avait vu en son temps, et qui est admis par tous les stratégistes : quand un empire puissant voit se lever un concurrent, il cherche à l'écraser avant qu'il ne soit trop tard. Au Ve siècle av. J.-C., la guerre du Péloponnèse a surgi quand Sparte a fait de l'ombre à Athènes. Quand Rome a fait de l'ombre à Carthage, les guerres puniques ont été vues comme une solution par les deux parties : les uns défendaient leur « pré carré », les autres en voulaient au moins une partie, et, l'appétit venant en mangeant, ils en ont désiré la totalité. D'où la destruction de Carthage en 146 av. J.-C., facilitée « moralement » par un crime de guerre évoqué ici.

Les guerres puniques auraient-elles pu être évitées ? Ne tombons dans l'uchronie, cette discipline qui essaie de deviner ce qui se serait passé, si ce qui s'est passé ne s'était pas passé. Cette quête relève de la littérature, discipline très respectable, mais pas de l'histoire. Constatons que Carthage possédait un empire où étaient entassées de grandes richesses, et que Rome brûlait de grands appétits. Les guerres puniques furent le choc de deux impérialismes. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

Les Romains au combat
Y. Le Bohec, Tallandier, 2025.

Histoire militaire des guerres puniques
Y. Le Bohec, Tallandier (Texto), 2022.

Carthage
S. Lancel, Fayard, 1992.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE

Se rendre maître de la Sicile

Île stratégique de la Méditerranée, la Sicile devient une proie lorsque la tension monte au IIIe siècle av. J.-C. À rebours des préjugés, les victoires navales de Rome y prouvent l'excellence de sa marine.

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

En 264 av. J.-C., le Sénat romain, qui achevait la conquête de l'Italie, sentit le besoin d'étendre sa mainmise au-delà de la péninsule. Les circonstances lui permirent d'intervenir en Sicile : d'obscurs mercenaires campaniens firent appel à lui contre le roi de Syracuse, accusé de les maltraiter. Le souverain ayant eu l'habileté de s'allier aux Romains, ceux-ci se tournèrent contre l'autre puissance dominante dans l'île, Carthage.

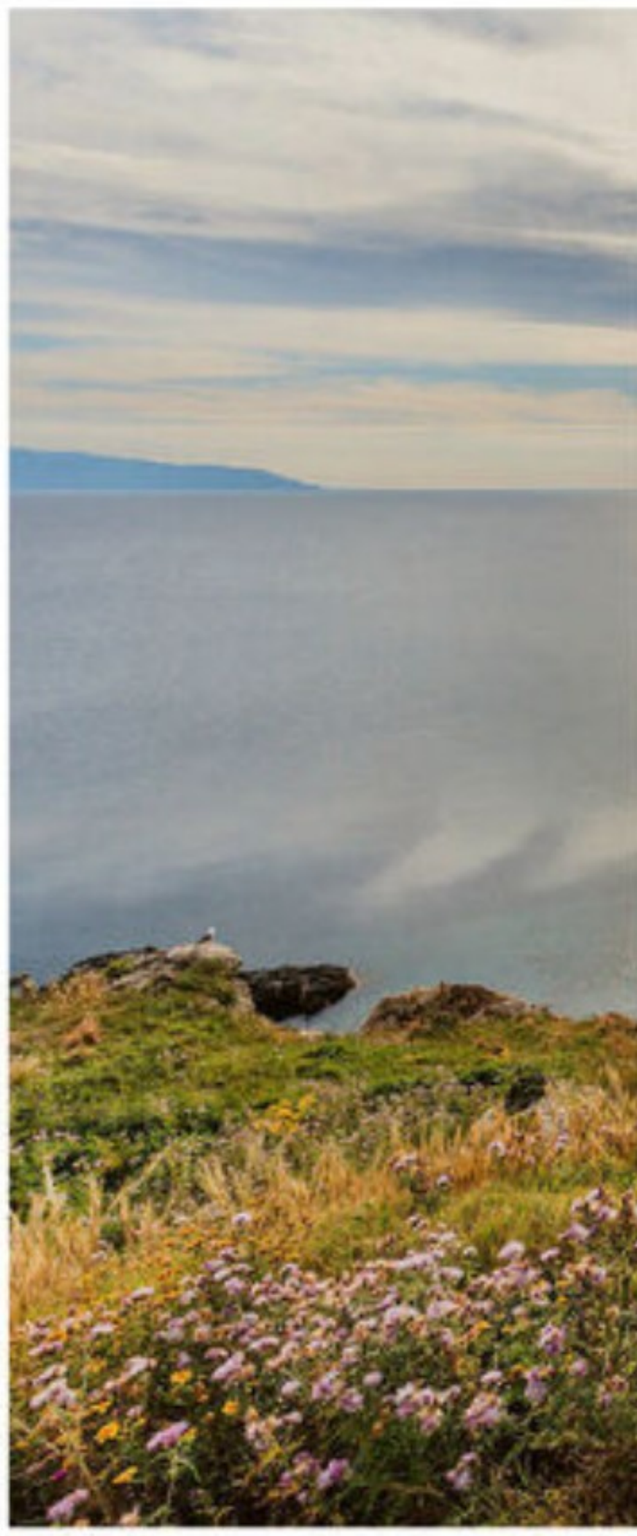
Les légions prennent pied sur l'île

Contrairement à une légende, les Carthaginois (ou Puniques) possédaient une excellente armée de terre, fondée sur une infanterie lourde fournie par les sujets africains, alors appelés Libyens. Leur marine, en revanche, brillait davantage pour le commerce que pour la guerre. Et, contrairement à une autre légende, les Romains possédaient une marine excellente, fournie par les colonies maritimes et les alliés de l'Italie du Sud. De plus, ils possédaient des fantassins très efficaces, les légionnaires, bien armés et, au combat, disposés suivant une organisation souple.

La guerre commença par deux succès de la marine militaire romaine, qui ont été souvent négligés : le transport de deux légions entre le continent et la Sicile, tout d'abord, puis leur débarquement sur l'île.

En 262 av. J.-C., les légions s'emparèrent de la place forte d'Agrigente. Mais le plus grand succès survint en 260. Au large de Mylae, aujourd'hui Milazzo, le général Duilius affronta des Carthaginois. Il avait inventé le « corbeau », un pont mobile qui permettait aux Romains de passer sur le navire ennemi pour y mener un combat constitué d'une série de duels, sans le dispositif habituel sur terre, impossible à reproduire sur le pont d'un navire, étroit et encombré d'agrès. Duilius remporta une victoire si nette qu'il put ériger dans Rome une colonne où furent fixés des éperons (ou rostres) de navires puniques. Il eut droit aussi à des porteurs de flambeaux et des joueurs de flûte quand il se déplaçait la nuit dans la Ville, aux frais de l'État dirent ses amis, à ses frais dirent ses ennemis.

La marine romaine fit mieux en 256 av. J.-C. Sous les ordres de Regulus, elle remporta une grande victoire au large d'Ecnome, dans le sud de la Sicile. Regulus, après avoir



été amiral, voulut être général, et il obtint la permission de débarquer en Afrique. Mal lui en prit. En 255, il fut vaincu par un chef mercenaire très efficace, Xanthippe, et fut fait prisonnier. Il s'était montré plus efficace sur mer que sur terre.

Pourtant, les Romains subirent une défaite navale au large de Drépane (Trapani) en 249 av. J.-C. Claudius, un ambitieux promu amiral, voulait absolument une victoire. Or, au jour choisi, les dieux n'étaient pas bien disposés ; ils le firent savoir en incitant les poulets sacrés à ne pas manger le grain qui leur était proposé. Furieux contre eux, cet homme impie les fit jeter à la mer : « Ils n'ont pas faim ? Eh bien, qu'ils boivent. » Il ne pensait pas que la nouvelle, parvenue à ses hommes, les découragerait complètement. Et il fut battu pour ne pas avoir respecté les dieux et pour ne pas avoir pensé aux réactions de ses soldats.

VICTOIRE À LA PYRRHUS

JUSTE AVANT LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE, Rome affronta en Grande-Grèce (Italie du Sud et Sicile) Pyrrhus Ier, qui mit pour la première fois les soldats romains en contact avec des éléphants de combat, comme une préfiguration des guerres puniques. Ce roi d'Épire est resté célèbre grâce à l'expression « victoire à la Pyrrhus », désignant une victoire où les pertes sont si lourdes pour le vainqueur qu'il s'agit presque d'une défaite.



FLAVIO VALLENARI / ISTOCK

▼ VUE DU CAP MILAZZO
C'est à proximité de ce rivage, sur la côte nord de la Sicile, qu'a eu lieu la bataille de Mylae, en 260 av. J.-C.

La même année prouva aussi que les Carthaginois possédaient une excellente armée de terre. Hamilcar Barca, père du grand Hannibal, arriva en Sicile. Il y appliqua une stratégie nouvelle, contre laquelle les Romains se montrèrent impuissants : il menait des raids par voie de terre en Sicile et par voie de mer en Italie.

Une embuscade maritime

Par bonheur pour les Romains, leurs ennemis commirent une faute en 241 av. J.-C. Ils envoyèrent en Sicile une flotte de ravitaillement, mal protégée et avec des équipages inexpérimentés. Les navires s'engagèrent en file indienne dans le dédale des îles Égates. L'amiral Lutatius avait préparé une embuscade - sur mer, c'est un fait rare -, et ses navires prirent de flanc la flotte punique, qui subit un désastre. L'archéologie sous-marine a permis de retrouver deux navires et plus de 20 éperons.

Le Sénat de Carthage décida alors d'arrêter les frais. Ses membres agirent comme des commerçants : la guerre coûtait plus cher qu'elle ne rapportait ; il fallait l'arrêter. Ils acceptèrent un traité avec deux clauses majeures : l'abandon de la Sicile et une énorme indemnité de guerre. Cette dépense fit qu'ils ne purent pas payer les mercenaires qu'ils avaient embauchés. Leur mécontentement entraîna une révolte, évoquée par Gustave Flaubert dans son roman *Salammbô*. Les Romains profitèrent de la situation sans vergogne : ils s'emparèrent de la Sardaigne et de la Corse, îles jadis puniques. Ils avaient bel et bien pris pied hors d'Italie. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Histoire militaire des guerres puniques
Y. Le Bohec, Tallandier (Texto), 2022.

DROIT ET RELIGION AU SECOURS DE ROME

Comment mener une guerre juste ?

Les Romains ne se lançaient pas à l'aveugle dans la guerre. Celle-ci était régie par des lois et des rituels, qui l'encadraient et la justifiaient. Quitte à s'arranger un peu avec le Ciel…

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Les Romains étaient un peuple de proie : tout le monde s'accorde là-dessus. Pourtant, ce propos doit être nuancé. Très attachés au droit, ils ont formulé des règles destinées à définir ce qui était interdit dans la guerre. Ils ont élaboré ce que les juristes actuels désignent par deux expressions latines, le *ius ad bellum* et le *ius in bello*.

Le *ius ad bellum* définit les règles à respecter pour engager une guerre. Un ensemble de contraintes avait été élaboré par un collège de prêtres, les fétiaux, d'où le nom de *ius fetiale*. C'est Cicéron qui nous les fait connaître dans deux de ses traités : le *De officiis* et le *De republica*. Le fait que des prêtres aient rédigé ces lois implique un fort élément religieux dans leur contenu, car c'étaient les dieux qui décidaient de l'issue de la guerre. Cette ingérence du divin dans le militaire est par ailleurs très banale. Et un élément magique était resté dans la pensée des Romains : par exemple, avec le rituel du lancement d'un javelot par le *pater patratus* dans Rome.

Quand ils traitent de ces lois, les modernes reprennent une expression ancienne pour dire que la guerre était légale et que l'armée jouissait d'une protection divine : elle devait être un *bellum iustum piumque*. L'adjectif *iustus* a pour racine *ius*, « le droit » ; *pius* est aussi un mot transparent, « pieux ». Cette expression est souvent rendue par : « guerre juste et pieuse », ce qui ne veut rien dire. Le sens exact de cette expression est : « guerre conforme au droit et à la religion ».

Seulement pour se défendre ?

Pour arriver à cette situation, les Romains devaient respecter plusieurs règles : mener une guerre défensive ; demander la réparation des torts subis ; en cas de refus, formuler une déclaration claire. Enfin, il fallait célébrer différents rites dans Rome. Dans ces conditions, les guerres menées par Rome ont été souvent défensives. L'historien Paul Veyne a comptabilisé des conflits engagés par les ennemis et gagnés par les Romains. Bien entendu, il ne faut pas être naïf : le Sénat trouvait toujours des arrangements avec le Ciel.

Concrètement, les exemples manquent, sauf un. C'est le déclenchement de la deuxième guerre punique qui éclaire ce sujet. Le général carthaginois Hannibal



assiégeait Sagonte, dans la péninsule Ibérique. Si cette ville était située dans le domaine punique, elle n'en était pas moins alliée de Rome. Une ambassade se plaignit au chef punique, qui répliqua que Sagonte se trouvait sous son autorité. Une deuxième ambassade fut envoyée à Carthage, pour obtenir que le pouvoir central intervienne en faveur de la ville hispanique. Les suffètes firent valoir qu'Hannibal ne dépendait pas d'eux. Une troisième et dernière ambassade vint à Carthage avec le résultat vu plus haut : l'envoyé romain demanda au suffète de choisir entre la paix et la guerre et, devant le refus du magistrat de s'engager, ce fut lui qui déclara la guerre ouvertement.

Dans le cas de ce qui est appelé la troisième guerre punique, les Romains se conduisirent avec une mauvaise foi... punique. Ils ne demandaient rien pour eux, disaient-ils : ils prétendaient intervenir dans l'intérêt des victimes. Et, s'ils ont attaqué Carthage, c'était pour le bien de ses habitants.

Le *ius in bello*, par ailleurs, définit les règles à respecter pendant un conflit. Au combat, il était admis de commencer par des tirs de loin : artillerie des balistes, arcs, frondes et mains nues pour le jet de pierres. Ensuite venait le vrai combat, au javelot d'abord, à l'épée ensuite, les yeux dans les yeux, au corps à corps. C'était la seule lutte conforme aux mentalités des Romains. De ce fait, ils rejetaient les stratagèmes, jugés indignes et contraires à ce *ius in bello*. Le talent d'Hannibal força les Romains à changer de mentalité et à accepter le stratagème comme normal, au point que les écrivains Frontin et Polyen, au cours du Ier et du IIe siècle apr. J.-C., ont compilé des exemples de stratagèmes.

La « tétralogie de l'horreur »

Un autre aspect doit être envisagé : le sort réservé aux civils. Nous constatons, à travers de rares références, qu'ils étaient soumis à ce que nous avons appelé la « tétralogie de l'horreur » : vol, viol, meurtre et incendie. Après la bataille, les vaincus et tous leurs parents et esclaves devenaient la propriété des vainqueurs. Ils entraient, avec leurs biens, dans la composition du butin, qui, ensuite, était réparti entre les soldats. Les femmes et les filles étaient violées. Des innocents étaient tués par des soudards, qui se défoulaient ainsi de la peur qu'ils avaient ressentie. Et des feux de joie achevaient cette séquence, comme l'incendie qui a détruit Carthage en 146 av. J.-C.

Saint Augustin, dans le premier livre de *La Cité de Dieu*, explique aux Romains qui avaient subi ces abominations de la part des Goths, en 410 apr. J.-C., que c'était là une chose parfaitement normale. Nul ne saurait mettre en doute la moralité de ce saint homme. ■

▼ PORTRAIT D'UN AUGURE
Cet autel retrouvé à Rome a été dédié par des magistrats de quartier (*vicomagistri*) aux divinités protégeant l'empereur Auguste. Celui-ci se tient au centre, dans une tenue sacerdotale, et tenant à la main le *lituus*, la baguette des augures. À ses pieds, un poulet mange le grain jeté pour le rituel de divination. Vers 2 av. J.-C. *Galerie des Offices, Florence.*



A. DAGLI ORTI / NPL-DEA PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN

Pour en savoir plus

ESSAI
La Guerre juste. Aux origines de la conception occidentale du *Bellum iustum*
J.-F. Chemain, Éditions des Cimes, 2022.



DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE

Scipion affronte Hannibal

Stupeur à Rome : après avoir franchi les Alpes en plein hiver, les soldats d'Hannibal arrivent en Italie. Défaits sur leur propre sol, les Romains peinent à répliquer. Jusqu'à ce que Scipion, un jeune officier prometteur, reprenne les choses en main…

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE



AKG-IMAGES

▲ TOUT S'EST DÉCIDÉ À ZAMA
Ce tableau d'un peintre anonyme romain restitue l'agitation régnant dans les rangs des deux armées, à Zama, en 202 av. J.-C., alors que les éléphants d'Hannibal chargent les légions de Rome. 1521. *Musée Pouchkine, Moscou.*

La deuxième guerre punique a, sans aucun doute possible, été voulue par Hannibal. Il est toutefois très probable que le Sénat romain n'a pas été désolé de cette initiative, comme en témoigne un échange rapporté par Tite-Live entre un ambassadeur de Rome et un suffète carthaginois. Le Romain : « Dans les plis de ma toge, j'apporte la paix et la guerre. Choisis. » Le Punique : « Choisis toi-même. » Le Romain : « Alors, ce sera la guerre. »

Hannibal comptait sur le sud de l'Espagne (actuelle Andalousie) pour lui fournir des hommes, du blé et de l'or. Il partit de Carthagène avec 102 000 soldats pour une guerre-éclair. Au fil de sa route, il dissémina des garnisons pour assurer la sécurité des communications. Il traversa l'Espagne, la Gaule et les Alpes, par un col impossible à identifier. Quand il arriva en Italie, il ne lui restait que 26 000 hommes, une armée formée de Puniques, de Numides et de mercenaires. En face, les légionnaires étaient innombrables. Le *census* (comptage et classement des hommes pour les élections, l'armée et l'impôt) indique qu'en 234 av. J.-C. 270 000 hommes étaient mobilisables, soit dix Romains pour un Punique. La démographie, négligée par les historiens, explique en partie la force de Rome.

Hannibal effraie l'Italie

L'« homme » Hannibal est mal connu, car il a suscité des haines chez les Romains et chez les Grecs, admirateurs de ceux qui les avait conquis. Il possédait une grande intelligence, au service de laquelle il avait mis une vaste culture hellénique - il avait lu tous les livres d'histoire et les manuels consacrés aux affaires militaires. Courageux, comme il convient à un général, et animé par un vrai patriotisme, il vivait pour Carthage. Il brillait par son inventivité tactique. Il trouvait en permanence des stratagèmes. Il en tirait une forte supériorité sur les Romains, car ces derniers considéraient ces pratiques comme contraires à leur éthique.

Après deux victoires au Tessin et à la Trébie, en décembre 218 av. J.-C., il organisa une grande embuscade contre le général romain Flaminius en 217 : ses hommes étaient répartis sur des collines qui dominent un étroit passage est-ouest, délimité au sud par le lac Trasimène. Napoléon disait qu'un bon général doit avoir de la chance. Hannibal en eut : un brouillard épais cachait ses soldats. L'armée romaine fut détruite.

La bataille de Cannes, en 216 av. J.-C., constitue un modèle encore étudié à l'académie américaine de West Point et à l'École militaire de Paris. Au début de cette bataille dans une plaine de l'actuelle région des Pouilles, Hannibal fit avancer son centre. Croyant qu'il avait commis une faute, les légionnaires se précipitèrent sur ce qu'ils considéraient comme un ventre mou. Ce centre résista, les ailes firent une rotation à 90°, et les cavaliers vinrent fermer le carré : l'armée romaine, prise au piège, fut détruite.

Pourtant, c'est là que le chef punique sentit sa faiblesse sur deux points. D'une part, son renseignement lui avait donné des informations fausses : il ne tira presque aucun appui ni des Gaulois, ni des Italiens. Les premiers, se détestant les uns les autres, s'annihilaient. Les autres, par prudence et par sympathie pour des cousins, ne bougèrent pas non plus. D'autre part, il n'avait pas les moyens humains et matériels pour prendre des villes, et surtout pas Rome : la poliorcétique exige des compétences, comme la construction de machines, et des hommes spécialement formés. Aussi, quand Maharbal, l'un de ses commandants, lui adressa un reproche (« Tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas tirer profit de ta victoire »), il savait que ce reproche n'était pas fondé.

Hannibal manifesta sa compréhension des soldats par une mesure qui lui a été reprochée : il leur fit passer l'hiver dans les fameuses « délices de Capoue » ; les soldats buvaient du vin, dormaient avec des femmes sur des matelas de plumes. En réalité, nous pensons qu'il avait compris que ses hommes avaient besoin de décompresser pour éviter un mal identifié récemment : le stress posttraumatique. Et, avec un grand sens politique, il créa un État punique dans le sud de l'Italie.

Les Romains changèrent leurs habitudes. Sous l'influence de Fabius le Temporisateur, ils renoncèrent aux batailles rangées et se convertirent, non sans peine, à la guérilla et au grignotage. Ils possédaient de nombreux soldats et plusieurs excellents généraux, comme Marcellus, jugé le meilleur par Hannibal, hélas mort trop vite. Ils purent donc ouvrir plusieurs fronts en même temps. Ils attaquèrent en Italie, en Sicile, en Sardaigne, contre Philippe de Macédoine, allié d'Hannibal, et en Espagne. Marcellus prit Syracuse, malgré la présence dans la cité d'un inventeur de génie, Archimède.

Et c'est là qu'intervient Scipion. Jeune officier, il avait participé à la bataille de Cannes et avait réussi à s'en sortir. Arrivé à Rome, il se fit connaître comme personnage politique : au Sénat, il menaça ses collègues, qui proposaient d'abandonner Rome.

L'ambitieux général Scipion

Scipion est né en 236 ou 235 av. J.-C. dans une famille patricienne. Il plaisait à tous par ses qualités : humain, généreux, courageux et cultivé. Il était aussi ambitieux. À Fabius, qui exprimait des craintes sur ce point, il répondit : « Je veux non seulement égaler ta gloire, mais la dépasser si c'est possible. »

Après le désastre de Cannes, son père et son oncle furent envoyés en Espagne, où leur mission était de couper les approvisionnements des Puniques. Leurs entreprises furent couronnées de succès, mais ils périrent tous les deux. Ce fut le fils et neveu qui fut désigné pour leur succéder. Et Scipion se montra aussi bon qu'Hannibal. D'où la question : a-t-il été un élève ou un égal ? La question reste sans réponse ; chacun se fera son idée.

En Hispanie, Scipion prit Carthagène par une ruse : une partie de son armée arriva par la mer, le reste en traversant une lagune réputée infranchissable. Ses soldats, pleins de haine, tuèrent tout ce qui bougeait, y compris les chiens, qui furent coupés en deux. Ensuite, ils pillèrent.

Puis, en 209 av. J.-C., le général romain se dirigea vers Baecula, proche de l'actuelle Bailén, où, en 1808, le général napoléonien Dupont de l'Étang dut capituler. Les forces puniques étaient installées sur un plateau. Les Romains partirent à l'assaut, et leurs adversaires quittèrent le champ de bataille. L'ennemi avait perdu le terrain et sauvé son armée. C'était une demi-victoire.

En 206 av. J.-C., une nouvelle rencontre eut lieu à Ilipa. Elle commença par un engagement



▼ UN ÉRUDIT MANIANT L'ÉPÉE
Membre d'une famille patricienne hellénisée, qui fournit à Rome plusieurs grands généraux, Scipion l'Africain était célèbre pour sa culture autant que pour sa science du combat. Bronze, Ier siècle av. J.-C. *Musée archéologique national, Naples.*

©RMN-GP0 | ROGER-VIOLLET

des cavaleries. Puis les Romains, toutes forces mêlées, partirent à l'assaut des Puniques, qui furent vaincus. Plus que cette réussite, ce fut un succès diplomatique qui marqua cette année : Scipion réussit à s'entendre avec Massinissa, un Numide qui voulait prendre le pouvoir dans son pays.

À Rome, Scipion se présenta aux élections consulaires contre Fabius. Il proposait de porter la guerre en Afrique sans délais, alors que son aîné pensait qu'il fallait d'abord chasser Hannibal du sud de l'Italie. Scipion fut élu, et il organisa un transport de troupes en Afrique. Il remporta une première victoire au lieu-dit des Grandes Plaines. La cavalerie de Massinissa chassa celle des Puniques, tandis que celle des Italiens repoussait les Numides de Syphax, un ami de Carthage. Puis l'infanterie romaine passa à l'attaque, à la fois de face et sur les flancs. Les ennemis étaient vaincus.

LES ÉLÉPHANTS, STARS DU COMBAT

PLUSIEURS ARMÉES DE L'ANTIQUITÉ ont utilisé des éléphants au combat. Cette tactique avait été importée d'Inde par **Alexandre le Grand** ; les Romains, qui le savaient, appelaient *indi* (« indiens ») les cornacs. Les animaux nés en Asie différaient de ceux d'Afrique : ils étaient plus petits et pourvus d'oreilles moins grandes. Les rois de Macédoine et de Syrie, les Puniques, et même les Romains – ceux-ci pour répondre à leurs ennemis – les ont utilisés dans la tactique offensive, à la manière de chars d'assaut : leur charge faisait **éclater les lignes de fantassins.** Quand les Romains les ont vus pour la première fois, dans la guerre contre Pyrrhus, entre 280 et 275 av. J.-C., ils les ont appelés, avec leur humour paysan, « **bœufs de Lucanie** ». Ils ont vite compris que ces chars d'assaut avaient une sensibilité. En blessant un petit, ils firent reculer la mère, qui entraîna toute la meute après elle. Peu après, au siège de Palerme, ils avaient entrepris de tuer tous les cornacs. Hannibal perdit tous ses éléphants, sauf un ; il devint ainsi « le chef borgne monté sur l'éléphant gétule », chanté par José Maria de Hérédia dans son poème *Après Cannes*.

Le piège se referme sur Carthage

Finalement, Hannibal rentra en Afrique. À Zama, il rencontra Scipion, en personne d'abord. Deux des plus grands capitaines de leur temps ne pouvaient pas s'ignorer. Mais l'entretien ne donna rien, sinon le plaisir de se voir.

La bataille de Zama, en 202 av. J.-C., est souvent représentée comme une reproduction de Cannes. En fait, elle lui ressemble surtout sur un point : Scipion inventa des stratagèmes. Pour contrer les éléphants d'Hannibal, il laissa des couloirs entre les unités de légionnaires. Les cavaleries romaines, aux ordres de Laelius et de Massinissa, chassèrent les unités ennemies. Puis les légionnaires repoussèrent leurs vis-à-vis et les enfermèrent dans un piège, ce qu'ils avaient subi à Cannes.

Hannibal imposa une capitulation au Sénat de Carthage. Le traité qui suivit en 201 av. J.-C. imposa à la cité de dissoudre son armée, de payer une lourde indemnité à Rome et de perdre tous ses territoires, échelles et arrière-pays. Le chef punique, quant à lui, s'exila en Orient en 195, pour poursuivre la lutte auprès des rois d'Asie – notamment auprès d'Antiochos III, le souverain séleucide défait par le frère de Scipion à la bataille de Magnésie, en 189 av. J.-C. Poursuivi par les Romains, Hannibal préféra, en 183 ou 181, le suicide à l'exécution.

Scipion reçut pour sa part le surnom d'« Africain » et le droit à un triomphe. Jalousé et attaqué par son rival Caton, il fut contraint de s'éloigner en Campanie, où il mourut, en refusant de se faire ensevelir à Rome, dans le tombeau familial. Il fit graver sur sa tombe une épitaphe célèbre : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. » ■


LUISA RICCIARINI / BRIDGEMAN IMAGES

Pièce d'or carthaginoise, ornée d'un éléphant d'Hannibal. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

Pour en savoir plus

ESSAIS

Histoire militaire des guerres puniques
Y. Le Bohec, Tallandier (Texto), 2022.

Scipion l'Africain
L. Gohary, Les Belles Lettres, 2023.

Hannibal
S. Lancel, Fayard, 1995.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE

Et Carthage fut détruite !

Au milieu du IIe siècle av. J.-C., la cité punique a retrouvé une partie de sa vigueur. Et la peur s'empare de nouveau des Romains, déterminés à en finir une fois pour toute avec leur ennemie séculaire.

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

Le conflit qu'il est convenu d'appeler la « troisième guerre punique » se réduisit au long siège d'une ville, Carthage, durant 18 mois, de la fin de 148 au début de 146 av. J.-C. Il fut causé, dit-on, par la volonté maniaque de Caton, qui répétait à tout propos son célèbre *Delenda [est] Carthago*, « Il faut détruire Carthage ». Oui, mais pourquoi ?

Beaucoup de causes ont été avancées par les historiens modernes. Les premières sont politiques. Le crime gratuit a été évoqué ; mais les États sont des monstres froids qui ne jouent jamais. On a dit qu'il fallait faire peur aux *populares* de Rome - le courant politique favorisant le peuple au sein de la République - en détruisant une cité aux mains de leurs semblables. C'est possible, d'autant que Corinthe et Numance, également dirigées par des adeptes de ce courant, ont subi le même sort, respectivement en 146 et en 133 av. J.-C. La poursuite d'un programme impérialiste a été évoquée : c'est très vraisemblable.

La seconde cause serait économique. Caton offrit aux sénateurs des figues fraîches et leur dit qu'elles venaient de Carthage : était-ce un symbole de concurrence ? Mais un concurrent est aussi un partenaire, et les nouvelles constructions de la ville punique ne prouvent pas un essor extraordinaire. D'ailleurs, une guerre de la figue, ce serait amusant. L'utilisation de ces fruits montrait surtout la proximité de la ville ennemie, et donc de la menace militaire. De plus, Massinissa, nouveau chef punique, devenait très gourmand, agrandissait son domaine. Et Rome était devenue entre-temps le « gendarme du monde ».

Enfin, la dernière cause, psychologique, n'est pas à négliger : le *metus punicus* (la « peur des Puniques ») existait réellement. Quoi qu'il en soit, plusieurs facteurs sont sans doute intervenus à des degrés divers.

Un mauvais prétexte, la violation du traité de 201 av. J.-C., justifia un débarquement romain près d'Utique. Les dirigeants temporisèrent. Les consuls exigèrent la livraison de 300 otages puniques ; ils l'obtinrent. Ils exigèrent la livraison de toutes les armes ; ils l'obtinrent. Ils exigèrent le déplacement de la ville dans l'intérieur des terres : ils ne l'obtinrent pas. Le parti des *populares* renversa ses adversaires et engagea une guerre dure. Les consuls échouèrent.



▲ **DESTRUCTION LÉGENDAIRE**
Le peintre anglais William Turner a donné en 1817 sa propre vision de la fin de l'empire carthaginois. Pas de scènes de bataille, mais une vision métaphorique, sur fond de lumière crépusculaire. *Tate, Londres.*

Carthage était défendue par un solide rempart. Il était dominé par des tours et renforcé par des logements pour 24 000 soldats, et par des écuries pour 4 000 chevaux et 300 éléphants. Il était par ailleurs précédé d'une palissade et d'un fossé. La ville possédait aussi un port intérieur, comportant un îlot en son centre (amirauté) et des stalles pour 500 navires. Mais il devait nécessairement être ouvert sur la mer ; là se trouvait un point faible.

Ce fut alors que le général Hasdrubal fit torturer des prisonniers, comme l'évoque l'historien Appien : « Avec des outils de fer il leur fait arracher les yeux, la langue, les tendons, les organes sexuels [...]. Il les fait jeter encore vivants du haut des remparts. » Ces phrases n'avaient pas pour but de montrer la cruauté des Carthaginois. Elles décrivaient un crime de guerre, qui justifiait la réaction ultérieure des Romains.

Une bataille en milieu urbain

Le Sénat, pour sortir du bourbier, fit appel à un grand général, Scipion Émilien, parfois appelé Scipion II, et qui devint après la guerre Scipion le Second Africain. Scipion réussit. Il célébra le rite de l'*evocatio* : il demanda aux dieux de Carthage de quitter leur ville pour venir s'installer à Rome, où il leur promettait de recevoir un bon accueil.

Après un débarquement pas totalement réussi au nord de la ville, il fit déposer des légionnaires à l'entrée des ports, au sud, sur le quadrilatère de Falbe. Les Carthaginois ne réussirent pas à les déloger. Ensuite, les Romains engagèrent une bataille de rues, un combat en milieu urbain. Ils avancèrent dans la ville basse, en direction de la colline de Byrsa, la citadelle. Les fantassins passaient de maison en maison, frappant indistinctement les gens qu'ils croisaient, puis qu'ils jetaient dans la rue, où ils étaient achevés sous les sabots des chevaux.

Enfin, ils arrivèrent au pied de la colline, devant un dernier rempart. Hasdrubal choisit de trahir les siens pour avoir la vie sauve ; il passa dans le camp de ses ennemis. Son épouse se rendit sur le mur, l'injuria, rendit hommage aux Romains qui se battaient pour les leurs, avec honneur, puis elle se jeta avec ses enfants dans un bûcher. Les derniers défenseurs de la citadelle firent de même : déserteurs le plus souvent, ils n'avaient rien de bon à attendre.

Scipion Émilien fit incendier la ville ; on dit qu'elle brûla pendant une semaine. Les archéologues ont retrouvé les traces d'un grand incendie. Le sol fut offert aux dieux, de sorte qu'il fut interdit d'y installer qui ou quoi que ce soit. Scipion reçut le surnom d'« Africain », déjà porté par son grand-père par adoption. Et Rome ajouta à son empire une nouvelle province, l'Afrique. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Histoire militaire des guerres puniques
Y. Le Bohec, Tallandier (Texto), 2022.

Les Romains au combat
Y. Le Bohec, Tallandier, 2025.

LA RENAISSANCE SOUS L'ÉGIDE DE ROME

Carthage après Carthage

Les colonies romaines, qui s'implantent à partir du milieu du Ier siècle av. J.-C., vont donner naissance à une province dont le faciès culturel se singularise dans l'Empire.

ENTRETIEN AVEC KHALED MELLITI
HISTORIEN, SPÉCIALISTE DE CARTHAGE

HISTOIRE & CIVILISATIONS Sait-on, par les sources antiques, comment les Carthaginois ont vécu la destruction de leur ville en 146 av. J.-C. ?

KHALED MELLITI Malheureusement, non. C'est l'une des grandes frustrations des historiens : il n'existe aucune source directe, puisque la littérature carthaginoise antique a disparu. On sait, par exemple, qu'Asdrubal Kleithomachos, un philosophe carthaginois de langue grecque du IIe siècle av. J.-C., qui fut directeur de l'Académie d'Athènes, a rédigé une élégie de consolation à l'adresse de ses compatriotes, mais ses écrits sont perdus. Les seuls témoignages sont archéologiques, notamment par les fouilles menées depuis les années 1970, qui ont livré des vestiges du sac, comme les traces de cendres liées à l'incendie de la cité. On ignore donc tout de l'opinion des Carthaginois sur cet événement et ses suites. En revanche, on sait que de nombreux débats ont agité le monde grec, sans en connaître le détail. Les Grecs nourrissent alors un fort ressentiment contre Rome, qui a aussi saccagé Corinthe en 146 av. J.-C. Ces deux destructions simultanées divisent les penseurs grecs partisans de Rome (comme Polybe) et opposants. À Rome même, le sujet est très sensible. Il a nourri les débats au Sénat avant même la destruction de Carthage, par exemple dans l'opposition entre les partisans d'une guerre préventive, comme Caton l'Ancien, et ceux qui, comme Scipion Nasica, prônaient le *metus punicus*, l'idée de maintenir une « crainte punique » pour forger la cohésion sociale et politique de Rome.

Comment la nouvelle Carthage et sa région sont-elles réoccupées et reconstruites ?

Après la destruction de Carthage, son territoire devient *ager publicus*, propriété commune du peuple romain. Mais le traumatisme national a été tel pour les vainqueurs qu'ils maudissent le sol et la mémoire de la cité (la *devotio*), après avoir pratiqué l'*evocatio*, l'invitation faite aux divinités tutélaires de Carthage de quitter leur ville d'origine pour venir à Rome. Même si l'on sait que le site n'a pas été totalement rasé, la réoccupation du territoire carthaginois n'est donc pas immédiate. En 123 av. J.-C., Caïus Gracchus propose la création d'une colonie romaine à Carthage, mais son assassinat en 121 arrêtent le projet. Il faut attendre la seconde moitié du Ier siècle av. J.-C. pour voir l'efflorescence

PROPOS RECUEILLIS PAR
ÉMILIE FORMOSO,
JOURNALISTE



des colonies liées aux projets de Jules César et de l'empereur Auguste. Il s'agit surtout de vétérans de l'armée, à qui le pouvoir offre des lotissements pour s'établir.

Quand la romanisation est-elle effective, et comment se manifeste-t-elle ?

Les Romains commencent réellement à s'installer en Afrique proconsulaire (la province romaine créée après 146 av. J.-C.) avec la fondation de la *Colonia Iunonia Carthago*, dès 44 av. J.-C., suivie d'une vague de fondations de colonies et de municipes. Ils planifient alors un urbanisme « à la romaine » : à Carthage, la colline de la Byrsa, où se trouvait la citadelle punique, est arasée pour accueillir une aire religieuse et administrative autour d'un forum. Mais il faut attendre très longtemps, jusqu'au IIe siècle apr. J.-C., pour pouvoir évoquer une réelle romanisation ou un sentiment d'appartenance à une identité romaine. Sur le plan urbain et architectural, les villes ont développé un faciès romain, et les habitants, des mœurs romaines : ils vont aux thermes, assistent aux spectacles de l'amphithéâtre, etc. La province évolue alors comme toutes celles de l'Empire, où elle s'intègre tout en développant une identité locale – par exemple, dans l'art de la mosaïque, en littérature avec de grands auteurs comme Térence, Apulée et saint Augustin, ou avec le développement des sodalités, sorte de corporations essentielles dans la vie des provinces africaines de l'Empire.

Subsiste-t-il, plusieurs décennies, voire plusieurs siècles après le sac de 146 av. J.-C., des influences puniques à Carthage ?

Oui, et cela est flagrant dans deux domaines : la religion et la langue. Les cultes se maintiennent, mais sous une couverture romaine, dans un syncrétisme qui prend un tour original. Derrière le Saturne africain se cache ainsi l'ancien dieu punique Baal Hammon ; et derrière Junon *Caelestis*, l'ancienne divinité Tanit. La religion punique survit donc sous une forme déguisée. Quant à la langue punique, elle continue à être largement parlée en parallèle du latin. Deux anecdotes le confirment. La sœur de l'empereur Septime Sévère, originaire de Leptis Magna, venue lui rendre visite, parvient à incommoder son frère du seul fait de ne parler que le punique (Aelius Spartianus, *Histoire Auguste*, *Vie de Septime Sévère*, XV, 7). On constate donc qu'au tournant du IIIe siècle la haute aristocratie d'origine punique ne maîtrisait pas forcément bien le latin… De même pour le peuple : au Ve siècle, saint Augustin, évêque d'Hippone, recommande dans une lettre (Ép. Divjak 20*, 3) de nommer des prêtres évangélisateurs qui parlent le punique.



▼ **UNE CITÉ ROMANISÉE**
Ces vestiges de villas témoignent de l'implantation romaine sur l'ancien site punique de Carthage, rebaptisé Colonia Iunonia Carthago depuis 44 av. J.-C.

AKG-IMAGES / FRANÇOIS GUÉNET

Existe-t-il un héritage de Carthage dans la Tunisie actuelle ?

C'est un héritage utilisé à des fins politiques, par exemple lorsque le président Ben Ali a instrumentalisé l'histoire de Carthage pour sa politique d'ouverture sur l'ensemble de la Méditerranée. Il concerne surtout la figure d'Hannibal, récupérée à la fois par le président Bourguiba, qui a voulu en faire un symbole de l'identité nationale tunisienne, et par la révolution tunisienne de 2011, qui voyait en lui l'un des symboles « républicains » de Carthage. ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Africa, quasi Roma. 256 av. J.-C. - 711 apr. J.-C.
J.-M. Lassère, CNRS Éditions, 2015.

LES AMOURS PUNIQUES DE DIDON ET ÉNÉE

Considérée comme le pendant latin de l'*Odyssée*, l'*Énéide* est écrite par Virgile entre 29 et 19 av. J.-C. Le poète y relate le périple d'Énée, survivant de la chute de Troie, dont le destin est de fonder Rome. Outre les aventures du héros, le récit comporte une forte dimension de propagande politique.



1. LE RÉCIT D'ÉNÉE

Alors qu'une tempête a provoqué le naufrage de leur navire fuyant Troie, Énée et ses compagnons échouent sur les rives de l'Afrique du Nord. Les survivants vont alors à la rencontre de la souveraine des lieux : Didon, reine fondatrice de Carthage, qui les invite à séjourner dans sa cité. Au cours du repas où les Troyens sont conviés le soir-même, Didon incite Énée à raconter la chute de Troie et son périple. C'est cet instant, qui clôt le chant I de l'*Énéide*, que représente ici Pierre-Narcisse Guérin.

2. L'AMOUREUSE TRAHIE

Telle la Calypso de l'*Odyssée*, qui retint durant 10 ans Ulysse échoué sur son île, Didon tente de retarder par ses subterfuges le départ d'Énée vers son destin de fondateur de Rome. La reine placide de ce tableau cédera la place, dans le chant IV de l'*Énéide*, qui relate sa liaison avec le héros troyen, à la figure de l'amoureuse passionnée, puis trahie. Abandonnée par Énée, qui quitte Carthage de nuit, en secret, Didon se suicide de désespoir. Virgile place ainsi son héroïne dans la lignée d'autres grands personnages féminins trahis de la littérature : Médée, rejetée par Jason, et Ariane, délaissée par Dionysos.

3. UNE VISION POLITIQUE

Tout comme Ulysse était poursuivi, dans l'*Odyssée*, par le courroux de Neptune, dieu des Mers, Énée subit celui de Junon, épouse de Zeus, dans l'*Énéide*. Ce choix de Virgile n'est pas anodin : Junon *Caelestis*, qui s'est substituée à la divinité punique Tanit, est en effet la déesse protectrice de Carthage depuis la colonisation de la cité par Rome, qui débute précisément à l'époque de la rédaction de *l'Énéide*. Les amours impossibles entre la fondatrice de Carthage et le futur fondateur de Rome préfigurent donc les relations tumultueuses entre les deux puissances lors des guerres puniques – et la présence de la statue de Neptune, en arrière-plan du tableau, la victoire de Rome sur sa rivale.

4. LA POSTÉRITÉ ARTISTIQUE

L'histoire d'amour de Didon et Énée a particulièrement inspiré les peintres classiques des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Mais, contrairement à Guérin, la plupart s'attachent à un épisode plus spectaculaire : la mort de Didon après le départ de son amant, dont le caractère tragique fait écho à d'autres morts d'héroïnes célèbres, comme Cléopâtre. La musique baroque s'est aussi emparée, à la même époque, de la figure de Didon, à l'image du *Dido and Aeneas* (1689) de Purcell. La profonde lamentation de Didon dans l'opéra de Purcell, *When I am laid in earth*, constitue sans doute la plus belle expression de l'amour trahi, qui trouve dans la mort l'apaisement des tourments.

Énée racontant à Didon les malheurs de la ville de Troie. Par Pierre-Narcisse Guérin (école de). 1815. ***Musée du Louvre, Paris.***

GRAND PALAIS RMN (MUSÉE DU LOUVRE) / MICHEL URTADO

BAGDAD

DES MILLE ET UNE NUITS

À côté de personnages hauts en couleur, l'incontournable protagoniste des *Mille et Une Nuits* est Bagdad. Réelle autant que rêvée, la capitale des Abbassides y incarne une ville devenue le symbole d'un âge d'or perdu.

SALVADOR PEÑA MARTÍN
UNIVERSITÉ DE MÁLAGA



LE RÉCIT ARABE

Ce manuscrit égyptien du XIVe siècle inclut la plus ancienne version des *Mille et Une Nuits*. *Bibliothèque nationale de France, Paris.* En page de droite, Bagdad sur une miniature du XVe siècle. *British Library, Londres.*

MANUSCRIT : RMN-GRAND PALAIS. MINIATURE : ALBUM

دجله را امسال رفتار عجب مستانه بود
خرخ میزد آب و پری گشت بر گرد حصار

پای در زنجر و کف بر لب مگر دیوانه بود
گویا بغداد شمع و دجله چون پروانه بود





▲ LA SPLENDEUR DES ABBASSIDES
Au IXe siècle, le califat abbasside atteint son extension territoriale maximale et exerce un contrôle de la Perse au nord de l'Afrique.

Au IXe siècle un livre existait déjà qui, sur le fond, concordait avec celui des *Mille et Une Nuits* que nous connaissons. Ce livre racontait l'histoire de Schahriar, un monarque fictif de la dynastie perse des Sassanides, qui avait surpris son épouse en pleine orgie. Il avait donc décidé d'épouser chaque jour une jeune fille, de passer la nuit avec elle, et de la faire exécuter le lendemain matin. Cela dura jusqu'au jour où Shéhérazade, la fille cultivée du vizir du roi, proposa d'épouser Shâhriar. Son plan consistait à raconter des histoires la nuit au roi criminel pour qu'il abandonne enfin cette pratique. Au fil des rédactions successives, ce canevas d'origine s'enrichit de nouvelles histoires jusqu'au XVIIIe siècle, pour devenir une œuvre majeure de la littérature mondiale.

Dans sa version la plus récente, qui date du début du XIXe siècle, *Les Mille et Une Nuits* se composent d'environ 220 récits très hétérogènes et de plus de 1 000 poèmes, dont l'ampleur dépasse celle de la Bible. Les intrigues des histoires racontées par Shéhérazade se déroulent sur plusieurs périodes de l'Histoire, entre les VIIIe et XVIIe siècles, et dans des espaces géographiques variés : l'Égypte, la Syrie, l'Espagne arabe, ou encore une Chine imaginaire. Mais une grande partie de ces histoires se situe durant l'âge d'or de Bagdad, soit au début du califat abbasside (750-1258), et plus précisément à la cour de Harun al-Rachid (r. 786-809).

La Bagdad abbasside était à l'origine une ville palatine nouvelle, qui s'était développée selon un plan circulaire sur les rives du fleuve Tigre, non loin de Ctésiphon, ancienne capitale des Sassanides. La nouvelle cité – dont le nom arabe, Madinat al-Salam, signifiait « cité de la Paix », par allusion au paradis – fut fondée en 762 par Al-Mansur, deuxième calife abbasside et grand-père de Harun al-Rashid. Durant plusieurs siècles, elle fut à la fois le siège du califat et un centre religieux, politique, commercial et culturel, jusqu'à sa destruction en 1258 par les Mongols. À partir de cette date, Bagdad incarna le symbole de ce qu'il n'aurait jamais fallu perdre.

C'est à Bagdad que se situent plusieurs des cycles les plus importants des *Mille et Une Nuits*, tels que *Sinbad le marin* ou *Histoire du barbier*. C'est aussi le cadre principal de plusieurs récits indépendants, tels que *Les Trois Pommes* ou *Harun al-Rachid et Abu Hasan, marchand d'Oman*.

CHRONOLOGIE

DES CONTES ÉLABORÉS AU FIL DU TEMPS

224-651
La première version perse des *Mille et Une Nuits* date de la dynastie sassanide, qui gouverne de l'Inde à la Mésopotamie.

786-809
Règne du calife abbasside Harun al-Rachid, le protagoniste des contes de la version arabe des *Mille et Une Nuits*.

1261
Après la destruction de Bagdad, le cœur de l'Islam est transféré au Caire, où se poursuivent les récits des *Mille et Une Nuits*.

1704
Publication de la traduction française des *Mille et Une Nuits* par Antoine Galland, qui fait découvrir l'œuvre en Occident.

DES RENCONTRES NOCTURNES

Le roi Shâhriar, dans son alcôve, est en compagnie de la fille du vizir, Shéhérazade, et de la sœur de celle-ci, au pied du lit. Illustration d'une édition française des *Mille et Une Nuits* publiée en 1895.

BRIDGEMAN / ACI

MADINAT AL-SALAM, LA CITÉ DE LA PAIX

AVANT LA CONQUÊTE ARABE, Bagdad était un humble village perse, situé sur la rive droite du Tigre. En perse, son nom signifie « offert (*dad*) par Dieu (*bagh*) ». En 762, le calife Al-Mansur décide de construire sur ce village une nouvelle capitale pour le califat, qu'il nomme Madinat al-Salam, « cité de la Paix ». Entourée d'une grande muraille circulaire avec deux autres murs concentriques intérieurs, la cité était traversée par quatre rues principales, qui la divisaient en autant de quartiers. La population se développe rapidement hors de l'enceinte. Au sud se trouve le quartier d'Al-Karkh, et au nord-est, sur l'autre berge du Tigre, le quartier de Russafa qui, déjà au Xe siècle, rivalisait d'importance avec la cité palatine.



BRITISH MUSEUM / SCALA, FLORENCE

▲ **L'OR DU CALIFE**
Dinar en or de Harun al-Rachid, cinquième calife abbasside de Bagdad, frappé en l'an 172 de l'Hégire (788). *British Museum, Londres.*



Mais le recueil ne livre pas une image réaliste de la Bagdad abbasside. Certaines histoires reflètent en effet la réalité d'autres lieux et d'autres époques, dont les aspects troubles sont attribués à la ville du calife. Cela est sans doute dû à deux raisons : préserver la nature symbolique de la grande capitale du monde islamique, et permettre aux auteurs de masquer leurs critiques envers les dirigeants contemporains en imputant les situations dénoncées à un espace et à un temps révolus. Cependant, il est possible de tirer de l'œuvre quelques informations authentiques sur l'antique Bagdad.

Une ville traversée par le Tigre

Les Mille et Une Nuits offrent une description générique de la cité, conforme aux conventions de l'époque, ce qui laisse penser que certains auteurs, anonymes, n'y aient jamais mis les pieds. Ainsi dans cet extrait significatif : « le capitaine leur dit : "La voici, cette ville fameuse, ce Bagdad séjour de douceur ! C'est la ville heureuse qui ne connaît point les rigueurs des frimas et des hivers, qui vit à l'ombre de ses rosiers, aux tiédeurs du printemps, au milieu de ses fleurs, de ses jardins, et au bruit de ses eaux murmurantes !" » L'allusion aux canaux et aux fossés souligne l'importance du Tigre, régulièrement cité dans l'œuvre. Ce grand fleuve était une voie d'accès majeure à la ville depuis le golfe Persique, et le trajet entre le port de Bassora et Bagdad est souvent mentionné dans les récits. Le Tigre divisait la ville en deux parties : Russafa, à l'est du fleuve, et Al-Karkh, à l'ouest. Al-Karkh est privilégié, peut-être parce que c'est là que se situait la Bagdad originelle, la ville ronde d'Al-Mansur.

Les Mille et Une Nuits délivrent très peu d'informations sur le tracé général de la ville, sauf en ce qui concerne le fleuve. Il y a bien des allusions au réseau de ruelles urbaines, mais qui correspondent à ce que l'on peut imaginer d'une ville islamique d'époque médiévale. L'évocation détaillée



ILLUSTRATION 3D : KAIS JACOB ISHAK

▲ LA CAPITALE DES ABBASSIDES
Reconstitution de la ville ronde fondée par Al-Mansur, avec l'avenue conduisant à la mosquée édifiée par ce même calife.

des usages d'un immeuble est plus intéressante : un tailleur à l'entresol, une boulangerie au rez-de-chaussée, et le logement du propriétaire à l'étage.

Le palais d'agrément du calife

Dans cette Bagdad rêvée apparaissent également les personnalités les plus illustres de l'État abbasside. L'une des histoires fournit une description exhaustive, mais probablement imaginaire, du palais de villégiature de Harun al-Rachid : « Or, ce jardin [...] s'appelait le jardin des Délices, et au milieu [...] il y avait un palais qui s'appelait le palais des Merveilles, et c'était la propriété du calife Harun al-Rachid. [...] Ce palais en entier n'était formé que d'une seule salle immense, percée de quatre-vingts fenêtres ; et à chaque fenêtre était suspendue une grande lampe pleine de clarté ; et au milieu de la salle il y avait un grand lustre en or massif, aussi éclatant que le soleil. Cette salle ne s'ouvrait que lorsque venait le calife ; et alors on allumait toutes les lampes et le grand lustre, et on ouvrait toutes les fenêtres. »

Le livre fournit donc un aperçu de la vie de quelques hauts fonctionnaires, comme les chambellans ou les juges. Les institutions de bienfaisance donnent une image plus pertinente de la vie urbaine. On a ainsi une idée du fonctionnement d'un hôpital, réel ou imaginaire, dans une cité islamique médiévale, lorsque des villageois émus par



▲ UNE VILLE EFFERVESCENTE
Cette illustration d'Edmond Dulac pour le récit de *Sindbad le Marin*, publiée en 1919, montre l'activité économique qui occupait les rues et le fleuve de la capitale.
ALBUM

un malade demandent à un chamelier de l'emmener à Bagdad et de le déposer devant l'hôpital.

L'un des récits les plus curieux des *Mille et Une Nuits* relate l'histoire d'une femme d'un certain âge, Dalila la Rouée, dont l'ascension sociale est favorisée par ses talents d'intrigante. Il s'agit d'une critique sociale amère et comique, qui débute en révélant comment, sous le règne de Harun al-Rachid, des sujets « réputés pour leur maîtrise en ruses et en larcins. Leurs exploits en ce genre-là étaient tout à fait prodigieux », et qu'ils avaient, précisément pour cela, reçu des cadeaux de prix du calife, qui leur avait en outre confié le commandement des forces de l'ordre de la ville en les gratifiant de salaires élevés. Dalila réagit en allant dans les rues pour réaliser toutes sortes de malversations, qui lui permettront d'être récompensée par le calife.

L'œuvre fournit aussi des détails très précis à propos d'une luxueuse maison close dans le récit intitulé *Harun al-Rachid et Abu Hasan, marchand d'Oman*. Comme souvent, les indications textuelles soulignent que l'on est dans une Bagdad fictive, imaginée par un auteur qui écrivait probablement au XVI[e] siècle et avait une piètre connaissance de la ville des califes abbassides. Le protagoniste raconte ainsi sa première expérience avec l'établissement : « Là, j'aperçus un magnifique palais bâti sur le bord du fleuve, et entouré, du côté de la ville, d'une très belle grille en fer. Je remarquai une foule d'hommes qui s'empressaient vers cette grille ; je m'en approchai pour voir aussi ce qu'il y avait. J'aperçus un vieillard très bien vêtu, parfumé d'essence, et portant une longue barbe qui descendait sur la poitrine ; plusieurs esclaves se tenaient près de lui. On me dit que ce personnage s'appelait Taher, fils d'Ola ; qu'il aimait beaucoup les jeunes gens, et faisait un excellent accueil à tous ceux qui voulaient passer une nuit chez lui. "Voilà précisément, dis-je en moi-même, ce que je cherche depuis bien longtemps !" Je m'approchai du vieillard, et, après l'avoir salué, je lui demandai la permission de souper chez lui le soir. »

Criminels et marchands

Les récits évoquent également le sort réservé aux criminels. On apprend ainsi que les peines capitales étaient annoncées et exécutées dans les rues de Bagdad, comme ce fut le cas de membres d'un clan important sous le règne de Harun al-Rachid : « Alors le calife devint très furieux, et ordonna le crucifiement de Jafar sur la porte du palais, et ordonna aux crieurs publics de crier la chose par toute la ville et les environs en disant : "Quiconque désire assister au spectacle du crucifiement de Jafar Al-Barmaki, vizir du calife, et au crucifiement de 40 d'entre les Barmécides, ses parents, sur la porte du palais, n'a qu'à sortir pour assister à ce spectacle !" Et les gens accoururent de tous les coins de la ville pour assister à l'exécution de Jafar et des Barmécides sans savoir de quoi ils étaient coupables. Le calife ordonna de dresser la potence devant laquelle les condamnés furent alignés. »

Mais s'il est une activité primordiale dans *Les Mille et Une Nuits*, c'est bien la vente de marchandises, comme si l'œuvre était destinée, du moins en partie, à des marchands de bonne condition et passionnés de lecture. Les contes mettent en

LE SEUL VESTIGE ABBASSIDE

Le minaret de la mosquée Al-Khulafa, sur une photo datant de 1910. La mosquée fut érigée au Xe siècle dans l'enceinte du palais royal sur ordre du calife Al-Muktafi. Son minaret, seul vestige de l'époque abbasside, fut rénové dans les années 1960.

ADOC-PHOTOS / ALBUM



▲ **LE MARCHÉ AUX ESCLAVES**
De nombreux récits des *Mille et Une Nuits* mentionnent des esclaves noirs, comme ceux représentés sur cette miniature médiévale. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*
ALBUM

scène des marchands qui entreprennent un voyage pour acheter des articles de luxe et qui, à leur retour, les vendent dans le souk de Bagdad, espace régi par une organisation complexe. Ils dévoilent un commerce de marchandises variées, allant jusqu'à la vente d'esclaves, même si c'est l'activité des marchands d'étoffes qui est décrite avec le plus de détails. On découvre ainsi Ganim, un commerçant de Damas qui choisit de s'installer dans la capitale califale : « À peine arrivé à Bagdad, il se hâta de louer une fort belle maison, qu'il meubla somptueusement ; il y étendit partout de magnifiques tapis, des divans et des coussins [...] ; puis il y fit décharger toutes les marchandises de sur le dos des chameaux et des mulets ; et il resta s'y reposer des fatigues du voyage et attendit tranquillement que tous les marchands de Bagdad et les notables fussent venus [...] lui souhaiter la paix et la bienvenue. Il [...] se dirigea vers le souk des grands marchands. Aussitôt il fut reçu avec empressement par tous les marchands, qui [...] le reçurent avec une très grande cordialité. Puis ils le conduisirent chez le cheikh du souk. »

Bagdad est dépeinte comme le centre névralgique d'où partaient et où retournaient les expéditions caractérisant un empire commercial en pleine expansion, essentiellement tourné vers l'Orient. Le cycle de Sindbad le Marin en est l'exemple le plus connu. Le personnage en est un puissant Bagdadien sans cesse contraint de partir en voyage, comme il l'admet en se remémorant son quatrième voyage : « Sachez, ô mes amis, [...] que dans la délicieuse vie que je menais depuis mon retour du second voyage, au milieu des richesses et de l'épanouissement, je finis par perdre complètement le souvenir des maux éprouvés et des dangers courus, et par m'ennuyer de l'oisiveté monotone de mon existence à Bagdad. Aussi mon âme désira-t-elle avec ardeur le changement et la vue des choses du voyage. Et moi-même je fus de nouveau tenté par l'amour du commerce, du gain et du profit. [...] Je mis donc mon projet immédiatement à exécution, et, après m'être muni de riches marchandises du pays, je partis de Bagdad pour Bassora. Là je découvris un grand navire déjà rempli de passagers et de marchands qui étaient tous des gens de bien [...]. Aussi je n'hésitai pas à m'embarquer avec eux sur ce navire ; et, aussitôt à bord, nous mîmes à la voile, avec la bénédiction d'Allah sur nous et sur notre traversée. Notre navigation commença, en effet, sous d'heureux auspices. »

Les Mille et Une Nuits livrent de Bagdad l'image d'un centre culturel et économique de premier ordre. Après sa destruction en 1258, la ville devient une sorte d'utopie appartenant au passé, et dont le seul nom suffit à évoquer un âge d'or. Elle incarne tout à la fois l'unité des peuples arabes, l'existence d'un empire islamique dans toute sa puissance et l'épanouissement d'une brillante civilisation. Certes, la Bagdad imaginaire des *Mille et Une Nuits* nous montre une facette éloignée de la réalité historique factuelle. Mais la nostalgie qu'elle suscite est aussi liée à l'Histoire. ■

Pour en savoir plus

TEXTE
Les Mille et Une Nuits
Collectif, La Pléiade, 2024



NAVIGUER SUR L'OCÉAN

Le conte de Sindbad relate les voyages effectués par ce marin dans l'océan Indien. Cette miniature persane figurant dans une édition française des *Mille et Une Nuits* de 1909 illustre la septième et dernière traversée de Sindbad.

AO

ENTRE HUMOUR ET ENCHANTEMENT

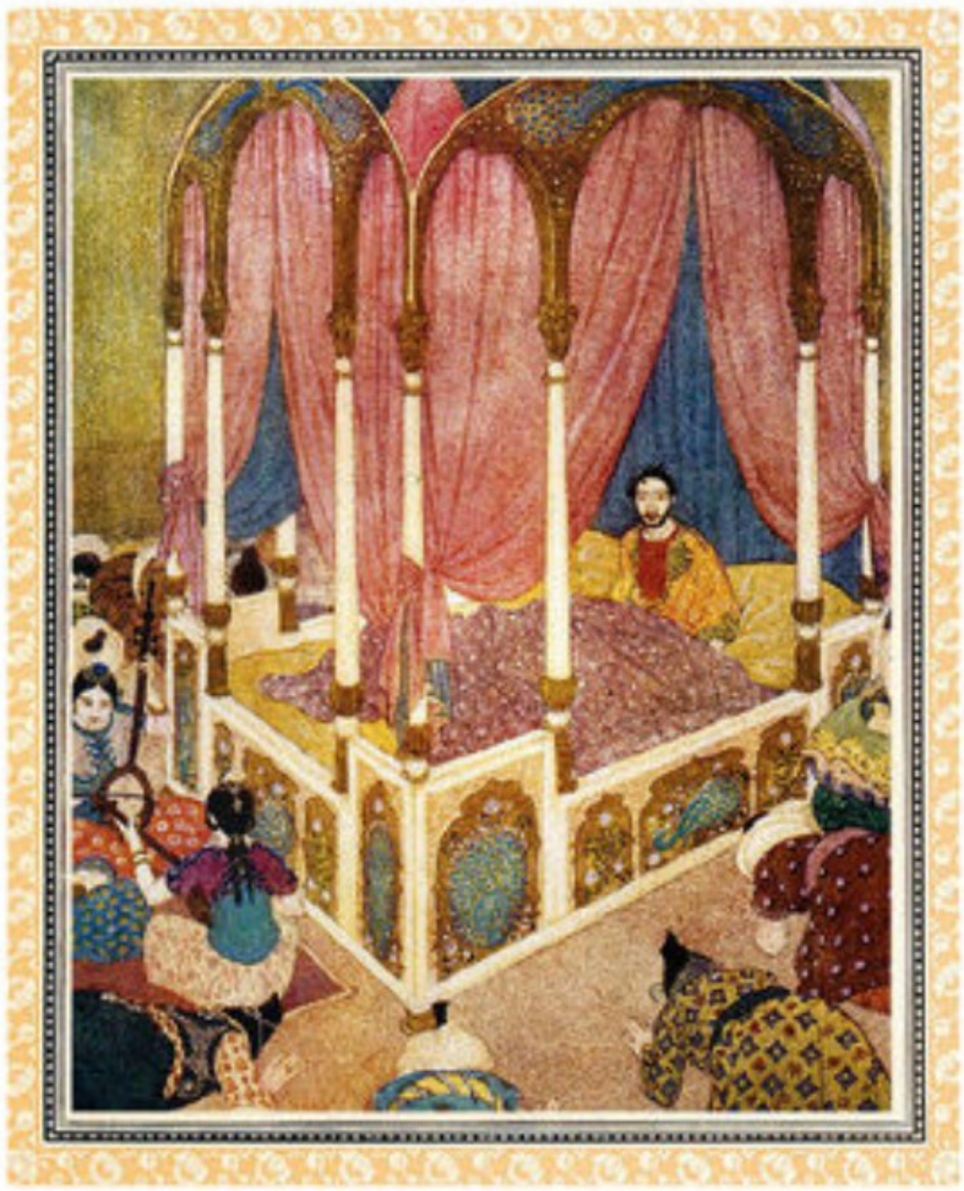


ALBUM

DALILA LA ROUÉE

Dalila est une femme d'âge mûr devenue veuve. Son mari s'occupait des **pigeons voyageurs** du calife Harun al-Rashid, et elle estime être en droit de continuer à percevoir ses émoluments. Constatant que deux escrocs ont été nommés **capitaines de la garde** de Bagdad avec un salaire généreux, Dalila et sa fille cadette, Zaynab, se persuadent que seule la malice est récompensée. Dalila décide donc de se convertir en **voleuse chevronnée.** Pour son premier mauvais coup, elle se déguise en dévote et ment à l'épouse d'un émir, afin de l'entraîner dans une maison. Dalila dévalise la femme et un jeune homme, à qui elle avait fait croire qu'il épouserait la dame, ainsi que le maître de maison, un riche teinturier. Dalila sera **arrêtée plusieurs fois,** mais réussira toujours à s'échapper, inventant de nouvelles fourberies qui sèment la panique parmi les riches marchands de Bagdad. Le calife finit par intervenir et **lui pardonne,** à condition qu'elle rende ce qu'elle a volé, puis lui confie la charge des pigeons.

Dalila observe une jeune mariée tout en préparant un de ses méfaits. Illustration de Léon Carré pour une édition des *Mille et Une Nuits* de 1931.



ROGER VIOLLET / AURIMAGES

LE DORMEUR ÉVEILLÉ

À la mort de son père, un riche marchand, Abu Hassan dilapide son argent **en festoyant avec ses amis,** jusqu'à ce que, le pensant ruiné, ceux-ci l'abandonnent. Abu Hassan, qui avait conservé la moitié de sa fortune, décide qu'il n'aura désormais d'autres amis que ceux qu'il invitera pour une seule nuit. Un après-midi, il rencontre au souk Harun al-Rachid, qui se promène en ville sous un déguisement avec son garde Masrur. Abu Hassan l'invite chez lui, où ils **passent la nuit à boire.** En conversant, Abu Hassan confie que son plus grand souhait est d'être calife durant une journée pour punir certains de ses ennemis personnels. Harun s'arrange alors pour verser une drogue dans la boisson du jeune homme et le fait transporter au palais. À son réveil, Abu Hassan, convaincu d'être calife, exécute sa **vengeance.** Mais, pendant la nuit, il est de nouveau drogué et ramené chez lui, où sa mère et ses voisins le prennent pour un fou. À la fin, le calife l'invite de nouveau au palais et le comble de faveurs.

Abu Hassan se réveille dans le lit du calife. Dessin d'une édition illustrée par l'artiste franco-britannique Edmond Dulac en 1907.

Les récits des *Mille et Une Nuits* sont peuplés de personnages singuliers, auxquels il arrive des aventures drôles ou tragiques, et souvent teintées d'un soupçon de merveilleux, comme le montrent les quatre contes ci-dessous.



ALBUM

DES AMOURS TRAGIQUES

Un riche marchand de Bagdad tient une belle boutique qui approvisionne **en étoffes et en bijoux** les nobles de la cour du calife. Une demoiselle richement vêtue lui rend un jour visite et remarque un jeune homme, **Ali Ibn Bakkar,** qui passe la plupart de son temps dans la boutique et s'est lié d'amitié avec le propriétaire. La demoiselle, **Shams al-Nahar,** favorite du calife, tombe amoureuse du jeune homme et l'invite à venir la voir au palais, en cachette du souverain. Au cours de l'entrevue, l'arrivée d'eunuques contraint **les amants** à se cacher. Plus tard, un bijoutier arrange un nouveau rendez-vous entre Ali et sa bien-aimée, mais ils sont enlevés par des bandits, qui les libèrent en découvrant l'identité de la jeune femme. Quand le calife apprend ce qui s'est passé, il décide de cloîtrer sa favorite. L'amant fuit et meurt peu de temps après, et Shams al-Nahar ne survit pas en apprenant la nouvelle. Cette histoire à la **fin tragique** est peut-être inspirée par un fait réel survenu à la cour.

Les amis d'Ali Ibn Bakkar et de Shams al-Nahar se rendent sur leur tombe. Illustration de Léon Carré pour une édition des *Mille et Une Nuits*.



ALAMY / CORBIS / PRESS

LES TROIS DAMES ET LE PORTEFAIX

Un humble portefaix travaille dans le souk de Bagdad, quand une **dame aux riches atours** s'approche de lui pour lui demander de transporter un lourd fardeau chez elle. En arrivant, il s'aperçoit que deux autres jeunes femmes vivent dans la maison, où ne se trouve aucun homme. Les dames **organisent une fête,** à laquelle le portefaix, trois étrangers borgnes et, peu après, Harun al-Rachid et son vizir Jafar, déguisés en marchands, vont participer. La première femme fait amener deux chiennes, qu'elle **frappe violemment** avant de les caresser en pleurant. À la demande du calife, la femme explique le lendemain qu'il s'agit de deux de ses sœurs aînées, qui avaient tenté de la tuer au retour d'un voyage. Un génie-serpent les avait punies en les transformant en chiennes, que la femme devait **fouetter** chaque nuit, sous peine d'être elle aussi transformée en chienne. Harun al-Rachid brise l'enchantement, et les femmes retrouvent leur apparence première.

Le portefaix, chargé d'un ballot de marchandises, arrive au palais où vivent les trois sœurs. Illustration par Edmond Dulac.

DU CADRAN SOLAIRE À LA MONTRE DE POCHE

Comment les horloges ont dominé notre temps

Longtemps, la mesure de l'écoulement des heures fut sensorielle, liée au soleil, et au mieux scandée par les cloches d'une église ou d'une horloge municipale. Comment est-on passé de ce temps vécu à celui, abstrait et ciselé à la seconde près, de la modernité ?

Le temps est loin où, pour régler sa montre, chaque Français téléphonait à l'horloge parlante. « Au quatrième top, il sera exactement... », déclarait une voix rassurante. Avant la Seconde Guerre mondiale, les nombreux artisans-horlogers de Besançon se rendaient à la mairie de la ville, montre en main, afin de consulter le « régulateur public » donnant l'heure officielle. Le régulateur est aujourd'hui exposé tel une relique au musée du Temps de la ville, qui retrace l'épopée de la tradition horlogère, car il n'est plus d'aucune utilité. Est-ce à dire que nous nous sommes libérés du carcan temporel ? Bien au contraire : la mesure du temps est partout autour de nous. Mais c'est une mesure imposée par l'humain qui ne tient plus compte du soleil ou des saisons, comme le prouvent les débats sans fin sur « l'horloge interne », réactivés à chaque changement d'heure au printemps et à l'automne.

Une mesure intuitive

Sans lumière artificielle, l'homme vit au rythme du soleil. La nuit est un temps de repos, où il faut s'abriter du danger. La volonté de découper le temps de la journée apparaît dans l'Antiquité, en Égypte puis en Grèce, avec les premiers cadrans solaires, qui fonctionnent donc à la lumière du jour : l'ombre d'un stylet se déplace sur une plaque où sont inscrits des chiffres. Les heures sont alors inégales, puisque chaque journée est divisée en 12 parties, quelle que soit sa longueur. Les heures sont longues en été et courtes en hiver dans l'hémisphère Nord.

Lorsque l'on a besoin de définir une durée de temps déterminée dans le cadre d'un procès ou d'une activité limitée, on utilise une clepsydre, instrument dans lequel coule de l'eau ou du sable. Mais, pour la plupart des humains qui vivent du travail de la terre, la mesure de temps est intuitive. Lorsque le soleil est au plus haut, c'est le mitan de la journée. Nul besoin de mesurer ce temps calé sur le travail et les saisons. On ne compte ni les minutes ni les secondes, on n'est pas au quart d'heure près. Le temps n'a pas de valeur en soi. On ne sait même pas avec exactitude quel âge on a. Cependant, avec la liturgie chrétienne, les heures s'égrènent au rythme des cloches, que l'on entend de plus en plus dans les campagnes médiévales. Dans les

CHRONOLOGIE

1354 Construction de la première horloge astronomique de Strasbourg

1508 Invention de la montre individuelle, miniaturisée et portative à Nuremberg

1765 Mise au point des chronomètres de marine par l'Anglais John Harrison

1793 Laurent Mégevand, horloger genevois, crée le pôle horloger de Besançon

1847 Publication du premier annuaire Chaix des chemins de fer en France

1851 Première expérience publique du pendule de Léon Foucault au Panthéon à Paris

1884 Le méridien de Greenwich l'emporte sur celui de Paris comme méridien de référence

1884 Chronométrage du travail ouvrier par Taylor près de Philadelphie aux États-Unis

1949 Premier prototype d'horloge atomique aux États-Unis

1973 Grève des ouvriers aux usines Lip de Besançon

2002 Ouverture du musée du Temps à Besançon

ROSSHELEN / ISTOCK

À L'HEURE DE ROUEN
Emblématique de la ville normande, le Gros Horloge donne l'heure aux habitants depuis 1389. Les façades actuelles de l'horloge datent de la Renaissance. Il s'agit de l'une des premières horloges municipales.



Portrait de famille, par François-Hubert Drouais. 1756. *National Gallery of Art, Washington, DC.* Une horloge est accrochée au mur, au-dessus du père.

ARTOKOLORO / QUINT LOX / AURIMAGES

Le temps possède son musée à Besançon

LOGÉ DANS L'ANCIEN PALAIS Granvelle, le musée du Temps, à Besançon, dispose d'un cadre exceptionnel. Le bâtiment a en effet été construit à la Renaissance pour l'un des principaux conseillers de Charles Quint. On peut y voir des horloges de toutes les époques. Au rez-de-chaussée, des mécanismes du XVI[e] au XVIII[e] siècle sont sertis dans des boîtiers d'or et d'émail. Au premier étage, on aborde l'industrie horlogère qui a nourri la Franche-Comté pendant plus d'un siècle, à travers des marques emblématiques comme Kelton, Lip ou Maty. Une montre à gousset exceptionnelle est exposée : la Leroy 01, fabriquée en un seul exemplaire en 1904 pour un richissime collectionneur brésilien, Antonio Augusto Carvalho Monteiro, et qui dispose de 27 fonctions différentes. Enfin, le musée a installé au dernier étage un pendule de Foucault, afin de comprendre l'expérience réalisée au XIX[e] siècle pour prouver la rotation de la Terre.

monastères, la prière s'organise en sept moments, des matines aux complies, rythmant la journée des moines. Dans les villes marchandes d'Italie ou de Flandre, il devient de plus en plus indispensable de fixer des rendez-vous commerciaux moins approximatifs. La mesure du temps devient progressivement une nécessité économique.

Les premières pendules font leur apparition au XIV[e] siècle. Ce sont des mécanismes si fragiles et si coûteux que seules des collectivités peuvent les faire fabriquer. Ce sont les villes qui s'en dotent les premières. Strasbourg, alors dans le Saint Empire romain germanique, s'enorgueillit dès 1354 d'une horloge astronomique donnant de nombreuses informations sur l'heure, mais aussi sur la saison, les fêtes religieuses, les signes du zodiaque ou la position des étoiles. Les artisans sont si fiers de leur exploit qu'ils le magnifient par une ornementation remarquable. L'horloge est à la fois une prouesse technologique et un objet d'art. Il ne reste de cette horloge qu'un coq automate en bois et fer forgé conservé au musée des Arts décoratifs de la ville. Les beffrois laïcs reprennent la tradition religieuse de sonner les cloches à chaque heure. À Rouen, le Gros Horloge donne l'heure à toute la population urbaine. Dans le nord de la France, il n'est pas rare d'entendre jouer une mélodie à midi. À Douai, un carillon de 62 cloches est installé dans le beffroi en 1391, rivalisant avec les couvents alentour. À Orchies, le mécanisme établi en 1559 sera détruit par un incendie en 1914.

Parfois, de jolis automates attirent la foule. Le temps qui passe devient un spectacle, et les ouvriers horlogers sont de plus en plus recherchés. C'est dans l'espace germanique que sont mis au point les premiers mécanismes à ressort. À Nuremberg, Peter Henlein invente une montre miniaturisée

que l'on peut emporter et consulter sans partager l'information : celui qui connaît l'heure a une longueur d'avance sur celui qui ne la connaît pas. Déclinée d'abord sous forme d'oignon au bout d'une chaîne, puis de bracelet-montre au XX[e] siècle, la montre incarne le temps transportable.

Définir les fuseaux horaires

En Angleterre, un autre problème occupe la Marine. Les navigateurs se saisissent des inventions horlogères, car ils utilisent la mesure du temps pour se localiser sur les océans et calculer leur position par rapport à leur point de départ, c'est-à-dire leur longitude. Des erreurs de localisation ont en effet provoqué plusieurs catastrophes maritimes, comme celle qui, en 1707, pendant la guerre de Succession d'Espagne, entraîna toute l'escadre de sir Shovell sur les brisants des îles Sorlingues, en mer Celtique, après une erreur de calcul de position. Grâce à son chronomètre de marine, John Harrison mesure en 1765 l'aller-retour entre Londres et la Jamaïque avec une erreur de seulement une minute et 54 secondes sur six mois de traversée. Cette avancée déterminera en partie la localisation du méridien de référence à Greenwich, en Angleterre, plutôt qu'à Paris, pour définir les fuseaux horaires à partir de 1884. Le Bureau des longitudes conserve une importance considérable aujourd'hui : cette académie, composée d'astronomes, de géophysiciens et de physiciens se réunissant une fois par mois dans les locaux de l'Institut, à Paris, a pour mandat de garantir le calcul des éphémérides, des éclipses aux marées, en passant par le lever et le coucher du soleil, de la lune et des planètes.

Les savants sont passionnés par la question du temps. En 1851, le physicien français Léon Foucault estime qu'il est possible de faire la preuve que la Terre tourne, hypothèse qui, jusqu'à cette date, n'a jamais été scientifiquement vérifiée. Avec l'aide de François Arago, ministre de la Deuxième République, il mène une expérience publique à Paris, dans le Panthéon, dont la haute voûte permet d'accrocher un pendule d'une longueur de 67 mètres. Lorsque le pendule oscille, il reste sur le même axe. Or, il ne dessine pas le même motif au sol : très lentement, on voit apparaître un dessin en forme d'étoile. C'est la preuve que la Terre tourne sur elle-même, matérialisant que le temps passe.

Mais avec la précision des inventions techniques, la mesure du temps se fait de plus en plus contraignante. Il n'est plus question d'être en retard. Les pointeuses apparaissent à l'entrée des usines. Le temps régit le travail de l'homme : l'ouvrier est surveillé, alors que l'artisan était libre de passer des heures à perfectionner une commode de bois massif, un harnais de cuir, une pièce de dentelle de lin. La rentabilité fait son apparition au XIX[e] siècle, avec la révolution industrielle. L'ingénieur américain Frederick Winslow



JACQUES BOYER / ROGER-VIOLLET

Des artisans emboîtent des mouvements de montres dans une usine à Besançon, en 1908.

LE TEMPS ATOMIQUE

UN PREMIER PROTOTYPE d'horloge atomique est conçu en 1949 aux États-Unis, mais c'est en Angleterre, six ans plus tard, que le projet aboutit. Le mécanisme utilise l'immuabilité de la fréquence du rayonnement électromagnétique émis par un électron pour assurer l'exactitude d'un signal oscillant. La seconde, unité de base du système international, a été définie lors de la 13e conférence générale des poids et mesures en 1967, afin de déterminer le « temps atomique international », sur lequel se règlent les horloges du monde entier. Les horloges atomiques fonctionnent au césium, à l'hydrogène ou au rubidium. En France, les principales horloges atomiques se trouvent à l'Observatoire de Paris, mais il en existe également trois à Besançon, dans l'Observatoire des sciences de l'Univers.



PETER BESCHE / ISTOCK

BERLIN, ALEXANDERPLATZ
Construite en 1969, à l'époque communiste, l'horloge universelle Urania donne l'heure de 148 villes du monde.

Taylor souhaite rationaliser la production industrielle. Dans les aciéries de la Midvale Steel Company, près de Philadelphie, il entreprend en 1884 de chronométrer les différentes tâches effectuées par les ouvriers, afin d'établir un temps optimal de fabrication, ce que l'on appelle l'« organisation scientifique du travail ». Sa méthode sera adoptée par Henry Ford, puis dans de nombreuses entreprises du monde entier.

À mesure que la montre devient un produit d'utilisation courante, certaines régions se spécialisent dans la fabrication de chronomètres, de pendules et d'horloges. C'est le cas du Jura, du côté français comme du côté suisse, depuis le XVIIIe siècle. Dans ces régions montagnardes où la vie est rude, mais où la main-d'œuvre paysanne est au repos en hiver, les travaux de précision se développent à domicile dans des familles habituées à la minutie, à la patience et à la persévérance. La Suisse protestante, qui a bénéficié de l'afflux de huguenots après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, a banni les signes ostentatoires de richesse et reconverti ses orfèvres en horlogers : les bijoux sont remplacés par des montres. Côté français, Besançon devient la capitale horlogère de la France, lorsque s'y installe en 1793 le Genevois Laurent Mégevand, accompagné de 80 spécialistes. Une horloge astronomique comprenant 30 000 pièces est construite en 1860 sous le clocher de la cathédrale Saint-Jean par Auguste-Lucien Vérité, avec l'aide de maîtres horlogers comtois, afin de sublimer la spécialité de la ville. En 1880, Besançon produit en effet 90 % des montres françaises. Les horloges de parquet, appelées « comtoises », se multiplient dans les foyers bourgeois. La pendule trône sur le manteau de la cheminée.

Cependant, au XIXe siècle, pouvoir mesurer le temps est encore un privilège. À Londres, dans les quartiers populaires, les ouvriers sans horloge se font réveiller par

À Londres, au XIXe siècle, les ouvriers sans horloge se font réveiller par un *knocker-up*, qui frappe à leur fenêtre avec une perche.

un *knocker-up* muni d'une perche en bambou, avec laquelle il tape à la fenêtre tous les matins. Liée à la mécanique de précision, l'industrie horlogère jurassienne fait vivre de nombreux foyers jusqu'à la crise suivant la Seconde Guerre mondiale. Déjà, dans les années 1930, on vendait des montres japonaises Seiko au kilo. La main-d'œuvre asiatique va remplacer progressivement les familles européennes.

Au fronton des gares

La fabrication des montres est une des premières à être délocalisée, car ce sont de petits objets facilement transportables. La grève de l'usine Lip de Besançon, en 1973, est restée dans toutes les mémoires : voué à la fermeture, l'établissement est repris par ses salariés et exploité sous forme d'une coopérative. Dans les années qui suivent Mai 1968, Lip fait figure de fer de lance de l'utopie autogestionnaire. Peut-être parce que Pierre-Joseph Proudhon, théoricien de l'autogestion, était lui-même natif de cette ville. Mais en 1976, l'expérience prend fin, et Lip met finalement la clé sous la porte. L'invention de la montre à quartz va définitivement tuer ce domaine d'activité en France. La Chine est aujourd'hui le premier exportateur mondial, avec 430 millions de montres exportées en 2021. Quant aux Suisses, ils ont compris que, pour survivre, il faut se spécialiser dans l'horlogerie de luxe, mais aussi dans la fabrication de mécanismes de précision pour les machines-outils ou l'aéronautique.

La mesure du temps est devenue si importante qu'elle est désormais signe d'organisation. Le bon gouvernement se traduit par l'arrivée à l'heure des trains, comme le déclarait avec emphase Mussolini. La mise en place progressive de réseaux ferrés dans différents pays d'Europe, bientôt raccordés entre eux, oblige à instituer des horaires fixes et des annuaires d'horaires de chemin de fer. En France, la société Chaix a imprimé l'indicateur officiel de 1847 à 1981. Au fronton des gares trônent toujours les horloges géantes qui régulent l'activité humaine. Désormais, on se presse pour être à l'heure. L'une des phrases les plus souvent prononcées est sans doute : « Je n'ai pas le temps. » Les Américains ont inventé le fameux adage *« Time is money »* – « Le temps, c'est de l'argent ». Être maître du temps donne à l'homme un sentiment de puissance. Voltaire n'écrivait-il pas en évoquant Dieu : « L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer / Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger. » La métaphore est frappante. Celui qui sait mesurer le temps est le maître du monde. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE



L'horloge servant d'enseigne à la boutique de montres Dennison, dans le luxueux quartier d'Holborn, à Londres, est remontée une fois par an.

Pour en savoir plus

ESSAIS

L'heure qu'il est. Les horloges, la mesure du temps et la formation du monde moderne
D. S. Landes, Les Belles Lettres, 2017.

Une histoire du temps et des horloges
M.-C. de La Souchère, Ellipses, 2024.

La syphilis, « mal de Naples », « mal français »…

Cette maladie, perçue à son apparition en Europe comme un châtiment divin, divise toujours les chercheurs sur son origine.

Dans *Histoire d'Italie* (1538-1540), l'invasion de la péninsule par les troupes du roi de France Charles VIII en 1494 est considérée par François Guichardin comme la cause de toutes les calamités qui se sont abattues sur les Italiens. Parmi ces maux figure une maladie terrible, caractérisée par l'apparition de « malignes pustules, qui dégénéraient souvent en ulcères incurables, et par des douleurs aiguës dans les jointures et dans les nerfs par tout le corps ». L'historien ajoute que « [ce mal] ne se contracte jamais [...] si ce n'est pas la communication des deux sexes », c'est-à-dire par transmission sexuelle. Les effets de cette maladie, « inconnue avant ces derniers temps à notre hémisphère », ont été dévastateurs : en seulement quelques années, de nombreux malades « de tout âge, de l'un et l'autre sexe, en moururent, et un grand nombre qui en furent attaqués demeurèrent contrefaits ou mutilés ».

Un mal international

Nous connaissons aujourd'hui cette maladie sous le nom de syphilis, terme créé en 1530 par le médecin italien Girolamo Fracastoro dans son poème *Syphilis, ou la maladie française*, relatant l'histoire du berger Syphilus, que les dieux en colère punirent de cette maladie infectieuse.

Ce mal était alors désigné de plusieurs manières, à commencer par *lues venerea* (« maladie de Vénus »), par référence à la déesse de l'Amour et à son mode de transmission vénérien. Mais les noms les plus courant expriment, dans chaque pays, la croyance que la maladie a été introduite par des étrangers : les Italiens l'appellent « mal français » ; les Français, « mal de Naples » ; les Anglais, « peste de Bordeaux » ; les Flamands, « gale espagnole » ; les Polonais, « maladie des Allemands »...

Les termes de « mal français » et de « mal de Naples » viennent du fait que les premiers cas de syphilis coïncident avec l'invasion française de l'Italie en 1494-1495, plus précisément lorsque les troupes de Charles VIII se retirent, après avoir passé plusieurs mois à Naples. Du point de vue italien, ce sont ces soldats étrangers qui ont introduit un



DES INDIGÈNES de Floride appliquent des traitements pour soigner des malades atteints de syphilis et de variole.

GRANGER / AURIMAGES

PÉCHÉ ET PÉNITENCE

COMME LE CONSTATE le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo dans son *Histoire naturelle des Indes* (1526), la syphilis « n'est en aucun cas aussi contagieuse que par l'union d'un homme et d'une femme ». La maladie a été associée à un châtiment divin pour punir la promiscuité humaine, tourmentant ceux qui en souffraient à cause de leurs péchés.



L'Enfant Jésus envoie la syphilis en châtiment divin. Gravure de 1496.

ALAMY / ACI

mal jusque-là inexistant. Les Français, quant à eux, pensent que leurs soldats ont contracté cette maladie dans le sud de l'Italie et qu'ils l'ont ensuite propagée dans leur propre pays et dans le reste de l'Europe. Ce rejet mutuel de la culpabilité n'apporte rien. Plus significative, en revanche, est la façon dont la syphilis est perçue alors par tous, comme une maladie totalement nouvelle en Europe, ce qui pose la question de sa réelle origine.

Les contemporains ne tardent pas à trouver une réponse : le virus a été rapporté des Amériques par les Espagnols qui ont participé au premier voyage de Christophe Colomb. Dans un ouvrage de 1539, le médecin andalou Ruy Díaz de Isla affirme que ces marins ont contracté la syphilis sur l'île d'Hispaniola (Saint-Domingue) et qu'ils l'ont ramenée

LE PREMIER MALADE

LA PREMIÈRE représentation connue d'un malade de la syphilis est due à Albrecht Dürer. L'artiste allemand a réalisé une gravure en 1496 (ci-contre) pour l'ouvrage d'un médecin néerlandais, qui montre un homme affligé des symptômes d'une maladie alors inconnue. Le personnage de Dürer porte l'habit caractéristique des mercenaires allemands qui ont participé à l'invasion de l'Italie.



GRANGER / AURIMAGES

Un remède dangereux

LES BAINS D'HUILE d'olive utilisés comme premier remède contre la syphilis en Italie se révèlent vite inefficaces. Les médecins se tournent alors vers la pratique, traditionnelle pour les maladies de la peau, consistant à administrer du mercure, appliqué sous forme d'onguent, par fumigations ou par bains de vapeur. Le traitement améliorait l'état des patients, mais il avait des effets secondaires importants et devait être suivi pratiquement à vie. D'où le dicton : « Une nuit avec Vénus, toute la vie avec Mercure. »



Un soldat espagnol est traité par des vapeurs de mercure. Gravure française du XVII[e] siècle.

GRANGER / AURIMAGES

avec eux à Barcelone, à leur retour. La ville aurait été la première touchée, avant de diffuser l'infection à toute l'Europe. La maladie aurait alors atteint l'armée de Charles VIII par l'intermédiaire des mercenaires espagnols qui ont rejoint sa campagne, ou bien l'Italie même, qui comptait alors une importante communauté espagnole. Fernández de Oviedo, dans son *Histoire naturelle des Indes* (1526), affirme que « la première apparition de cette maladie en Espagne eut lieu après la découverte des Indes par Christophe Colomb et son retour dans ces contrées. Certains chrétiens qui l'accompagnaient lors de cette première découverte, ainsi que ceux qui participèrent au deuxième voyage, plus nombreux, apportèrent ce fléau, qui se propagea ensuite à d'autres populations. »

C'est sur la base de ces témoignages qu'a été élaborée la « théorie colombienne », selon laquelle la syphilis a été importée d'Amérique en Europe par Colomb et ses hommes. Cette théorie est étayée par le fait qu'en 1495 la syphilis était considérée comme une maladie « totalement inconnue à notre hémisphère », comme l'a écrit Guichardin. Face à cette explication surgit l'hypothèse inverse, ou « théorie précolombienne », soutenue par certains savants, pour lesquelles la maladie n'était pas une nouveauté, et qu'avant Colomb la syphilis était déjà répandue en Europe et sur d'autres continents, mais qu'elle était confondue avec des maladies aux symptômes similaires, telles que la lèpre.



Récipient pour le stockage du mercure. XVIII[e] siècle. *Faculté de Pharmacie, Paris.*
BRIDGEMAN / ACI

Selon certains historiens de l'époque, la syphilis aurait fait son apparition à Barcelone.

Les progrès dans la connaissance de la syphilis



LES PREMIERS CAS de syphilis sont documentés en Italie, comme à Naples, dont le port est figuré ici au milieu du XV[e] siècle. *Chartreuse de San Martino, Naples.*

PRISMA / ALBUM

réalisés au XX[e] siècle ont permis d'éclaircir ce point. Pour déterminer son origine, on a cherché sa trace dans des restes d'os humains antérieurs à 1495, en Amérique et en Europe. Il en résulte que, si sa présence est bien vérifiée en Amérique, seuls des cas isolés ont été détectés en Europe, qui pour l'instant ne sont pas concluants.

La bactérie *Treponema*

Or, cela ne signifie pas que la théorie colombienne soit valide. Nous savons aujourd'hui que la syphilis appartient à une famille de maladies causées par la bactérie *Treponema*, qui comprend la pinta (ou caraté), responsable de taches pigmentées sur la peau ; le pian (ou frambésie), qui provoque des lésions de la peau et des viscères, et se transmet par contact cutané ; la syphilis endémique, dont les effets sont similaires à la précédente et qui se transmet par contact des muqueuses ; enfin la syphilis vénérienne, transmise sexuellement et qui peut être mortelle. La diffusion géographique de chaque maladie dépend beaucoup du climat : ainsi, le pian affecte encore de vastes zones intertropicales d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et d'Amérique.

Ces manifestations variées résultent d'une transformation continue de la bactérie depuis au moins 15 000 ans. La syphilis vénérienne apparue en Europe en 1495 pourrait donc être un avatar de plus dans ce processus. Selon une hypothèse qui résout le dilemme entre théories colombienne et précolombienne, les marins de Colomb auraient pu être contaminés par une souche de la bactérie de la syphilis à Saint-Domingue. En arrivant en Europe, cette bactérie aurait trouvé des conditions environnementales totalement nouvelles (comme l'absence de syphilis endémique, due à l'immunisation des habitants ou aux habitudes d'hygiène), qui lui auraient permis de prospérer.

Dans ce contexte, la bactérie *Treponema pallidum* aurait évolué pour devenir la sous-espèce responsable de la syphilis vénérienne, qui s'est manifestée sous une forme très virulente en Europe après 1495, avant de perdre de sa gravité au bout de quelques décennies. Mais il ne s'agit pour le moment que d'une hypothèse : l'origine de la syphilis reste une question ouverte. ■

JUSTO HERNÁNDEZ
UNIVERSITÉ DE LA LAGUNA

Le serpent, pomme de discorde

Pour les Hébreux, le serpent symbolisait le passage continu de la vie à la mort. Avec le christianisme, il sera peu à peu associé au péché et à la figure du démon.



AKG / ALBUM

Serpent en bronze du XIIe siècle av. J.-C. Les Israélites l'utilisaient comme amulette de guérison. *Musée Eretz, Tel Aviv.*

Dans la Genèse (2, 19), le récit de la création du monde affirme qu'Adam donna un nom à tous les animaux. Mais le seul être vivant jouissant de l'honneur d'être cité nommément est le serpent (Gn 3). Il s'agit du premier animal héros d'un récit de la Bible, dont la présence est récurrente dans ce livre sacré.

Les serpents pullulaient sans doute sur la terre de l'antique Israël. La preuve de la familiarité existant entre les Hébreux et le reptile est que la Bible hébraïque dispose de 11 noms différents pour parler de serpents. À côté de *nahash*, terme courant et générique pour qualifier le serpent, d'autres termes semblent évoquer des espèces précises, comme *peten*, *shephiphon* ou *sifoni*, peut-être des espèces de vipères.

Dans la Genèse, le serpent se caractérise par son habileté à se cacher et par son astuce : c'était « le plus rusé de tous les animaux des champs que l'Éternel avait faits » (Gn 3,1). Sa nature diabolique n'est en revanche pas spécifiée, car, à l'époque, le concept de démon n'existait pas dans la mentalité juive. La présence du serpent dans l'Éden et son rôle dans le péché commis par Adam et Ève n'ont rien à voir avec l'intervention du démon, mais renvoient à d'antiques croyances du Moyen-Orient, qui associaient le reptile au renouvellement du cycle de la vie et à la renaissance, en raison de sa mue. Ainsi, dans l'épopée sumérienne de Gilgamesh, le héros perd son immortalité, qui lui est volée par un serpent. De même, le péché d'Adam et Ève condamne l'être humain à sa condition de mortel : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. » (Gn 3, 19).

Amulettes guérisseuses

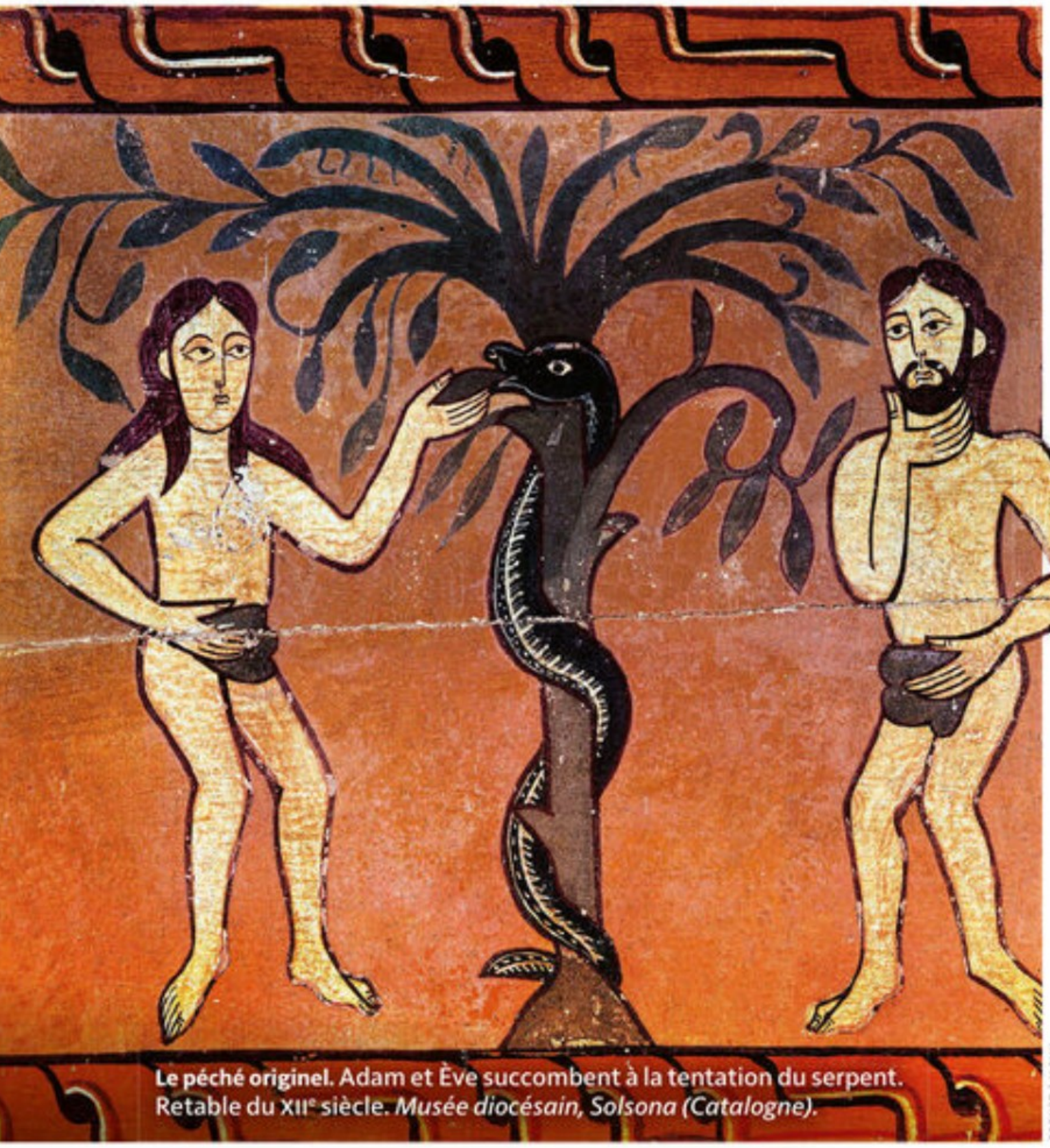
Plusieurs passages de l'Ancien Testament mentionnent l'usage de serpents dans des actes à caractère magique. L'une des scènes les plus célèbres se trouve dans l'Exode, lorsque Moïse et son frère Aaron transforment leurs bâtons en serpents. Le tour était si banal que le récit même de l'Exode admet que les mages égyptiens étaient aussi capables de le réaliser. Or, la démonstration du pouvoir de Dieu ne réside pas dans la transformation, mais dans le fait que les serpents des Hébreux dévorent ceux des Égyptiens.

Le livre des Nombres relate quant à lui qu'après des décennies d'errance les Israélites renient Yahvé, car ils craignent qu'il ne les abandonne à la mort dans le désert. « Alors l'Éternel envoya contre le peuple



Moïse et le serpent d'airain. Par Adriaen Van Nieulandt. 1640. *Dayton Art Institute, Dayton.*

BRIDGEMAN / ACI

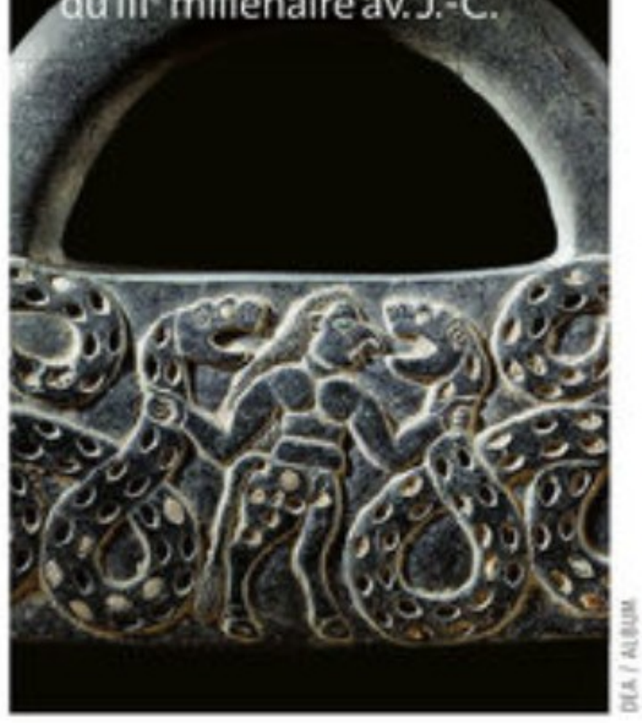


Le péché originel. Adam et Ève succombent à la tentation du serpent. Retable du XII[e] siècle. *Musée diocésain, Solsona (Catalogne).*

CRONOS / ALBUM

UN AUTRE PETIT COIN DE PARADIS

À CÔTÉ DE L'ÉDEN, il existe un autre récit évoquant un jardin paradisiaque protégé par un serpent. Dans la mythologie grecque, un arbre où poussaient des pommes d'or était gardé dans un jardin par les Hespérides, les nymphes du Couchant, aidées par un dragon ou un serpent. Ci-dessous, le héros Gilgamesh étrangle deux serpents sur un poids sumérien du III[e] millénaire av. J.-C.



DEA / ALBUM

des serpents brûlants ; ils mordirent le peuple, et il mourut beaucoup de gens en Israël » (Nb 21, 6). Repentis, les Hébreux allèrent trouver Moïse. Celui-ci fabriqua un serpent de bronze, qu'il plaça sur un mât ; il suffisait de le regarder pour que toute morsure de serpent guérisse. Des fouilles ont confirmé l'usage d'amulettes en bronze en forme de serpent, destinées à des guérisons rituelles. Dans le deuxième livre des Rois, il est dit que le serpent de bronze fut adoré comme idole dans le temple de Jérusalem, jusqu'à la destruction de ce dernier par Ézéchias, au VII[e] siècle av. J.-C. Un siècle plus tard, Jérémie prophétise que Dieu jettera sur les impies des serpents « contre lesquels il n'y a point de charmes » (Jr 8, 17).

Plusieurs siècles après la rédaction de ces textes, la tradition chrétienne primitive fait un pas de plus en associant le serpent au démon. On trouve en ce sens un récit crucial dans l'Apocalypse : « Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la terre, il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui » (Ap 12, 9). Lorsque cette phrase fut corrélée à l'épisode du péché originel dans le jardin d'Éden, l'identification fut complète, et le serpent devint Satan. À partir de là, sa présence est redoutable, et, dans presque tous les actes apocryphes des Apôtres, on voit les disciples de Jésus affronter à maintes reprises le mal sous forme de serpents nombreux et repoussants. Ainsi s'accomplissait la malédiction biblique prononcée contre le reptile (Gn 3, 15) : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité : celle-ci t'écrasera la tête, et tu lui blesseras le talon. » ■

JAVIER ALONSO LÓPEZ
SPÉCIALISTE DE LA BIBLE

3 QUESTIONS À AUDE DÉRUELLE

Redécouvrir Augustin Thierry, historien novateur et évocateur

Grâce à la réédition de plusieurs essais majeurs, Aude Déruelle, professeure à l'université d'Orléans, replace le style original et précurseur de l'historien dans la littérature de son temps.

Augustin Thierry est un peu oublié. Pourtant, ses *Récits des temps mérovingiens* ont été l'un des livres d'histoire les plus lus du XIXe siècle. Pourquoi ce succès ?

Les *Récits des temps mérovingiens* ont frappé le public par l'art du récit qui les caractérise : Thierry parvient à traduire la complexité et l'obscurité de ces temps où se heurtent la barbarie franque et la civilisation gallo-romaine, en organisant la narration de sept épisodes autour de quelques événements saisissants et de quelques figures types (Chilpéric, Frédégonde, Grégoire de Tours). Cet art de la narration a frappé jusqu'à Proust, qui dans son évocation de l'église de Combray fait de nombreuses allusions à cette œuvre de Thierry, en rendant hommage à ses représentations du haut Moyen Âge.

En quoi son autre grand ouvrage, les *Considérations sur l'histoire de France*, est-il fondateur ?

Cet ouvrage constitue le premier essai portant sur l'histoire de l'histoire de France. Augustin Thierry examine successivement les différents systèmes historiques (Hotman, Dubos, Montesquieu, Mably) qui posent la question de l'origine de la nation française depuis la Renaissance, et il montre qu'ils sont inscrits dans le contexte historique et idéologique de leur écriture : ils traduisent les enjeux de leur temps, expriment les espoirs ou les intérêts d'une classe sociale, répondent aux attentes du public aussi. Par ce travail réflexif, il historicise donc l'écriture et la pensée de l'Histoire.



RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS ET ÉCRITS SUR L'HISTOIRE
Augustin Thierry (dir. Aude Déruelle),
Bouquins, 2025, 1216 p., 33 €

Que peut nous apporter aujourd'hui cet historien ?

Si son art de la narration peut encore nous émouvoir, on peut aussi voir dans les *Récits des temps mérovingiens* une des premières tentatives d'histoire des mœurs, ou plutôt de ce que l'on appellerait aujourd'hui une histoire des représentations : Thierry, contrairement à Gibbon par exemple, ne méprise par les légendes en les traitant de superstitions, mais les comprend comme des accès aux mœurs et aux mentalités de l'époque mérovingienne. Il ne s'agit nullement de faire l'éloge de la dynastie royale, mais de chercher à restituer les pensées et les coutumes de cette période si éloignée. Plus globalement, rappelons que Thierry est l'un des premiers historiens qui, après la Révolution, appelle à écrire une histoire de la nation, « cachée derrière les manteaux de cour » dans les histoires des siècles précédents, selon la belle formule qu'il utilise dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, parues en 1820. En cela, il est l'un des fondateurs du fameux « roman national ». Enfin, n'oublions pas qu'Augustin Thierry était aveugle : il a réussi à créer une œuvre en situation de handicap, comme en témoignent ses archives conservées à Blois. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARC BASTIÈRE

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Cet ennemi qu'on ne peut sentir



L'ODEUR DE L'ENNEMI. FABRIQUER LA HAINE DE L'AUTRE
Juliette Courmont
Armand Colin, 2025, 200 p., 19,90 €

La propagande fait feu de tout bois. Pour disqualifier l'ennemi, tout est bon. Durant la Première Guerre mondiale, en France, on insiste sur l'animalité des Allemands. La revue *Le Progrès médical* est catégorique : « Nos boches sentent la m... partout en France, oubliant leur odeur tellement forte qu'ils la prêtent au pays où ils fouinent. » Tous ceux qui les ont approchés sont formels : ils répandent une odeur fétide qui imprègne tout. Pire que les effluves du gaz moutarde ! Des illustrations scatologiques se multiplient dans la presse, en cartes postales. Le pain de rationnement de la troupe, appelé « pain KK », favorise les jeux de mot coprophiles.

Les sommités scientifiques apportent leur caution. Le docteur Edgard Bérillon soutient une thèse imparable : la race allemande souffre de la « bromidrose fétide », une affection qui, partant de la région plantaire, s'étend à tous les tissus corporels. Il s'ensuit des urines toxiques, des selles surabondantes, une sudation excessive. La bromidrose fétide rend les Allemands irritables, impulsifs, agressifs. Cette thèse est reconnue, validée presque à l'unanimité.

Qui s'attelle à l'étude de pareilles assertions doit écarter tout jugement de valeur. Avancer que Bérillon est un savant fou conduit tout droit à une impasse. Il faut le réinsérer dans son contexte, et donc user d'une méthodologie appropriée et désormais courante dans l'histoire des affects, des sens, des émotions. C'est le cas ici, et, à quelques fautes vénielles près, l'essai est transformé. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

HISTOIRE NATURELLE

Primate, mais pas primaire



DANS LA TÊTE D'UN GORILLE. HISTOIRE ET CULTURE
Cédric Crémière
humenSciences, 2025, 224 p., 19 €

Cédric Crémière nous propose un voyage à travers l'étude scientifique d'un animal aussi fascinant qu'énigmatique : le gorille. Depuis les légendes de l'Antiquité jusqu'aux études de terrain, c'est toute l'histoire de ce primate majeur qui est passée au crible. Buffon et Linné furent, en réalité, réduits à des observations rapportées, sans pouvoir les vérifier. Darwin est plus sûr. Mais il faut attendre le XX^e^ siècle et Dian Fossey, une primatologue américaine, pour véritablement appréhender la vie des gorilles. Elle meurt assassinée au Rwanda, en 1985.

Non content d'expliquer ces approches scientifiques avec clarté et sans jargonner, l'auteur fait le tri des sources primaires en démêlant le vrai du faux. Du témoignage fantasmé de l'explorateur Du Chaillu (1861) à l'étude intimiste de Dian Fossey, il y a plus qu'un fossé.

Cette connaissance des gorilles se juxtapose avec les menaces qui pèsent sur eux. Certaines sous-espèces frôlent la disparition. D'où la part de l'ouvrage réservée à la protection et à la conservation des gorilles. D'autant que leur habitat, toujours plus rétréci, se trouve bien souvent dans les zones les plus agitées de l'Afrique centrale. L'animal est aussi une source de revenus pour le braconnage.

Au-delà de l'étude proprement historique, l'auteur nous convie à des ouvertures bienvenues sur la représentation du gorille dans les cultures occidentale et africaine. In fine, l'ouvrage est un vibrant plaidoyer en faveur de nos cousins primates. ■

J.-J. B.

MONDE ISLAMIQUE

Texte de parole, et non d'écriture



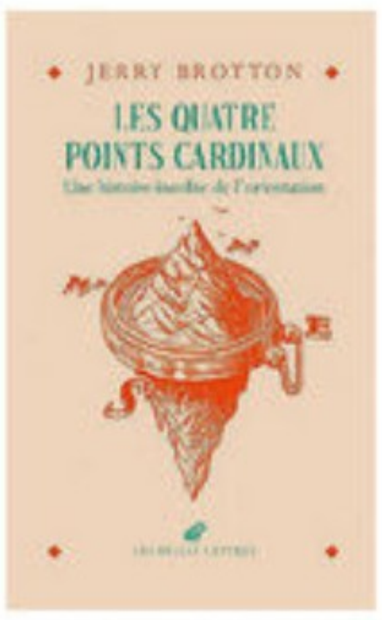
LE CORAN DES LUMIÈRES. L'HISTOIRE, LES CONCEPTS, LE DIVIN ET LE PROPHÈTE
Jacqueline Chabbi
Grasset, 2025, 192 p., 19 €

Nous sommes nombreux à avoir rêvé de ce livre didactique, thématique, à propos du Coran : l'historienne arabisante Jacqueline Chabbi l'a écrit. Sa méthode ? Contextualiser les mots du Coran. Deux exemples parmi ceux dont le livre est recru : le Coran n'est pas la Bible. Son aspect non narratif, avec une thématique éclatée en microfragments dispersés dans l'ensemble de son texte, rend impossible toute lecture directe, suivie, d'un même thème. Ce type de construction a des raisons : à la fin du VII^e^ siècle, le pouvoir arabe, installé à Damas (en dehors de sa terre d'origine, en Arabie occidentale), a besoin de s'attribuer dans l'urgence un texte sacralisé de référence - pour faire pièce aux écrits religieux de l'empire chrétien de Byzance. Enjeux moins religieux que politico-idéologiques dans la rivalité entre deux empires. Le ralliement au Coran des hommes des tribus de langues arabes est social avant que d'être religieux. Autre différence : le Coran est un texte de parole, et non d'écriture. Son oralité est fondatrice. Son origine est tribale (de l'Arabie aride), jusqu'à l'entrée en scène brutale des Abbassides en 750, qui marque une rupture avec le passé, et une entrée dans la société d'empire. Mais le Coran reste le même. Si bien que ses lectures, différentes selon les époques et les pays, vont devenir déterminantes - et parfois sanguinaires, alors que les mots du Coran « témoignent d'une [...]obsession [...] de préserver à tout prix la vie », qui s'oppose « frontalement à nombre d'idéologies islamiques contemporaines ». ■

FRANÇOIS KASBI

HISTORIOGRAPHIE

Nos repères déboussolés



LES QUATRE POINTS CARDINAUX. UNE HISTOIRE INSOLITE DE L'ORIENTATION
Jerry Brotton
Les Belles Lettres, 2025, 256 p., 25,90 €

Prévenons le lecteur des *Quatre Points cardinaux*, de l'historien anglais Jerry Brotton, qu'il faut prendre le sous-titre, *Une histoire insolite de l'orientation*, au pied de la lettre. Tant elle est « insolite », en effet, par son foisonnement (sources, perspectives). Plutôt qu'une thèse, voici donc une foultitude de pistes pour l'histoire de chacun des quatre points cardinaux. « Il n'y a aucune vérité cachée ni aucune réalité géographique permanente propre au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. » À partir de cette prémisse, Brotton va « à sauts et à gambades », c'est-à-dire ici du concret à l'abstrait, et inversement, de Margaret Atwood à tel astronome, tel zoologiste ou telle mission de la Nasa. Avec cette remarque inaugurale comme mantra : « Il n'y a aucune raison pour que le nord figure nécessairement au sommet des cartes du monde moderne. L'histoire de la manière dont le nord a triomphé est au cœur de ce livre. » Qui commence par la « naissance » de l'axe solaire est-ouest, puis, bientôt, de l'axe nord-sud - la combinaison des deux axes définissant les quatre points cardinaux. Au passage, on révise : « être désorienté », c'est « perdre le sens de l'est » (du latin *oriens*, « est », « soleil levant »). Et on apprend : si aucune civilisation n'a placé durablement l'ouest en haut d'une carte, c'est qu'il est associé à la mort (du latin *occidere*, qui a donné « occire ») - alors que les trois autres points cardinaux ont été utilisés en haut des cartes du monde à diverses époques par diverses cultures. ■

F. K.

L'âne, éternel mal-aimé ?



L'ÂNE. UNE HISTOIRE CULTURELLE
Michel Pastoureau
Seuil, 2025,
160 p., 22,90 €

Quel plaisir de retrouver Michel Pastoureau, son érudition qui jamais ne pèse ou ne pose. Et son sourire en coin (et en bandoulière) à propos de l'histoire culturelle, son domaine : « Pour [la] conduire fructueusement, il faut rendre à chaque société ce qui lui appartient et ne pas juger le passé à l'aune des connaissances, des sensibilités ou des morales du présent. Ce serait absurde et montrer que l'on n'aurait rien compris à ce qu'était l'Histoire. »

L'histoire culturelle qui le requiert ici, c'est celle de l'âne (après celle du taureau, du corbeau, de la baleine, de l'ours, etc.) – et notre historien des couleurs lui en redonne, à cet animal longtemps si méprisé, mal-aimé. La liste est en effet longue des qualificatifs dépréciatifs dont on l'a affublé : laid, lent, paresseux, indocile, rétif, têtu, obtus, borné, stupide, lascif, lubrique, etc. L'histoire de ces qualificatifs – pourquoi et quand apparaissent-ils ? – résument en quelque sorte la trame dynamique du livre : de l'âne antique, respecté puis méprisé, à l'âne médiéval, monture du Christ et attribut du diable, et de l'âne moderne, ignorant et obtus, à l'âne contemporain, entre compassion et empathie.

Avec une date charnière : 1753. Parution de l'*Histoire naturelle* de Buffon : « L'âne est un âne (…), pas un cheval dégénéré ni un cheval au rabais. » Fin de la parenthèse du mépris, qui a duré de la Rome antique au XVIII[e] siècle, quand même. Au passage, Pastoureau explicite une dimension de l'histoire naturelle : elle est, bien sûr, culturelle. ■

F. K.

ET AUSSI



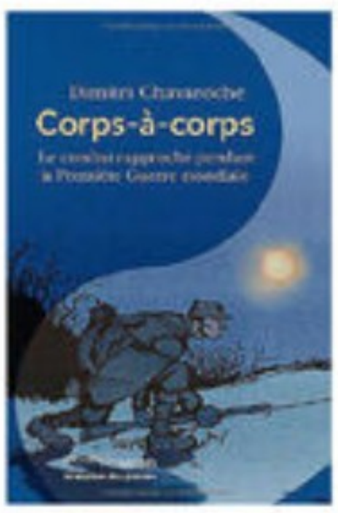
MISTINGUETT. LA DANSEUSE QUI A SAUVÉ LA FRANCE
Bruno Fuligni
Buchet Chastel, 2025,
190 p., 19,90 €

BRUNO FULIGNI a le chic pour dénicher sujets insolites et documents inédits. Avec Mistinguett, on est servi. Durant la Grande Guerre, la danseuse se fait espionne pour le 2[e] Bureau et les beaux yeux de Maurice Chevalier…



LA PROFONDEUR DU PRÉSENT. UNE HISTOIRE DE (LA) PENSÉE
Rémi Brague
Hermann, 2025, 274 p., 15 €

L'HISTOIRE DE LA PENSÉE est celle qui creuse le plus profond. Philosophe humble et opiniâtre confronté au réel, Rémi Brague, interrogé par le sagace Charles-Henri d'Andigné, approfondit sa réflexion jusqu'à la roche des principes.



CORPS-À-CORPS. LE COMBAT RAPPROCHÉ PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE
Dimiri Chavaroche
Passés composés, 2025, 256 p., 23 €

COMBATS RAPPROCHÉS au couteau, à la grenade, et même à mains nues… La guerre industrielle de 14-18 n'empêche pas la persistance des corps-à-corps immémoriaux… Un sujet original, évoqué de façon précise et ample.



LA COUTURIÈRE DE MARIE-ANTOINETTE
Audrey Millet
Tallandier, 2025, 256 p., 21,90 €

ELLE A INVENTÉ la haute couture. On l'a surnommée la « ministre des Modes ». Cet ouvrage consacré à Rose Bertin, la couturière de Marie-Antoinette, prouve une fois de plus qu'il n'y a « rien de plus profond que la peau ».

HISTOIRE MARITIME

Aden-Marseille par-delà les mers

Dans une nouvelle exposition, le Centre de la Vieille Charité, à Marseille, explore les liens entre ces deux ports, mêlant ouverture sur le monde et ancrage dans des civilisations millénaires.

Quels liens peuvent bien unir Marseille et Aden, au Yémen, pour que le Centre de la Vieille Charité de la cité phocéenne y consacre une exposition, « Aden-Marseille, d'un port à l'autre », réalisée en partenariat avec le musée du Louvre ? Ces deux villes ont vécu des destins croisés, reliées par l'histoire maritime. Situées l'une et l'autre à des emplacements stratégiques, elles se sont développées au fil des routes reliant le monde méditerranéen et la péninsule Arabique. À l'entrée de la mer Rouge, Aden a servi de point de ravitaillement pour les grands navires commerciaux provenant d'Inde. Les marchandises y faisaient escale avant de s'en aller pour Marseille.

L'ouverture du canal de Suez en 1869 transforme la région : le trafic s'intensifie, les navires n'ont plus besoin de contourner l'Afrique, et des familles marseillaises, marins, ingénieurs, négociants, s'exilent vers le Yémen, alors colonie anglaise. Les négociants – souvent spécialisés dans le café, les gommes, les peaux ou les plumes d'autruche – fondent de grandes maisons de commerce. Des Yéménites quittent également leur village pour travailler sur les paquebots qui font route vers l'Europe. L'escale d'Aden fut également mythifiée par le séjour qu'y fit Arthur Rimbaud. Une lettre de son contrat avec un négociant est présentée dans l'exposition.



Déchargement d'un cargo. Par Camille Bourget. Vers 1900. *CCIAMP, Marseille.*

MARSEILLE, CCI MÉTROPOLITAINE AIX-MARSEILLE-PROVENCE (CCIAMP) / LA COLLECTION / SERVICE DE PRESSE

« Arabie heureuse »

On y admire aussi un ensemble de 25 pièces provenant du Yémen, rapportées par des négociants et offertes au musée d'Archéologie de Marseille au tournant du XX[e] siècle. Ils témoignent de la richesse de la civilisation née au VIII[e] siècle avant notre ère dans cette région de la péninsule Arabique. De nombreuses pierres gravées d'inscriptions montrent également que le Yémen préislamique était un territoire cultivé et ouvert sur le monde. Alors qu'aujourd'hui, et depuis des années, une terrible guerre ravage ce pays, l'exposition rappelle ce que fut l'« Arabie heureuse », comme l'appelaient les auteurs antiques, et pointe les menaces pesant sur son patrimoine culturel. ■

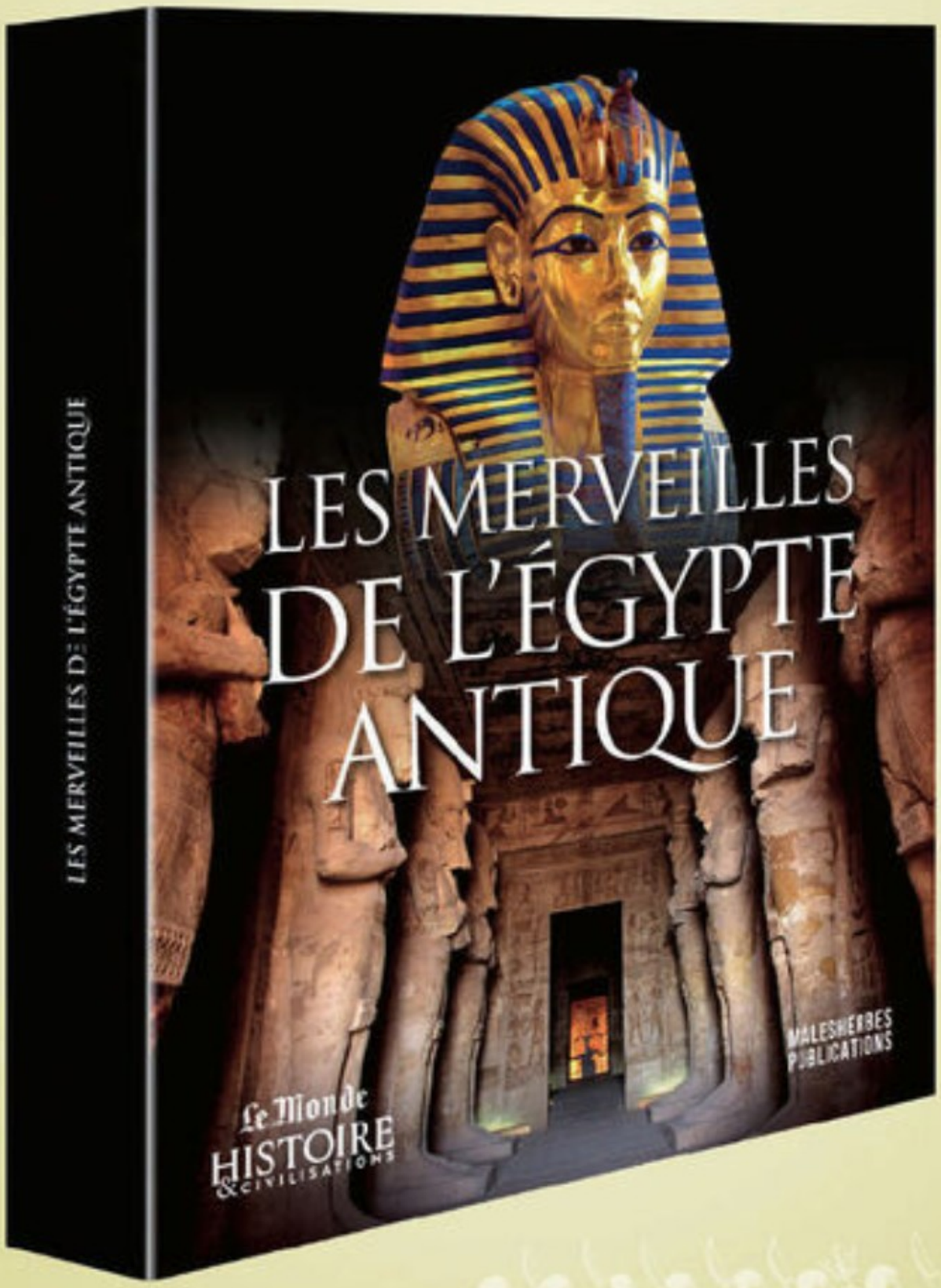


MUSÉE DU LOUVRE / R. CHIPAULT / SERVICE PRESSE

Taureau en albâtre provenant du Yémen. VIII[e]-VII[e] siècle av. J.-C. *Musée d'Archéologie méditerranéenne, Marseille.*

Aden-Marseille, d'un port à l'autre
LIEU Centre de la Vieille Charité, Marseille
WEB musees.marseille.fr
DATE Jusqu'au 29 mars

LES MERVEILLES DE L'ÉGYPTE ANTIQUE



L'Égypte antique telle qu'elle était...

Sur les rives du Nil, il y a plus de 4 000 ans, l'Égypte donna naissance à **l'une des civilisations les plus fascinantes.**
Pendant des siècles, les dynasties pharaoniques impulsèrent la construction de monuments légendaires. Des pyramides, des temples, des tombeaux...
L'Égypte antique accumule un patrimoine millénaire qui fait partie des **jalons les plus brillants de l'Histoire.**

- Les principaux monuments de l'Égypte antique reconstitués en 3D par une équipe d'archéologues
- 363 illustrations exceptionnelles
- Une couverture cartonnée

UN LIVRE DE 348 PAGES



EN VENTE SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM

Commandez par téléphone, c'est 100 % sécurisé !
01 48 88 51 05

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations /VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
Les merveilles de l'Égypte antique	02.7590	34,90 €	___	___ €
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				___ €

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/04/2026 pour la France métropolitaine. Livraison entre 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

_____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

96E23

E-mail _____ @ _____

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres de *Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

XVIIIE-XIXE SIÈCLE

Sèvres : pleins feux sur la porcelaine

Abritée dans un écrin datant de la IIIe République, la manufacture créée sous l'égide de Louis XV et de Madame de Pompadour est, encore aujourd'hui, un symbole du savoir-faire national.



HERVÉ CHAMPOLLION / AKG-IMAGES

C'est un édifice comme seule la IIIe République en bâtissait : un palais à la gloire de l'industrie et du génie français. En 1875, juste après la défaite contre la Prusse, entre la Seine et le parc de Saint-Cloud dont le château vient de disparaître dans les bombardements, l'État fait construire à Sèvres un bâtiment dans le style des *palazzi* italiens, pour y exposer aux yeux du monde ce que la technique de la céramique mariée au bon goût fait de mieux.

Car, à l'origine, c'est bien la rivalité entre la porcelaine tendre française et la porcelaine dure allemande qui a poussé la France à faire éclore ce savoir-faire exceptionnel. Revenons en arrière. En 1740, Madame de Pompadour, qui adore boire son chocolat dans une tasse richement ornée, convainc Louis XV de fonder la manufacture de porcelaine de Vincennes. En 1756, elle déplace les ateliers près de son château de Bellevue, à Meudon. Le roi devient l'unique actionnaire de cette entreprise. Cependant, la porcelaine tendre présente un défaut de taille par rapport à la porcelaine dure fabriquée en Saxe, à Meissen : elle est plus fragile et s'ébrèche au moindre choc. En 1761, Jacques-René Boileau, le directeur de la manufacture, parvient à acheter à Pierre-Antoine Hannong les « procédés secrets de la porcelaine », moyennant la somme de 6000 livres. Cependant, quelle n'est pas sa déconvenue lorsqu'il comprend que ces secrets nécessitent l'utilisation d'une argile spéciale, inconnue en France : le kaolin. Fort heureusement, dès 1765, un premier gisement est découvert près d'Alençon, puis bientôt un second, près de Limoges.



MANUFACTURE NATIONALE DE SÈVRES ET MOBILIER NATIONAL / SERVICE PRESSE

Bol-sein du service de Marie-Antoinette pour la laiterie de Rambouillet, fleuron des collections de Sèvres. 1785-1787.

Cadeaux d'État

En 1784, la première manufacture de Sèvres fabrique un magnifique service pour Marie-Antoinette, fleuron de ses collections. Le « bleu de Sèvres », obtenu à partir d'oxyde de cobalt, devient sa signature. Après les péripéties politiques qui ponctuent le XIXe siècle, la manufacture tombe dans le giron de la République. L'État fait édifier, à côté des vieux bâtiments, un nouveau palais dont les productions vont travailler à sa propre gloire. Dès 1873, un vase à l'effigie d'Adolphe Thiers est fabriqué. La manufacture participe aux Expositions universelles, pour y présenter des objets d'exception, souvent offerts comme cadeaux d'État. Les meilleurs restaurants, les plus belles maisons utilisent du sèvres. Quant au visiteur d'aujourd'hui, il découvre en haut du grand escalier une salle des vases dont les dimensions lui donnent l'impression d'être un lilliputien. ■

CLAIRE L'HOËR
JOURNALISTE ET HISTORIENNE

Musée national de Céramique

2, place de la Manufacture,
92310 Sèvres
sevresciteceramique.fr
Fermé le mardi.

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION

UNE FASCINATION QUI DURE



Aujourd'hui, comme témoins muets, des châteaux en ruine perchés dans un paysage grandiose et aride. Mais aussi de nombreuses questions qui subsistent. **Michel Roquebert,** spécialiste reconnu de l'histoire du catharisme, fait ici **la part rigoureuse du vrai et de la légende.**



L'ATTRAIT DU POUVOIR EXPLIQUE-T'IL TOUT ?

Staline, Mao, Hitler, Fidel Castro, Kim Jing-il et Bokassa... **Leurs relations avec les femmes** qui ont partagé leur existence ou simplement croisé leur route complète l'image que l'on garde d'eux. Et pourtant, **tous ont déclenché passion et fascination.**

L'HISTOIRE DE L'EMPIRE DU MILIEU



Destins cruels et romanesques, intrigues de palais, **amours contrariés,** aventures extraordinaires sur la route de la soie, luxe de la vie de Cour, **guerres de l'opium**... Un flash-back indispensable pour comprendre la Chine d'aujourd'hui.

EN VENTE SUR BOUTIQUE.HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM

Commandez par téléphone, c'est 100% sécurisé !
01 48 88 51 05

BON DE COMMANDE

Merci de nous retourner votre règlement par chèque à l'ordre de Histoire & Civilisations à :
Histoire & Civilisations /VPC
TSA 81305 - 75212 PARIS CEDEX 13

Je commande	Réf.	Prix	Qté	Total
L'épopée cathare	09.4033	14,90 €		€
Femmes de dictateur	09.4035	14,90 €		€
Les empereurs qui ont fait la Chine	09.4039	14,90 €		€
Participation aux frais de port				+ 3,90 €
Total de la commande				€

Offre valable dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/04/2026 pour la France métropolitaine. Livraison entre 7 à 10 jours à réception du bon de commande.

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Malesherbes Publications, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://confidentialite.histoire-et-civilisations.com ou écrivez à notre Délégué à la protection des données - 67/69 av. Pierre-Mendès-France - CS 11469 - 75707 Paris Cedex 13 ou dpo@mp.com.fr - R.C. Paris B 323 118 315

☐ M. ☐ Mme

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Tél. _____

E-mail _____ @ _____

96E23

Je souhaite être informé(e) :

☐ des offres de *Histoire & Civilisations* (avantages abonnés, découverte des hors-séries...)

☐ des offres des partenaires de *Histoire & Civilisations*

HISTORIOGRAPHIE

Comment nommer les époques ?

Comment sont choisis les noms des périodes de l'Histoire, comme le Moyen Âge ou la Belle Époque ?

NATHALIE, MÈZE



Le Destin des empires (détail de la troisième scène, *L'Apogée*). Par Thomas Cole. 1836. *New York Historical Society.*

CONTINFO / AURIMAGES

Traditionnellement, les historiens distinguent quatre grandes périodes dans l'histoire de l'Occident, qui structurent aujourd'hui la recherche et l'enseignement. D'abord, l'Antiquité, qui débute vers 3300 avant notre ère, avec l'invention de l'écriture, et s'achève lors de la disparition de l'Empire romain d'Occident, en 476. C'est la redécouverte de l'héritage gréco-romain, à partir du XVe siècle, qui diffuse l'emploi d'« Antiquité » pour désigner cette période - même si l'on trouve le terme dès le XIVe siècle chez le poète italien Boccace.

Vient ensuite le Moyen Âge - ou « âge médian », comme l'a désigné l'humaniste Giovanni Andrea Bussi en 1469, pour qualifier péjorativement la période qu'il avait le sentiment de quitter. Pendant un millénaire, trois grandes civilisations s'articulent chacune autour d'une langue et d'une religion : la chrétienté latine, le monde musulman, et enfin l'Empire byzantin. Parmi les médiévistes, la date de fin est discutée : 1492, avec le débarquement de Christophe Colomb en Amérique, ou 1453, avec la prise de Constantinople par les armées ottomanes.

Arrive l'Époque moderne, constituant avec l'Antiquité et le Moyen Âge un triptyque conçu par les érudits italiens du XVe siècle, et qui s'impose en Europe jusqu'au XIXe siècle, moment où l'Histoire devient une discipline universitaire. Ces Temps modernes correspondent à l'Ancien Régime, et sont délimités en France par la Révolution de 1789, qui marque le basculement vers l'Époque contemporaine, jusqu'à nos jours.

Ces périodes traditionnelles, comme toute convention, imposent des découpage fixes et arbitraires sur une matière vivante : le temps. S'il s'agit d'outils utiles pour les universitaires, ils ont aussi leurs limites : ils gomment les périodes transitoires et ne sont pas opérants pour penser des civilisations extra-européennes, où les points de bascule suivent un chemin différent.

L'art des chrononymes

La notion de Belle Époque appartient quant à elle à une autre catégorie : celle des « chrononymes ». Ce néologisme recouvre les expressions qui désignent une portion de temps tel qu'il est perçu au moment où il est vécu ou a posteriori par la communauté sociale. Plutôt qu'un outil de découpage de l'historien, ils reflètent plutôt les angoisses ou les espoirs projetés sur une époque. En cela, ils peuvent constituer de véritables objets d'étude, dont l'historien Dominique Kalifa, dirigeant *Les Noms d'époque. De « Restauration » à « années de plomb »* (Gallimard, 2020), est l'un des précurseurs. À défaut d'être toujours fidèles à la réalité, les chrononymes offrent une formidable entrée dans la perception subjective du passé. ■

MATHILDE GAY
JOURNALISTE

? Qu'elle soit en lien avec un sujet abordé dans le magazine ou non, vous pouvez poser votre question d'histoire à

courrier-histoire@mp.com

INCLUS DANS VOTRE ABONNEMENT À

HISTOIRE & CIVILISATIONS

NOUVEAU

jusqu'à 4 MOIS offerts* à

Spotify® Premium



UNE INCROYABLE BIBLIOTHÈQUE DE MUSIQUE, PODCASTS ET LIVRES AUDIO

- sur votre téléphone, votre tablette ou votre ordinateur
- grâce au mode hors connexion, vous pourrez en profiter partout et à tout moment

RENDEZ-VOUS SUR VOTRE COMPTE HISTOIRE & CIVILISATIONS POUR BÉNÉFICIER DE VOTRE AVANTAGE !

SI VOUS N'AVEZ PAS ENCORE ACTIVÉ VOTRE COMPTE, RENDEZ-VOUS SUR HISTOIRE-ET-CIVILISATIONS.COM ET CLIQUEZ SUR « SE CONNECTER »

Si vous n'êtes pas encore abonné(e),

abonnez-vous à Histoire & Civilisations à partir de 5€ par numéro

De nombreux avantages vous attendent !

abo.histoire-et-civilisations.com

*Offre d'abonnement personnel uniquement, disponible exclusivement en France, y compris dans les départements et territoires d'outre-mer. 4 mois offerts réservés aux nouveaux utilisateurs de Spotify Premium. Offre valable jusqu'au 18/11/2027. 2 mois offerts réservés aux utilisateurs dont l'abonnement Premium a pris fin il y a plus de 30 jours et qui n'ont pas bénéficié d'une offre de rétention Spotify au cours des 24 derniers mois, sous réserve de disponibilité. Au terme de la période d'essai, l'abonnement est automatiquement reconduit tacitement au tarif en vigueur, soit 12,14 €/mois à ce jour. Service accessible sous réserve d'inscription selon les termes et conditions de Spotify.

HISTOIRE & CIVILISATIONS

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO


LUCA BECCHETTI | BE DOCUMENTARY IMAGES

26 PAGES DE DOSSIER

ROME CONTRE CARTHAGE

Telle une hydre dont la tête repousserait, l'affrontement impérialiste entre Rome et Carthage s'est étalé sur deux siècles et trois « guerres puniques », grâce auxquelles la jeune République romaine affirma ses ambitions territoriales hors d'Italie.

ET AUSSI…


ROGER-VIOLLET / ROGER-VIOLLET

LA RÉVOLUTION DU TEMPS

Des cadrans solaires à l'heure électronique, comment est-on passé d'un temps intuitif à celui, abstrait et ciselé, de la modernité ?


ALBUM

BAGDAD DES MILLE ET UNE NUITS

Réelle autant que rêvée, la capitale des Abbassides incarne une ville devenue le symbole d'un âge d'or perdu.


ALBUM

MARIE STUART

Rentrée en Écosse en 1561, la jeune reine doit affronter une redoutable ennemie : Élisabeth Ire d'Angleterre.